Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR



Le Siège De San Diego

PAR DON PENDLETON

PLON

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Le siège de San Diego

PROLOGUE

La silhouette rigide d'un homme de taille élevée se dressait au sommet de Loma Point : il était vêtu d'une combinaison de combat noire et il regardait fixement en contrebas l'étendue de la plus vieille ville californienne. Devant lui s'étalaient Coronado et la Nav Air Station, au nord Lindbergh Field et la base des Marines; au sud les installations de U.S. Navy envahissaient la baie. Et comme toile de fond la ville elle-même, « Dago », synonyme de « Rital », pour les appelés de passage, San Diego pour les fiers citoyens : une ville faite de collines, de quartiers résidentiels, d'autoroutes; l'enfer pour l'homme qui contemplait paisiblement son futur champ de bataille.

Il s'appelait Mack Bolan : une armée à lui seul, voué à l'anéantissement de la Mafia, une légende en son temps dans les annales du crime.

Cela dit, pour une fois il n'était pas seul. Une seconde silhouette se dessinait sur la cime vaguement éclairée par les feux distants de la cité, un homme de taille moyenne à la carrure solide, trapue.

La rencontre avait été prévue. Les salutations étaient empreintes d'une rigueur glaciale à première vue, mais des accents de chaleur amicale se laissaient deviner.

— Tu as reçu mon message ? annonça pour commencer le second homme.

— Hélas, oui, murmura Bolan.

— Oui, évidemment. Mais... et c'est toi qui l'as dit, vivre sans combattre n'est pas vivre. Je ne pouvais pas me contenter de jouer aux boyscouts pendant qu'il se passait...

— O.K., fit Bolan, l'interrompant.

Il n'était pas homme à perdre son temps en bavardages mais il regarda son compagnon puis ajouta d'une voix fatiguée, presque admirative :

— Tu as bonne mine, Politicien. Tu as perdu du poids, non ?

— Ouais, fit l'autre en se tapotant l'estomac. Et quelques centimètres. Toi, tu as l'air aussi mauvais que d'habitude malgré la jolie gueule que t'a fabriquée Brantzen.

— Ils ont tué Brantzen, observa froidement Bolan.

— Je sais.
— Ils nous descendront tous éventuellement. Dis-le-toi, Politicien.
— Je me le suis dit depuis longtemps. En attendant…
Il laissa inachevée sa phrase. Bolan poussa un soupir.
— O.K., déballe ton histoire.
— Cette ville en bas, elle est décrite comme étant la ville bâtie à travers un parc.
— Et alors ?
— On devrait la surnommer la ville de l'oncle Sam. Entre les bases militaires et les centres de recherche et les fabriques pour la défense, c'est la localité la plus riche en dollars du gouvernement.
— Continue.
— Tu sais ce qui se passe quand il y a une profusion de dollars fédéraux.
— De la grapille, commenta doucement Bolan.
— Tout juste. La frontière mexicaine est toute proche, et la baie est une des plus grandes au monde.
De nouveau l'homme en noir poussa un soupir.
— San Diego ne fait pas partie de mon itinéraire, Politicien. Les gars sont trop couverts. Il n'y a pas de champ de bataille, aucun rayon d'action. Ici le cancer n'est pas bénin, il est ancré au sein du corps. Je ne peux pas le supprimer sans faire saigner le patient. Il y aurait une hémorragie. La pourriture a entamé la chair.
— C'est précisément l'ennui, marmonna l'autre. Un de nos vieux amis s'est fait enrouler.
— Qui ?
— Howlin' Harlan Winters.
Evidemment. Le colonel Harlan P. Winters – Howlin' Harlan ou Howlie pour ses hommes (le Hurleur), un O.C. exceptionnel qui avait assumé la direction des équipes de tireurs d'élite au Viêt-Nam.
— Je croyais qu'il était à la retraite, fit Bolan.
— Ouais. On l'a promu brigadier pour le foutre à la porte.
— Ce qui arrive fréquemment aux bons soldats, surtout s'ils deviennent trop efficaces.
— En tout cas, il est dans la merde jusqu'au menton.
— Avec le milieu ?
— C'est mon impression. J'ai eu vent de certaines rumeurs à San Francisco, tout à fait par hasard. Il a besoin d'aide, sergent.

— L'Exécuteur à la rescousse, quoi.

— Ouais.

Les épaules de Bolan se voûtèrent légèrement, ses yeux se glacèrent en contemplant le croissant de la baie.

— Je sors à peine d'une opération, Politicien, une vraie saloperie.

— Je sais, je sais. Ils ont même essayé de te faire endosser les coups de feu tirés sur la Maison-Blanche. Ça sentait le traquenard à pleines narines.

— Ça pourrait être pire ici, tu sais, déclara l'Exécuteur. J'ai appris certaines choses à Washington, suffisamment pour me dire que je ne peux pas... enfin, je ne peux pas ratisser San Diego. Surtout pas pour le compte de Harlan Winters.

— Tu sais sans doute sur lui quelque chose que j'ignore.

— Possible. C'est lui qui m'a demandé ?

— T'es fou ? Il ne sait même pas que j'en suis.

— Alors comment ?...

— Je l'ai rencontré par hasard à Frisco. Il avait une mine épouvantable, il était affolé de me reconnaître. Il m'a dit qu'il était en voyage d'affaires. Une fille l'accompagnait, sa nièce apparemment. On a pris un verre, tous les trois. On a parlé de la pluie, du beau temps, c'est tout. Puis ils se sont cassés. Le lendemain, la fille est venue me trouver, la gueule en S.O.S. C'est le moment de venir en aide, voilà ce qu'elle m'a fait comprendre. Tu vois, il...

— Tu me le raconteras en détail la prochaine fois, suggéra Bolan. Casse-toi maintenant. Rendez-vous demain : même heure, même endroit.

L'autre esquissa un sourire tendu.

— Alors on y va ?

— En principe. Mais je veux reconnaître le terrain avant de me lancer tête baissée.

— O.K. fais gaffe aux flics de San Diego, ils ont une solide réputation.

Bolan la connaissait déjà. Plusieurs, surtout les gradés, venaient du F.B.I., persuadés qu'ils se tailleraient la part du lion dans la ville maritime. Cela impliquait d'emblée une pourriture interne.

— Oui, je ferai attention. Allez, pars. Faut pas s'éterniser.

— Gadgets est partant aussi. D'ailleurs, il insiste, fit le Politicien en souriant.

Bolan poussa un soupir las.

— O.K., dis-lui qu'il est le bienvenu. J'aurai besoin de ses talents.

Le sourire du Politicien s'accentua.

— L'Equipe de la Mort renaît.

— Pas entièrement.

— Non, évidemment.

Rosario « le Politicien » Blancanales et Herman « Gadgets » Schwarz avaient combattu au Viêt-Nam à côté de Bolan puis à Los Angeles avec sept autres vétérans : la fameuse Equipe de la Mort. Des neuf guerriers, seuls le Politicien et Gadgets survivaient.

Les deux hommes se contemplèrent un moment. Une douleur commune les traversa puis se dissipa. Blancanales donna un coup de poing amical à Bolan, disparut dans l'obscurité.

La rencontre n'avait pas duré plus de cent vingt secondes.

Pourtant, l'homme en noir resta encore une demi-heure au sommet de Loma Point, examinant avec son esprit de combattant une foule d'idées, se remémorant le passé, pesant les facteurs positifs et négatifs, réfléchissant à la direction que prenait sa vie. Il était suffisamment réaliste pour se rendre compte que la guerre ne pouvait pas durer indéfiniment.

Il lui fallait profiter au maximum de chaque seconde pour porter un coup efficace.

Quant à la résurrection de l'Equipe de la Mort, voire partielle… il avait fait le vœu de ne jamais reprendre des alliés, de ne plus jamais remettre en cause la vie de ses amis. Il n'y avait eu que trop de vies sacrifiées sur l'autel de sa croisade. Pourtant… le Politicien et Gadgets ne menaient qu'une demi-existence. S'ils voulaient quitter le purgatoire pour affronter le destin…

Dieu seul savait combien Bolan ne voulait pas personnaliser sa guerre mais Howlin' Harlan Winters présentait un aspect personnel.

San Diego impliquait aussi un engagement personnel à travers les personnages du Politicien et de Gadgets.

Pourtant l'Exécuteur ne pouvait pas déchaîner les éléments. La cité était trop mêlée aux entreprises criminelles, et ignorait sans doute son engagement.

Bolan n'avait aucune envie de mettre la vieille ville à feu et à sang : il lui faudrait d'abord effectuer une prudente reconnaissance, et pour ce faire, il utiliserait au maximum les talents des survivants de son équipe.

Blancanales était surdoué pour rassembler et évaluer les renseignements militaires, pouvant s'assimiler au décor comme un caméléon.

Schwarz était un génie de l'électronique qui avait la faculté de construire les appareils de surveillance ultra-perfectionnés à partir de trois fils et d'une pile.

Aussi, les deux hommes savaient bien se tenir au cœur d'une fusillade.

Mais quant à Howlin' Harlan Winters, il représentait la quantité inconnue. Ami ou ennemi ? Bolan ne parvenait pas à se prononcer. Les renseignements qu'il avait glanés à Washington lui inspiraient une extrême prudence… Pourtant le colonel lui avait épinglé sur la poitrine plusieurs décorations, et ils s'étaient trouvés plus d'une fois dans de sales draps, regardant la mort d'un œil complice.

Comment se retrouveraient-ils à San Diego ? Face à face, s'affrontant dans le déshonneur ?

C'était possible. Hélas, si déshonneur il y avait, la nation en serait souillée.

L'homme en noir secoua tristement la tête, fixant au loin les lumières de la ville.

Eh merde… Parfois il fallait se fier à son cœur, à ses instincts.

Donc, San Diego s'ajoutait à la liste. Advienne que pourra, San Diego sentirait passer l'Exécuteur.

CHAPITRE PREMIER

Les deux dobermanns, semblables jusqu'au dernier poil, s'écrasèrent de concert contre la clôture grillagée, les pattes cherchant désespérément une prise dans les mailles, les babines retroussées sur de longs crocs blancs, avides de broyer l'homme qui se tenait derrière la barrière.

Bolan était bien content de se trouver hors d'atteinte. Les tripes nouées, il se dit que si les chiens de garde allaient de pair avec un système de sécurité électronique, son entrée dans la maison ne serait pas des plus faciles. N'y avait-il pas une façon d'entreprendre plus simplement sa mission de reconnaissance à San Diego ?

La villa se situait sur une petite colline quasi inhabitée de la côte au nord de Torrey Pines State Park. Le quartier n'était pas celui d'un milliardaire mais avait l'avantage d'être éloigné de la ville, offrant ainsi un havre retiré et sûr à l'officier qui s'était reconverti dans l'industrie, et qui craignait visiblement quelqu'un ou quelque chose.

De style Tudor, la villa devait combiner le charme du passé et le luxe du présent. Une telle retraite pouvait paraître bien tentante pour un vieux soldat.

Quant à la super-sécurité, elle semblait aller de pair avec la nouvelle vie du général Winters : une vie qui commençait à sérieusement inquiéter Mack Bolan.

Une rangée d'arbres rabougris délimitaient le parc sur la falaise. Derrière cette haie il y avait deux rangs de grillage qui encadraient une piste large d'environ trois mètres. Ces barrières n'étaient pas très hautes mais suffisaient pourtant à décourager d'indésirables visiteurs nocturnes. De plus, tout au long de la propriété, il y avait des panneaux avec en grands caractères rouges :

ATTENTION

PISTE DE CHIENS DE GARDE

Rosario « le Politicien » Blancanales avait fait son rapport à Bolan au préalable.

— Il a une paire de dobermanns qu'il laisse en liberté dans un minuscule no man's land autour du terrain. On ne passe pas sans sa permission à moins de vouloir se faire bouffer.

Bolan était donc venu préparé.

— Un pistolet à air comprimé Crossman, avait-il dit à Blancanales. Vérifie le dosage des fléchettes hypodermiques. Je veux endormir ses bêtes l'espace d'une demi-heure, pas les tuer.

En conséquence, il se trouvait à proximité de la villa de Harlan à Del Mar et s'apprêtait à commencer ses recherches. La nuit était presque aussi claire que le jour, la lune et les étoiles semblaient scintiller à dix mètres de la terre, un léger vent arrivait du Pacifique comme une caresse amoureuse; un rêve pour l'Office du Tourisme.

Une nuit pour l'amour, se dit ironiquement Bolan. Pas pour la guerre.

Mais guerre il y avait, alors...

Les grognements hargneux des dobermanns n'avaient rien du baiser amoureux, et les deux bêtes se ruaient sur la grille sans cesse, mus par l'instinct du meurtre.

Le grand homme en noir vérifia tranquillement le chargement du Crossman, poussa le canon à travers les mailles de la clôture, tira une fléchette. Celle-ci se planta au creux de l'épaule du chien le plus proche qui s'assit aussitôt, comme si quelqu'un l'avait débranché, se mit à lécher sa blessure en gémissant.

Le second se coucha tout aussi rapidement, sans pousser une seule plainte.

Blancanales quitta sa planque dans les arbres pour faire la courte échelle à Bolan, le dos appuyé contre la grille. Bolan franchit la barrière d'un bond rapide. Dès qu'il eut atterri, le Politicien lui sourit curieusement et lança d'une voix narquoise :

— Il me *semble* qu'il n'y en avait que deux.

— Ah, c'est drôle ça ! chuchota Bolan. Tu es très drôle, bravo !

Néanmoins, il s'agenouilla aussitôt pour examiner les deux chiens endormis. Retirant les dards, il frotta le poil des bêtes puis passa le Crossman et les fléchettes à son compagnon.

— Je me débrouillerai maintenant, gronda-t-il. Reprends ton poste, reste en état d'alerte.

Blancanales claqua les talons, mima un salut exagéré, disparut dans les arbres. Bolan traversa la piste, escalada la seconde grille et commença une lente avancée à travers le parc, se faufilant dans l'ombre lorsqu'il le pouvait.

Il était en combinaison noire. Il avait également le visage et les mains noircis. Le terrible Auto-Mag était rangé sur sa hanche droite,

le silencieux Beretta pendait sous son bras gauche. Il avait une série de petits outils dans ses poches latérales et plusieurs éléments électroniques miniaturisés dans une pochette spéciale sur l'estomac.

A mi-chemin de la maison, Bolan s'immobilisa à l'ombre d'un buisson en fleur pour entrer en contact avec le char de guerre qui se trouvait à quelques centaines de mètres de l'enceinte et dans lequel se trouvait Herman « Gadgets » Schwarz.

— Je suis à l'intérieur, chuchota Bolan. Tu me reçois ?

Une petite voix se fit entendre près de son épaule :

— Formidable, cinq sur cinq. Ça marche.

Bolan reprit son chemin.

Il voulait faire une reconnaissance en douceur, récolter des renseignements : il ne tenait pas à faire sauter la baraque.

Howlin' Harlan avait été son ami.

Un problème se posait : qu'était à présent le général en retraite Harlan Winters ? Ami ou ennemi ?

Mais de toute façon, Bolan savait que Winters représentait pour lui un immense danger.

Il pourrait facilement s'avérer être le dernier problème de Bolan.

D'après ses renseignements, Howlin' Harlan était devenu, pour un énorme salaire, l'homme de paille du syndicat. Bolan l'avait su avant même d'arriver à San Diego.

Naturellement, ces renseignements pouvaient être faux.

Et si le général se trouvait réellement dans la merde, Bolan ne pouvait pas l'abandonner.

En revanche, si Winters était passé de l'autre côté comme se le disait l'Exécuteur, il ne pourrait pas le laisser non plus.

Oui, c'était bel et bien une vilaine situation.

Donc, ami ou ennemi, il fallait situer sans ambiguïté le général Winters. Et il fallait le faire sans que le général s'en aperçoive.

En fait, il s'agissait plus d'une vérification de cible éventuelle que d'une mission de reconnaissance.

Howlin' Harlan Winters, jadis l'un des plus grands tacticiens du Viêt-Nam, n'était pas homme à se laisser contenir.

San Diego allait sans doute offrir un fascinant combat à Mack Bolan.

La décision de sonder la villa Winters n'avait pas été prise à la légère, l'opération avait été lentement montée car il avait fallu passer

plusieurs jours à surveiller de loin les lieux, à récolter péniblement des renseignements.

Le travail à effectuer dans la villa ne prendrait pas plus de quelques minutes. Mais seulement parce que ce travail avait été minutieusement préparé.

Bolan avait contourné la propriété en bateau, en voiture et à pied à différentes heures du jour comme de la nuit, il avait inscrit les allées et venues des occupants et des visiteurs pour se faire une idée des habitudes des hôtes de la villa.

Blancanales s'était baladé dans le quartier à bord d'une camionnette de boulanger, passant le temps à bavarder avec les voisins de Winters et les boutiquiers du coin.

Gadgets Schwarz avait bricolé une table d'écoute, ayant fait une ponction sur la ligne principale, et avait enregistré toutes les conversations téléphoniques depuis quarante-huit heures. Son standard se trouvait dans le char de guerre.

Alors, naturellement, la première avancée s'était déroulée sans anicroche. Bolan savait où il devait aller, quels endroits éviter. Il avait un plan de la disposition des pièces, il connaissait toutes les entrées et les sorties, il savait comment se renseigner au maximum en un minimum de temps.

L'objectif avait été la mise en place de micros dans l'entrée, la bibliothèque, la salle à manger et le petit bureau près de la chambre du général. Et tout aurait dû se passer sans problème.

Cependant, ce ne fut pas le cas.

Bolan devait commencer par la grande bibliothèque du rez-de-chaussée à l'arrière de la villa.

Dans la cheminée en pierre naturelle, la braise rougeoyait faiblement.

Il n'y avait qu'une autre source de lumière qui provenait d'un spot puissant à l'autre bout de la pièce, et qui éclairait en partie un bureau en acajou ainsi que le profil tendu de la jeune fille qui se tenait derrière le bureau.

Grande, elle devait avoir dans les vingt-cinq ans; de longs cheveux blonds cascadaient soyeusement sur ses épaules; ses grands yeux reflétaient l'abîme infernal qu'elle contemplait. Elle était vêtue d'une chemise de nuit transparente à travers laquelle se dessinaient fièrement les lignes de son corps magnifique.

Bolan reconnut Lisa Winters, la nièce du général. Il l'avait observée au cours de l'après-midi, grâce à une paire de jumelles, tandis qu'elle se bronzait et se baignait nue sur la plage privée au pied de la falaise.

De près, elle était encore plus belle malgré l'expression horrifiée qui défigurait son beau visage. Elle était au bord de la crise de nerfs.

Howlin' Harlan était là aussi… en quelque sorte.

Son corps était vautré au fond d'un grand fauteuil près de l'âtre, ses bras pendaient fixement de chaque côté des accoudoirs, une partie de son crâne avait disparu. Son visage était inondé de sang coagulé, et d'autres taches sinistres s'étaient posées sur le linteau de la cheminée.

Il était mort depuis quelque temps.

Sur la moquette, près de sa main, gisait un Colt 45 militaire.

La jeune fille regardait Bolan comme si elle l'avait attendu pour qu'il prenne en main la situation.

Il s'approcha sans hésiter du général, se mit sur un genou, examina les restes de son ancien commandant en évitant d'y toucher.

— Gadgets, gronda Bolan.

— Oui, répondit une voix prudente à travers la mini-haut-parleur fixé sur l'épaule de Bolan.

— Howlin' Harlan est mort.

— Roger, répondit Schwarz d'une voix rauque après quelques instants.

— Mission annulée. Dis au Politicien que je rentre.

— Roger.

Bolan soupira en se levant puis se tourna vers la fille qui n'avait pas bougé d'un centimètre.

— Trop tard, fit Bolan.

— Il est trop tard depuis longtemps, répondit-elle.

Elle avait la gorge sèche, ses paroles parvenaient jusqu'à Bolan comme des grincements sans vie.

— Comment ?

— Il est trop tard depuis longtemps, répéta-t-elle d'une voix monotone.

Elle considéra un instant Bolan, l'examinant brièvement d'un œil absent, à peine intéressée.

— Qui êtes-vous, un commando de Del Mar ?

— Pas exactement.

Il se détourna pour examiner les cendres fumantes.

— J'ai tout brûlé, fit-elle arrogante. Vous pouvez rentrer le leur dire.

— Pas tout à fait, marmonna Bolan en fouillant prudemment dans les cendres pour récupérer une liasse de feuilles roussies.

— C'est tout ce qui vous importe ! s'écria la fille au bord de l'hystérie. Ces sales documents ! C'est tout ce qui compte !

La crise nerveuse s'annonçait. Bolan continua son travail, étouffant les cendres vives, rangeant minutieusement les restes des documents dans la pochette sur son estomac. Puis il se dirigea jusqu'au bar, versa une rasade de scotch dans un gobelet qu'il porta à la fille, le lui mettant devant la bouche. Elle but un peu, s'étrangla, repoussa le verre.

— Je n'ai pas besoin de ça, gémit-elle.

— Quand est-ce que ça s'est passé ? demanda Bolan.

— Je ne sais pas... Qui êtes-vous ? Comment êtes-vous entré ?

— Avez-vous téléphoné ? demanda Bolan en ignorant les questions que venait de lui poser la fille.

Elle secoua la tête.

— Il faudrait le faire.

Il saisit l'appareil.

— Qui allez-vous appeler ?

— Carl, je crois.

— Qui est Carl ?

— Carl Thompson, notre avocat.

Bolan trouva son numéro de téléphone dans un calepin alphabétique fixé contre l'appareil. Il composa le numéro, attendit la première sonnerie, passa le combiné à la fille.

Il s'éloigna ensuite, s'arrêtant près de la porte pour voir si elle obtenait son appel.

— Carl, c'est Lisa. Le général s'est tué. J'ai besoin d'aide, Carl. Aidez-moi. Oh ! mon Dieu, aidez-moi...

Bolan partit alors, quittant discrètement la villa.

Oui, la nouvelle zone de combat allait se montrer fascinante.

CHAPITRE II

Cigare au bec, émotif, un véritable leader – un meneur d'hommes que ses troupes suivaient parce qu'il leur inspirait confiance, pas parce que le Congrès l'avait nommé.

Pourtant, il n'avait pas été l'officier le plus aimé dans le camp. Certains acceptaient avec difficulté les exigences de Howlin' Harlan Winters. Ils avaient râlé, maugréé, et s'étaient juré de lui tirer une balle dans le dos au cours d'une nuit obscure. D'autres avaient pensé s'infliger une blessure seulement pour échapper à l'équipe de Winters. Mais tous le respectaient; certains l'adoraient, d'autres seraient morts à sa place.

Il avait été une espèce de Patton moderne, un soldat à soldats.

Pourtant, après une année dans le civil, il était mort de sa propre main.

C'est ce que Bolan ne parvenait pas à accepter.

Evidemment, il arrivait que des hommes forts se trompent.

Mais pas à ce point-là.

Bolan refusait de croire au suicide de Harlan Winters.

— Alors qu'est-ce que tu penses ? demanda Blancanales.

— Je ne sais pas, marmonna Bolan. Je ne suis pas un détective, mais si je l'étais, je devrais regarder les faits tels qu'ils se présentent. Les faits semblent indiquer que Howlie se rendait compte qu'on le cernait de toutes parts, et qu'il s'est donné la mort. Mais au fond de moi-même, je ne peux pas l'accepter, Politicien. C'est instinctif.

— Moi, je suis d'accord, déclara Schwarz. Howlie ne s'est pas tué.

Les trois hommes avaient passé trois heures à reconstituer les paperasses que Bolan avait récupérées dans la cheminée de la bibliothèque de Winters.

Douze feuilles tapées étaient complètes; une correspondance entre Winters et le Pentagone dont un haut fonctionnaire acceptait une dérogation aux conditions de qualité d'une série d'envois de matériel de guerre que fabriquait l'entreprise de Winters pour le gouvernement.

D'autres missives confirmaient les renseignements que Bolan avait eus à Washington au sujet de Harlan Winters, et corroboraient les soupçons de l'Exécuteur.

Quelques mois après avoir été mis à la retraite, le général avait refait surface comme président d'une nouvelle corporation californienne dont la production dans son ensemble était destinée aux forces armées. « Winco » était faite de la fusion d'une demi-douzaine de sociétés obscures qui n'avaient jamais travaillé pour le compte du gouvernement. En revanche, la Winco avait vu le jour avec des contrats gouvernementaux à l'appui.

L'ascension météorique de la toute jeune entreprise ainsi qu'une foule de circonstances suspectes avaient mis en alerte certains services du gouvernement qui effectuaient des enquêtes, ou qui surveillaient étroitement les activités de la société.

Mais chaque enquête avait avortée par ordre de Washington, grâce surtout aux efforts d'un législateur qui appartenait au milieu, et que Bolan avait récemment supprimé.

Evidemment, Bolan avait été au courant d'une partie des activités de son ancien O.C. sans avoir posé les pieds à San Diego. Aussi s'était-il dit qu'un jour il aurait peut-être l'odieuse obligation d'exécuter celui qui avait créé de toutes pièces l'Exécuteur.

Howlin' Harlan avait été le mentor de Bolan dans le passé. Lieutenant-colonel à l'époque, il s'était trouvé au Viêt-Nam bien avant l'escalade du golfe de Tonkin, d'abord comme conseiller militaire, ensuite comme *Green Beret* spécialiste de la guérilla.

Maître-armurier, conseiller volontaire, Bolan, lui, était arrivé dans la zone de combat pour équiper et entraîner les féroces montagnards. Eventuellement, il vint à se trouver avec d'autres conseillers américains sous les ordres du légendaire Howlin' Harlan Winters.

Dans une telle organisation il n'y a pas lieu d'observer les formalités militaires normales qui dressent une barrière entre un commandant et ses hommes. Bolan et Winters formèrent rapidement une équipe, soudés comme les doigts de la main, unis par un immense respect mutuel. Le colonel était particulièrement impressionné par l'œil infaillible du tireur d'élite ainsi que le contrôle qu'il exerçait sur lui-même sous le feu.

Sous la tutelle de Harlan Winters, le sergent Bolan devint le premier exécuteur de la zone de guerre. La première équipe de pénétration, *Penetration Team,* fut organisée autour de lui, entraînée à se lancer loin derrière les lignes ennemies et survivre sans aide aucune. Howlin' Harlan lui-même avait participé aux

premiers raids de cette nouvelle arme de guerre psychologique. Lors de ces opérations initiales, Bolan et Winters étaient partis seuls avec une équipe de cinq montagnards triés sur le volet.

Des opérations prototypes.

Plus tard, les équipes de pénétration étaient presque exclusivement américaines, et elles agissaient dans tous les territoires occupés où sévissait le terrorisme; ensuite, on leur assigna la mission de suivre les terroristes jusqu'à leur sanctuaire, mais ces missions-là ne se virent presque jamais donner une sanction officielle.

Howlin' Harlan n'avait pas été homme à se laisser gouverner par une multitude de lois.

— La guerre n'a qu'une seule règle, avait-il aimé répéter à Bolan. Gagner.

Harlan Winters s'était habitué à la victoire; ses tueurs furent connus et craints dans tous les campements ennemis du Sud-Est asiatique.

Pen-Team Able fut la première équipe à voir le jour : l'équipe de Bolan.

Il avait toujours reçu les missions dangereuses et Howlin' Harlan, promu colonel, chargé de la direction de toutes les équipes, avait souvent accompagné Able Team lors de brèves pénétrations.

Oui, ils avaient fait la paire.

Ils avaient mangé des racines, des herbes de marécage, des insectes, des rongeurs, s'étaient allongés dans les rizières ou accroupis dans des ruisseaux en plein territoire ennemi. Partis en éclaireurs, ils avaient remonté la piste Ho-Chi-Minh, effectuant d'un bout à l'autre des fusillades meurtrières. Ils avaient poursuivi des terroristes jusqu'aux sanctuaires du Laos et du Cambodge; ils s'étaient repliés rapidement vers les lignes américaines, parcourant d'effrayants kilomètres à travers des zones hostiles en pleine rébellion.

Oui, Bolan connaissait Winters comme s'il l'avait fait.

Et non, il ne pouvait pas envisager que cet homme d'acier se soit donné la mort comme un lâche.

Quant à son appartenance à la Mafia, elle était relativement logique; Winters était de ceux qui vivent d'après leurs propres lois morales. Il s'était constamment opposé au système politique qu'il tenait pour responsable de la prolongation de la guerre. Souvent il

avait ignoré les directives politiques de Saigon ou de Washington. Plus d'une fois Bolan l'avait soupçonné de falsifier les rapports des Pen-Teams.

Mais le système avait eu raison du colonel insubordonné. En silence, et sans cérémonie, on l'avait relevé de son commandement pour le muter par mesure de sanction dans un bureau du grand quartier général à Saigon. Pas un de ses hommes n'ignorait que les ordres visant le colonel étaient arrivés tout droit du sommet hiérarchique du Pentagone. Howlin' Harlan était devenu trop célèbre; la presse de guerre s'était emparée du colonel haut en couleurs et, involontairement, l'avait chassé des combats. Les journalistes américains aux Etats-Unis rageaient contre le Viêt-Nam; Howlin' Harlan devenait gênant pour les hommes de Washington.

Quelques mois plus tard, Bolan avait fini son tour de service; il s'offrit un mois de permission aux Etats-Unis puis demanda à être de nouveau affecté à son ancienne unité. Sa requête fut aussitôt acceptée et Bolan se retrouva immédiatement en zone hostile pour effectuer un second tour avec les Pen-Teams. Cependant, il n'avait jamais revu Harlan Winters, jusqu'à cette ultime confrontation dans la bibliothèque de la villa à Del Mar.

Bolan n'avait pas toujours vu d'un bon œil les agissements de Winters ni applaudi sa conduite officielle. Mais il avait conçu un respect et une amitié immenses pour le grand soldat qu'avait été son O.C. Il décida donc, à San Diego, de rendre les honneurs militaires au défunt guerrier.

Il acceptait sans renâcler les rapports certains entre son commandant et la Mafia.

Il y avait même lieu de croire que ces liens remontaient au séjour saïgonnais du colonel après sa période de combat.

Toutefois, il refusait d'inhumer sans honneurs Harlan Winters.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda Blancanales.

— Pénétrer la zone ennemie, déclara doucement Bolan. Défoncer les sanctuaires et en tirer le colonel. O.K. ?

Les deux autres anciens d'Able Team échangèrent un regard puis Gadgets Schwarz s'éclaircit la voix.

— Une mission de sauvetage, alors, fit-il.

— Pour un mort, soupira Blancanales.

— Pour la mémoire d'un grand soldat, rectifia Bolan. Able Team lui doit bien cet effort, non ?

— Si, affirma Schwarz.

— Sans falsifier le rapport, ajouta doucement Blancanales.

— On le tire seulement du pétrin où il s'était fourré, acquiesça Bolan. L'homme qu'était le colonel fera justice lui-même.

— O.K., dit Blancanales. Un dernier effort pour l'honneur.

Le siège provisoire de San Diego n'était pas levé, bien au contraire.

Able Team venait de relever le gant.

CHAPITRE III

Les premières lueurs grises de l'aube envahissaient le ciel limpide de la Californie et les montagnes rugueuses au nord et à l'est se découpaient à l'horizon.

Montgomery Field, le terrain d'atterrissage des avions légers et des petits charters, attendait patiemment l'arrivée du jour.

Des hommes en salopette blanche, des techniciens engagés par l'administration de l'aéroport, passaient entre les appareils au sol.

Les feux de piste et le fanal marchaient encore, et des zones lumineuses jaillissaient de certains hangars ouverts.

Un bruit de télétype se laissait entendre sous le perchoir de la tour de contrôle.

Manuel « Chicano » Ramirez et Jack « School-teacher » Fizzi se trouvaient à bord d'une camionnette tout-terrain récente qui était rangée près d'une rampe de service à l'ombre d'un hangar. Les vitres baissées, Fizzi tapotait le toit du véhicule au rythme de la mélodie country-rock qui emplissait la camionnette.

Le conducteur, Ramirez, était un personnage corpulent dont le visage massif était surmonté d'une chevelure épaisse et luisante. Il était vêtu d'un complet taillé sur mesure qu'il avait copieusement froissé. Cet homme qui avait la quarantaine était recherché par les polices de trois pays. Il se tenait avachi sur le volant du véhicule, les yeux fermés, feignant le sommeil.

Fizzi n'avait pas trente ans. Il avait passé deux années dans une petite université de la côte Est puis avait émigré en Californie pour faire fortune. Un an à peine après son arrivée, il commençait à purger une peine de trois ans à Fulsom Prison pour le vol d'une voiture. Il passa vingt mois dans les services de réhabilitation de la prison à enseigner les analphabètes incarcérés. De toute évidence, il avait davantage appris qu'enseigné à Fulsom. Quelques semaines après sa sortie de prison il entra en rapport avec Lucasi, le grand patron du crime organisé en Californie méridionale.

Le « School-teacher », le professeur, était toujours impeccablement vêtu, d'un maintien vif, les cheveux mi-longs

sagement coiffés selon la mode masculine. Il ressemblait à un jeune cadre supérieur : cette ressemblance était trompeuse.

Le gros homme leva la tête du volant.

— Quelle heure est-il ? gronda-t-il.

— Y'a pas le feu, répondit Fizzi. Il n'a que dix minutes de retard.

— J'ai horreur de ces putains de livraisons.

— Moi aussi, soupira le beau Fizzi avant d'ajouter : ce sera la dernière fois pour un bon moment.

Il éteignit la radio.

— Peut-être ont-ils eu du mauvais temps.

— Va demander au mec à l'intérieur, suggéra Ramirez.

— Non, non. Il arrivera.

Deux hommes en salopette blanche de technicien tournèrent à l'angle au hangar et se dirigèrent vers la camionnette.

— Demande à ces mécanos.

— Mais que veux-tu qu'ils sachent ? gronda Fizzi. Il a déjà eu du retard. Patiente un peu.

Les deux techniciens s'approchaient tranquillement en riant. En arrivant près de la camionnette, ils se séparèrent, descendirent chacun d'un côté du véhicule.

Celui du côté conducteur était de taille moyenne, trapu. Brun aux yeux noirs, il avait des rides rigolardes près de la bouche.

L'autre type était très grand, il avait de larges épaules, une démarche d'athlète. Plus jeune que son ami, il avait une expression toute différente, les traits coupés au couteau, le regard implacable.

— Demande-leur, insista le conducteur.

Fizzi poussa un juron à voix basse, se pencha au dehors lors de l'arrivée du technicien athlétique.

— Dis-moi, mon pote, que dit la météo pour les montagnes ? grinça-t-il d'une voix monocorde.

— Mauvais, rétorqua le grand type d'une voix glaciale.

Un pistolet noir muni d'un silencieux apparut dans sa main, se colla au front de Fizzi.

De l'autre côté de la camionnette un petit cri étouffé se laissa deviner.

Le jeune truand détendit ses muscles en boule, prit un ton conciliant, respectueux :

— O.K., très bien, O.K. Ne vous énervez pas. Qu'est-ce qui vous prend ?

Le grand homme lui lança un mot :

— Dehors !

Cette voix arrivait de l'au-delà et n'encourageait pas d'inutiles arguments.

Le type recula d'un pas sans baisser d'un poil l'automatique, ouvrit la portière.

Fizzi descendit lentement, prudemment, les mains bien en vue. Comme par instinct, ou habitude, il se retourna, les pieds écartés, et posa les mains sur le toit du véhicule pour la fouille.

Une scène identique se déroulait de l'autre côté de la camionnette.

— Et vot' mandat ? gronda Ramirez. J'veux voir vot' mandat.

— Qui êtes-vous ? demanda Fizzi tandis que le grand homme lui prenait son arme. Des fédéraux ?

— Un peu, répondit la voix d'outre-tombe.

Avant de s'en rendre compte, Fizzi s'aperçut qu'il avait les mains liées derrière le dos avec une bande adhésive et que le grand type lui en collait une seconde sur la bouche. Quelques secondes plus tard il se trouvait dans le coffre de la camionnette avec Ramirez et le type lui mettait un objet dans la main : une espèce de pièce aux bords irréguliers.

Puis le coffre s'abattit, l'obscurité enveloppa Fizzi et Ramirez.

Il manipula le petit objet dans la paume de sa main pour le palper des doigts : subitement il comprit.

Il sut également qui était le grand type.

Fizzi se dit qu'il avait une drôle de veine s'il s'en tirait à si peu de frais.

Peu d'hommes faisaient la connaissance de Mack Bolan et survivaient pour en parler.

Ouais, Jack the School-teacher avait un sacré pot.

Mais pourquoi ? Pourquoi Bolan lui avait-il laissé la vie ?

Un coquet petit Cessna rouge et blanc apparut juste avant le lever du soleil, s'approchant normalement de la piste de Montgomery Field, en règle avec les conventions du trafic aérien. Le petit appareil se posa sur la piste principale, roula sur une courte distance puis se tourna vers les hangars de service, s'immobilisa près des pompes à essence non loin de la camionnette.

Sammy Simonetti, l'unique passager, descendit du cockpit puis lança un dernier ordre au pilote :

— Quand tu auras fait le plein, range-toi. On ne repartira pas avant la nuit. Tard.

Le pilote acquiesça.

— Vous savez où me trouver.

— Oui.

Simonetti était un courrier : il en avait même l'aspect, y compris la petite mallette verrouillée dont la chaîne de sûreté était enroulée autour de son poignet droit.

Deux techniciens en blanc quittèrent l'ombre du hangar pour l'interpeller à mi-chemin entre l'avion et la voiture.

— Monsieur Simonetti ? fit le petit trapu d'une voix plaisante.

Le courrier fronça les sourcils mais ralentit le pas.

— Oui ? fit-il en jetant un coup d'œil sur la camionnette immobile.

— Terminus, Sammy, lui apprit d'une voix tranquille le plus grand.

Le menaçant Beretta se montra, le « 0 » noir du canon fixant les yeux du courrier.

L'autre passa la main sous la veste de Simonetti, le soulagea de son arme puis le poussa vers la camionnette.

— Mais vous êtes fous ! chuchota Simonetti en s'étranglant. Vous savez à qui vous avez affaire ?

— Nous le savons, rétorqua le grand.

Il ouvrit une portière arrière, obligea son captif effaré à grimper sut la banquette.

L'autre braqueur montait de l'autre côté. Il se saisit du poignet de Simonetti, se mit à travailler sur le cadenas de la chaîne de sûreté grâce à un petit outil.

Le prisonnier frôlait la panique.

— Doux Jésus, gémit-il. Ne me faites pas ça. Qu'est-ce que je vais dire à M. Lucasi ? Je ne peux pas rentrer le bras nu.

— Tu trouveras bien une solution, répondit plaisamment le petit trapu.

— Ecoutez, les gars, pas de blagues. Vous voulez faire un gros coup ? Un gros, gros coup ? Laissez ça. Ça ne vous rapportera que des

ennuis. Moi, je peux vous diriger sur un gros coup. Des millions de dollars peut-être.

— Ta gueule, Sammy, ordonna le grand type d'une voix de glace.

— Ecoutez, vous n'en profiterez jamais. Vous savez ce que je veux dire. On ne peut pas faucher le fric de la combine. Vous êtes morts dès que vous repartirez. Soyez futés. Moi, je peux…

Le silencieux du Beretta venait d'occuper la bredouillante cavité buccale de Sammy Simonetti. Il se pétrifia puis gémit faiblement malgré le tube froid dans sa bouche.

Le grand type le laissa goûter un long moment la mort puis retira son arme en disant :

— Pas un mot de plus.

Des yeux, Simonetti en fit la promesse inconditionnelle tandis que l'autre type réussit à vaincre le cadenas récalcitrant.

Le type se mit à rire tout doucement.

— T'as du bol, Sammy, je m'apprêtais à emporter le tout, y compris ton bras.

Le grand mauvais lui posa les clefs de la camionnette dans la main.

— Ouvre le coffre. Pas tout de suite, attends un peu.

Simonetti agita fébrilement la tête, vaincu par la trouille tandis que les deux hommes en blanc lui tournèrent le dos puis disparurent derrière le hangar.

Il avait atterri depuis à peine une minute.

Qui le croirait ?

Ces types avaient froidement levé plus de cent mille dollars à la combine.

Personne ne le croirait… Surtout pas Ben Lucasi !

Ebranlé, le courrier tripota nerveusement les clefs de la camionnette, se demandant pourquoi le grand type lui avait dit de regarder dans le coffre.

Qu'y trouverait-il ? Les restes du Chicano et du School-teacher ?

Simonetti frissonna.

Personne ne le croirait.

Puis il se rendit compte qu'il y avait un second objet avec les clefs : un petit bout de métal qui ne faisait pas partie du porte-clefs comme il l'avait cru.

Indiscutablement cet objet ne faisait pas corps avec le porte-clefs.

On ne faisait pas de porte-clefs avec des médailles de tireur d'élite.

Un long frisson parcourut l'échine de Sammy Simonetti et il ressentit une violente trémulation dans les tripes.

Doux Jésus !

A présent on le croirait ! Et comment !

CHAPITRE IV

San Diego était depuis longtemps un territoire de prédilection pour la Cosa Nostra. Un des plus grands ports du monde et la proximité de la frontière mexicaine en faisaient une ville-clef qu'avait dominée jadis la famille DiGeorge de Los Angeles. Mais Bolan était passé par-là.

Dès la mort de DiGeorge et la dissolution de sa famille, le conseil national, la *Commissione,* avait repris en main les intérêts de la combine californienne.

Ben Lucasi avait été *caporegime* chez DiGeorge, et ils avaient eu de l'amitié l'un pour l'autre. La mort de « Deej » lui avait fait de la peine mais, en son for intérieur, Lucasi savait combien il avait profité de cette mort inattendue.

Grâce au remaniement, Big Ben, comme il était surnommé, était devenu pour ainsi dire autonome : il n'était redevable qu'à la *Commissione,* qu'aux capos qui y siégeaient.

Le territoire de San Diego n'était plus dominé par personne. San Diego appartenait à Big Ben Lucasi, point final. Et Big Ben, qui mesurait à peine un mètre soixante-cinq avec ses talonnettes, qui ne pesait guère plus de cinquante kilos, préférait cet arrangement.

Evidemment, il n'était pas officiellement un capo. Pas encore. Pourtant cet honneur lui serait éventuellement octroyé comme le reste, il avait confiance. La totalité du territoire californien se modifiait en fonction de San Diego.

Un jour futur on parlerait de ce territoire en disant *la famille Lucasi*. Et pourquoi non ? L'argent commande la puissance, et Lucasi ramenait des gros sous. Maintenant qu'il n'y avait plus de jaloux à Los Angeles pour lui flanquer des bâtons dans les roues il avait pu transformer San Diego en mine d'or.

Etant donné la proximité au sud d'Agua Caliente, le voisinage de Las Vegas qui se trouvait à un saut d'avion, il aurait fallu avoir le cerveau dans les bourses pour n'en pas tirer profit. De plus, toute l'U.S. Navy venait jeter l'ancre dans la baie après avoir effectué un rapide aller-retour en Extrême-Orient. N'importe quel imbécile saurait en bénéficier.

Certains se moquaient de lui en évoquant sa mafia marine. Tant mieux, qu'ils rient, se disait Lucasi qui disposait également d'une mafia en kaki. Tant qu'on riait il n'y avait pas de danger, et San Diego en profitait pour s'élever au rang des grandes capitales du crime occidental, et Ben Lucasi devenait le plus important non-capo du monde libre.

La demeure de Lucasi n'était pas une affaire prétentieuse, il s'agissait d'une villa moderne en duplex dans le nouveau quartier près de Mission Bay Park. Il y vivait avec sa troisième épouse, Dorothy, une ancienne show-girl de Las Vegas qui avait vingt-trois ans. Lucasi en avait cinquante-six. Il avait une fille de trente-cinq ans et un fils de trente-deux d'un premier lit. Le fils travaillait dans un casino à Nassau, la fille, d'après ses derniers renseignements, se trouvait quelque part en Europe avec un gigolo de plus.

La première Mme Lucasi était morte dans de mystérieuses circonstances tandis que les enfants étaient encore en bas âge et que Bennie s'escrimait à longueur de journée pour gagner trois dollars. Son dossier judiciaire de l'époque comportait les crimes suivants : proxénétisme, viol, attaque à main armée, vol, pyromanie, trafic de jeu, chantage, escroquerie, trafic de marché noir, homicide sans préméditation et meurtre. Le dossier du F.B.I. énumérait cinquante-deux inculpations. Il avait été condamné deux fois avec sursis.

En tout et pour tout il avait passé soixante-six jours en prison.

Lors de sa dernière arrestation, en 1944, il avait été inculpé pour trafic de marché noir.

Lucasi avait émigré vers l'Ouest à la fin de la guerre, s'installant d'abord à Reno dans le Nevada où il resta quelques années, séjournant ensuite à Las Vegas lors de la grande époque de cette ville au cœur du désert. A la fin des années 50 il vécut à San Francisco puis accepta un poste de lieutenant à Los Angeles chez Julian DiGeorge qui l'envoya enfin à San Diego pour gérer ce territoire.

Donc, à part quelques moments délicats, Ben Lucasi voyait la vie en rose. Les instants délicats venaient de l'intensification des activités anticriminelles des forces fédérales – les maudits Strike Forces – et du fait que bien des citoyens commençaient à se rendre compte des liens qui unissaient les deux communautés, l'une criminelle, l'autre innocente au pire sens du terme.

Aussi, trois fois hélas ! il y avait Bolan.

Ce dernier avait failli tout bousiller lorsqu'il était parti en guerre contre Deej. Le contrecoup du conflit s'était fait ressentir à San Diego et ailleurs. Lucasi s'était trouvé en route pour Palm Springs lorsque Bolan y perpétra le massacre qui mit fin à l'empire DiGeorge. Il avait vu de ses propres yeux les séquelles du passage de l'Exécuteur. Il lui arrivait même d'en faire des cauchemars.

Quelle joie illicite avait-il ressenti lorsque Bolan avait commencé à faire du hachis des familles de la côte Est.

Lucasi s'était bien gaussé d'être débarrassé de l'emmerdeur.

Ce fumier s'était offert la tournée des grands-ducs. Miami se souvenait avec douleur de son séjour. Il avait semé la merde en France et en Grande-Bretagne. Lucasi s'était dit qu'il y resterait pour s'y terrer.

Des nèfles ! Il s'en était retourné pour s'affronter aux cinq familles de New York comme un ange exterminateur. Les cinq familles unies pour une fois et décimées aussitôt !

Eh bien, vas-y, avait pensé Lucasi, continue, pauvre couille. A ce train, tu n'en as plus pour longtemps, pas suffisamment en tout cas pour te montrer de nouveau sur la côte Ouest.

Il va de soi que Lucasi s'était trompé une fois de plus.

Il avait souhaité que l'enfoiré tente sa chance à Chicago. Ouais, ouais, vas-y, pauvre con, va montrer le bout de ton sale nez à Chicago, la patrie d'Al Capone.

Le pauvre con était passé par-là et le cadavre syphilitique de Capone s'était retourné dans sa tombe.

C'était alors que Lucasi avait décrété que Bolan disposait d'une dispense divine. Aucun homme, aucun mortel, ne pouvait s'en tirer à tous les coups. Pas éternellement !

Non content de ses méfaits jusqu'à ce jour, le personnage s'était rendu à Las Vegas, ville adorée entre toutes par le milieu, ancien fief de Lucasi. Doux Jésus ! quelle déroute.

Indiscutablement il bénéficiait d'une protection mystérieuse.

Comble d'ennuis, cette ordure, toute de noir vêtue, était revenue sur la côte Ouest. Lucasi avait redoublé la garde du palais, et n'était jamais sorti de chez lui sans une escorte imposante.

Puis l'enfoiré s'annonce à Porto-Rico… Quelle idée ! Et, avant même de laisser à Lucasi le temps de reprendre son souffle, débarque à San Francisco pour semer la zizanie de nouveau au bord du Pacifique.

C’en était trop !

Lucasi s’octroya instantanément des vacances à Honolulu.

Lorsqu’il revint, la gueule pelée, Bolan s’en était retourné sur la côte Est et faisait des siennes, d’abord à Boston et ensuite à Washington où il s’était montré d’une extrême désobligeance.

Aucun homme ne devrait pouvoir se permettre une pareille conduite.

Aucun mortel en tout cas !

Si on ne lui faisait pas prochainement la peau, il finirait bien par passer à San Diego.

Donc, Ben Lucasi passait des moments délicats.

Que fait-on dans un cas semblable ?

Lucasi s’était passionné pour les lectures occultes sur la magie noire, les perceptions extrasensorielles, le contrôle de l’esprit et ainsi de suite. Il avait même fait du yoga. Il aurait tenté n’importe quoi pour connaître le secret de Bolan.

Il avait fait un tour du côté de la petite mission près du bord de mer.

Le pauvre curé ébahi l’avait pris pour un demeuré et l’avait traîné dans la boue, l’accusant de prendre le confessionnal pour un guignol.

Lucasi fit néanmoins griller un cierge.

Tôt ou tard ce con de Bolan viendrait à San Diego… Hélas !

Lucasi savait qu’il devait se préparer pour l’affronter. Il lui fallait trouver un moyen pour le neutraliser.

Il avait cherché. Bon Dieu, ce qu’il avait pu chercher.

Et maintenant il lui semblait que le temps des préparatifs était fini.

Sammy Simonetti se tenait devant lui dans son propre salon et lui tendait l’objet qu’il avait toujours craint de voir.

Une putain de médaille de tireur d’élite.

D’une voix calme, inquiétante, il demanda à Sammy :

— C’est ce que tu m’apportes à la place des cent mille dollars ?

Simonetti transpirait à grosses gouttes. Il se défendit.

— Mais je vous jure, M. Lucasi, ce type…

— Où t’a-t-il coincé ? interrompit Lucasi. A Vegas ?

— Non, monsieur. Ici-même, à l’aéroport.

— Où sont mes dollars au noir, Sammy ?

— Doux Jésus ! je vous l’ai dit, monsieur. Il les a soufflés.

— Il te reste les deux bras pourtant !

— Oui, monsieur. Ils ne m'ont presque rien fait. C'est ce que je n'arrive pas à comprendre. Ils n'ont pas fait de mal à Chicano ni au School-teacher. Ils les ont enfermés dans le coffre de la voiture, c'est tout.

— Qui ça, ils ? marmonna Lucasi.

— Bolan et son sbire.

— Bolan ne se sert pas de sbires ! aboya Lucasi en reprenant du poil de la bête.

— Cette fois-ci, si. Ils étaient deux. Ils se sont approchés de moi comme des ombres. Je n'ai rien vu, patron. Mais tout à coup je me suis retrouvé avec un Beretta dans le cou.

— Ce type travaille seul, pauvre couille ! s'écria Lucasi. Maintenant raconte-moi la vérité !

— Mais je vous jure que ça c'est passé comme ça, gémit Simonetti d'une voix larmoyante.

Lucasi tourna le dos au courrier, s'éloigna de quelques pas puis annonça à la volée :

— Emmenez Sammy, faites-le parler.

Un homme de grande taille qui s'était tenu auparavant près de la porte ouvrit celle-ci puis s'adressa à Simonetti :

— Allons-y.

Le courrier ouvrit des yeux affolés, il fit mine de protester mais se ravisa et sortit en trébuchant. Un autre homme lui emboîta le pas et referma derrière lui la porte.

Lucasi faisait sauter la médaille comme s'il jouait à pile ou face. Ses yeux étaient fixes, son regard vitreux. Il réfléchissait à toute allure.

— On nous gonfle le mou, Diver, dit-il enfin.

— C'est possible, répondit l'homme de grande taille qui était le lieutenant de Lucasi. Je m'étais demandé si un jour quelqu'un n'essaierait pas de faire ce genre de coup. On les trouve un peu partout ces médailles de tireur d'élite.

— Ça ne ressemble pas à Bolan, remarqua Lucasi.

— Pas du tout, Ben.

— Tu es retourné sur la côte Est le mois dernier. T'as vu combien de copains ?

Le grand lieutenant haussa les épaules.

— J' sais pas, une douzaine, peut-être davantage. Pourquoi ?

— Des New-Yorkais ?

— Aussi, oui.

— En as-tu rencontré un seul qui pouvait se vanter d'avoir vu Bolan en face ?

Le second de Lucasi se contenta d'esquisser un sourire.

— Evidemment pas, triompha Lucasi. Les mecs qu'ont vu Bolan bouffent les pissenlits par la racine. Hein ?

Le lieutenant acquiesça.

— Ah ! ça, il paraît que le gars ne se perd pas en bavardage. Il bute puis se barre. Y'a jamais plus personne pour raconter ce qui s'est passé.

— Exactement.

Lucasi fit sauter une dernière fois la médaille et la laissa tomber à terre où il la contempla.

— Alors qui m'a piqué mes cent mille dollars, Diver ?

— En effet, c'est foireux.

— Va persuader Sammy de nous dire la vérité.

Le lieutenant sourit d'un air suffisant puis sortit.

Lucasi alluma un cigare, tirant furieusement dessus, faisant luire jusqu'à l'incandescence le charbon rouge puis il quitta la pièce d'un pas rigide, descendit le petit couloir qui menait à sa chambre.

Il s'approcha immédiatement du lit, arracha brutalement les couvertures sous lesquelles dormait une femme nue.

— Hors du pieu, pauvre pouffe ! hurla Lucasi.

Dorothy Lucasi se redressa lentement, encore endormie. Elle fit basculer ses longues jambes fuselées de show-girl.

— Tu n'es pas fou, Bennie ? demanda-t-elle d'une voix monocorde.

Elle lui posait souvent la question, toujours sur le même ton d'incrédulité niaise.

La femme de Lucasi le dominait d'une tête. Il la toisa d'en bas avec une méchante lueur au fond du regard tandis qu'elle se levait et se mit à chercher son peignoir. Au lieu de l'aider à trouver le vêtement, Lucasi tonitrua :

— Oui, je suis fou d'avoir épousé une pute de ton espèce !

Lucasi lui balançait souvent cette phrase. Aussi souvent qu'elle lui posait la question qui concernait son équilibre mental. Côté question-réponse, ils étaient rodés.

— Tu vas te couvrir la viande et tu vas te trimballer dans la cuisine ! Il est sept heures du matin, bon Dieu, j' veux bouffer !

— Mais Frenchy pourrait préparer… suggérait-elle d'une voix geignarde envahie par le sommeil lorsqu'elle s'arrêta brusquement.

Lucasi crut d'abord qu'elle le contemplait d'un air qu'il ne lui avait jamais vu puis il comprit que son regard fixe le dépassait et scrutait quelque chose derrière lui.

Un frisson parcourut son échine, un petit tremblement nerveux le secoua brièvement puis il se retourna lentement pour faire face à ce qui fascinait son épouse. Une telle attention chez elle était chose rare.

Un grand type se tenait près de la fenêtre, adossé au mur. Il devait être là depuis l'arrivée de Bennie dans la chambre. Il était entièrement vêtu de noir, sanglé de holsters, de cartouchières, de tout un barda de meurtrier. Il avait le visage taillé dans le granit, seuls ses yeux luisaient d'une terrifiante chaleur glaciale.

Bon.

Bolan avait fini par rappliquer.

Lucasi s'effondrait intérieurement.

Sa voix, lorsqu'il réussit à la retrouver, lui parut fragile, un maigre filet juvénile.

— Eh bien, voilà, voilà, voilà. Sammy n'a pas menti.

Le type ne le braquait même pas… le con. Décontracté, il scrutait Lucasi sans un battement de cils. Il le transperçait du regard.

Les secondes s'écoulaient. En silence. Dorothy s'assit sur le lit et ramena pudiquement un drap sur son bas-ventre soyeux. C'était bien la première fois que Lucasi lui voyait de la modestie. Il se demanda quel effet ce tueur avait sur les femmes.

Finalement, se raclant la gorge, ce qui eut pour effet d'évoquer le démarrage d'une motocyclette poussive, Lucasi demanda :

— Que… que voulez-vous, hein ?

— Harlan Winters, lui répondit l'apparition sinistre dont la voix semblait jaillir des enfers.

— Qui ? demanda nerveusement le mafioso.

Dorothy se mit à glousser comme une démente, la conne.

— Harlie Winters, précisa-t-elle comme à un très jeune enfant un peu borné.

— Il n'est pas là, fit rapidement Lucasi qui aurait bien aimé flanquer une gifle magistrale à son empaffée d'épouse.

— Il est mort, annonça le grand homme.

— Oh ! j' suis désolé, vraiment, chuchota Lucasi. Je ne le savais pas.

— C’était un ami à toi ?

Le type ne se perdait pas en paroles.

— Heu… en quelque sorte. N-nous n-nous sommes rencontrés… une f-fois ou deux.

Il jeta un regard vers sa femme. Son visage arborait une expression de choc. Il invoqua la Divinité pour la supplier de clore à tout jamais la bouche sempiternellement béante de Dorothy puis continua de parler rapidement au cas où la Divinité aurait fait la sourde oreille.

— Winters était un gentil type… Mon Dieu, c’est horrible. Comment est-il mort ?

— Difficilement, déclara la voix d’outre-tombe. Etalé sur les murs de sa bibliothèque.

Lucasi frissonna. Ce mec jouait au chat et à la souris. Bon sang, pourquoi avait-il envoyé Diver et les autres poser d’inutiles questions à ce pauvre Sammy ?

Donc, il lui fallait faire patienter cet homme aussi longtemps que possible, c’était la seule issue. Putain, il n’avait même pas un feu dans la chambre.

Il respira à fond pour se donner du courage.

— Ecoutez… je ne sais pas pourquoi vous me racontez ça. Heu… vous êtes B-Bolan, n’est-ce pas ? Je le savais… Si, si, je m’en suis tout de suite rendu compte. Ecoutez, mon vieux, vous vous trompez d’adresse cette fois. Moi, je n’ai rien contre vous, rien, pas le moindre reproche à vous faire. Le fric, le fric, eh merde, j’en gagnerai encore, c’est pas grave. Tiens, je ne vous en veux pas du tout. Voilà ! Bon, alors vous avez buté Harlan Winters. Et puis après ? Comme je vous l’ai dit, je l’ai rencontré une fois ou deux, rien quoi. Moi, je ne vous en veux pas, personnellement. Alors il me semble…

— Ferme-la, ordonna Bolan.

Il contempla le cadran de sa montre.

— Je te donne vingt secondes.

— Mais pour *quoi ? Pour quoi ?*

— Je cherche une piste, Bennie.

— Quelle piste ?

— Qui voulait la mort de Winters ?

— Comment ? Mais alors vous ne l’avez pas ?…

— Non, gronda l’homme de glace. Qui était-ce ?

Lucasi passa une main incertaine sur son visage. Il poussa un soupir.

— Je ne sais pas, fit-il d'une voix lasse. Je n'en ai pas la moindre idée. Posez plutôt la question à Thornton. Maxwell Thornton, le milliardaire. Ouais, demandez-le-lui.

— Je n'y manquerai pas, lui promit Bolan.

Il jeta encore un bref regard sur sa montre.

— Toi et la dame, sortez d'ici. Fermez la porte derrière vous.

— Vous voulez dire, c'est tout ?…

— Oui, c'est tout pour l'instant.

Une espèce de vague sourire s'empara des traits rigides.

— A bientôt, Bennie.

— Ouais, marmonna Lucasi.

Il saisit Dorothy, la poussa hors de la chambre. Il la suivit aussitôt, tirant derrière lui la porte. Puis, la plantant là, hébétée et nue, il traversa le hall au pas de course en poussant des cris.

Arrivant dans le salon, il les vit de l'autre côté de la baie vitrée qui donnait sur le patio. Ses hommes… Assis en tailleur, le cul sur les dalles, les mains posées sur la tête.

Deux hommes, habillés comme Bolan, disparaissaient du haut du mur au fond du jardin. Ben Lucasi comprit alors qu'il s'était fait mettre… en beauté.

Le fumier s'était amené, tranquille comme Baptiste. Puis, il les avait tous terrifiés.

Et pour quoi, nom de Dieu ?

Pour une piste !

Et laquelle ?

Mais celle de sa putain de mafia kaki, voyons !

Quelle piste ?

CHAPITRE V

Ils avaient quitté le quartier de Lucasi par différents chemins pour se retrouver dix minutes plus tard au sommet d'une colline qui surplombait Mission Park Bay, la plus importante marina de la ville.

Blancanales pilotait la boulangerie ambulante dont il s'était servi lors de la surveillance de la villa Winters. Schwarz avait transformé le char de guerre de Bolan, une Ford Econoline, en atelier d'électronique automobile et passait son temps à contrôler ses divers appareils.

Bolan se déplaçait au volant d'une voiture de sport étrangère dont la tenue de route était légendaire.

C'était leur première occasion de se regrouper depuis la descente à l'aéroport au cours de laquelle Sammy Simonetti avait été privé de sa mallette bourrée de dollars noirs. Chacun quitta son véhicule et, vêtus de salopettes pour masquer leurs combinaisons noires, les trois compagnons se réunirent près de la voiture de Bolan pour tenir un conseil de guerre.

— Le fric de Sammy se trouve dans la boulangerie, commenta Blancanales en souriant largement. Cent cinq mille dollars. Qu'est-ce que j'en fais ?

— Garde-les pour la caisse de guerre, fit Bolan. Une de tes responsabilités pour cette opération sera de faire tous les achats. Gadgets et moi te dirons ce dont nous aurons besoin, à toi de nous le procurer. Moins de risques de cette façon.

Blancanales acquiesça.

— Vu. Comment ça s'est passé chez Lucasi ?

— On a frôlé le désastre, dit Bolan. Le petit bonhomme est arrivé dans sa chambre tandis que j'y travaillais. Vous vous êtes bien débrouillés dehors, merci. Sans vous ça se serait mal passé.

— As-tu réussi à planquer le micro dans la chambre ? demanda Schwarz.

— Oui.

Bolan sourit.

— Derrière le chevet du lit tandis que sa femme dormait. Il a épousé une gosse… Et quelle gosse !

Blancanales s'esclaffa.

— On pourrait peut-être refourguer les bandes à une équipe de cinéastes pornos.

Mais Schwarz était tout à ses affaires.

— Où as-tu mis les amplis de relais ?

— Sur les rebords des fenêtres, répondit Bolan. Tous réglés sur un-cinq-zéro magnétique comme tu me l'as demandé.

— Alors on le piégera, annonça Schwarz.

L'électronicien de génie consulta sa montre, fit une annotation dans son journal de bord.

— Je serai obligé de passer d'ici quatre heures relever le contenu des bandes d'emmagasinage. J' suis désolé, sergent, je n'ai pas pu les faire durer plus longtemps.

Bolan ne put s'empêcher de sourire. Schwarz se désolait toujours de ne pouvoir améliorer la perfection. Les petits appareils qu'il avait dessinés puis construits représentaient aux yeux de Bolan le nec plus ultra de la surveillance électronique.

L'ensemble d'écoute, un micro et un émetteur miniaturisés, avait la taille d'une montre de dame. La cellule lui conférait une activité constante durant soixante-douze heures.

L'ampli de relais, plus important mais suffisamment petit pour se cacher facilement, recevait et enregistrait toutes les émissions de l'ensemble d'écoute.

Sur commande, un émetteur dans l'ampli de relais transmettait en accéléré la totalité de l'enregistrement. Cette opération prenait soixante secondes. Schwarz contrôlait ces transmissions à partir de la console qu'il avait installée dans la Ford. Il pouvait donc passer devant la maison toutes les quatre heures pour relever les enregistrements emmagasinés dans l'ampli de relais. D'un coup d'interrupteur, il glanait quatre heures d'écoute en soixante secondes.

Le second enregistrement, effectué dans la console, supprimait tous les blancs et lors de l'écoute la bande qui passait à vitesse normale recréait seulement les passages utiles.

Pourtant, Gadgets s'en désolait.

Ils avaient filé Sammy Simonetti depuis l'aéroport et avaient profité de son arrivée dans la maison pour y pénétrer, les malheurs du courrier ayant fait une diversion.

Tandis que Lucasi et sa garde se morfondaient au sujet des dollars perdus à cause de Simonetti, Able Team s'était introduit dans la maison pour placer des micros dans toute la baraque.

— Pourras-tu repiquer l'emmagasinage des quatre amplis de relais et de celui sur lequel est branché le téléphone au cours d'un passage ? demanda Bolan à Schwarz.

— Non, répondit celui-ci. Je pourrais éventuellement repiquer deux bandes à chaque passage mais je préférerais pas. Ces relais ne sont plus efficaces au-delà de cent mètres. Ce qui me laisse cent mètres d'approche et cent mètres d'éloignement. Ce qui m'oblige à repasser deux fois à moins de me garer carrément.

— Alors gare-toi, suggéra Bolan. Fais semblant de changer un pneu ou d'avoir des ennuis d'allumage : n'importe quoi pour te couvrir. Ce ne serait pas prudent d'effectuer trois passages devant la maison dans le même véhicule.

— O.K., je me gare et je fais mon prélèvement.

— Politicien, fit Bolan, reste auprès de Lucasi. Annote chacun de ses mouvements au dehors de chez lui.

— Bien, dit tranquillement Blancanales.

— As-tu obtenu les téléobjectifs pour ton appareil de photo ?

Le Politicien acquiesça.

— De quoi prendre une fourmi en gros plan à cent mètres.

— Formidable. Essaie d'avoir une photo de tous ceux qui entrent dans la maison ainsi que de ceux que Lucasi rencontre à l'extérieur. A moins que tu ne sois sur un coup génial, nous nous retrouvons ici dans quatre heures.

— Qu'est-ce que je fais entre-temps ? demanda Schwarz. Pour l'instant j'ai une mission qui me prendra cinq minutes.

— Va chez Howlin' Harlan et prélève l'enregistrement de la table d'écoute. Si tu découvres quelque chose d'intéressant, n'attends pas. Fais-moi signe sur le canal A.

— Vu. Où seras-tu ?

— Je pense que je vais aller faire un tour du côté de la marina de Mission Bay.

— Y voir quelqu'un ? demanda Blancanales.

Bolan sourit.

— J'ai pu comprendre que Tony Danger y possède un bateau fait pour la haute mer.

— Ce nom ne me dit rien, murmura le Politicien.

— Un lieutenant de Lucasi, expliqua Bolan. Il s'occupe des stupéfiants.

— C'est à lui que devaient revenir les cent mille dollars, commenta Schwarz.

— Précisément, annonça Bolan. Je crois qu'il prévoyait un échange. Ou de l'héroïne ou de la cocaïne. Leur procédure habituelle consiste à faire arriver l'argent noir le jour même d'une négociation. De plus, j'ai vu Tony Danger chez Lucasi tout à l'heure, il faisait les cent pas en se lamentant à cause des dollars envolés. Il portait une casquette de yachtman.

Blancanales se mit à rire doucement.

— C'était donc lui, Tony Danger ?

— C'était lui.

— Il est devenu tout vert quand je lui ai mis le P.M. entre les côtes.

— En d'autres circonstances il est plutôt coriace, déclara Bolan. Il était le tueur préféré de DiGeorge.

Schwarz fronçait les sourcils.

— Qu'est-ce que ça a à voir avec le colonel ?

— Peut-être rien, remarqua Bolan. J'espère les secouer un peu pour voir qui me fait face.

— Un gros ponte, peut-être, suggéra Blancanales. Un gars qui ne serait pas blanc-bec ?

Bolan acquiesça.

— C'est ce que j'espère. Le milieu place de gros fonds dans les entreprises légales. C'est grâce à un capital noir que la Winco a vu le jour. Mais cet argent n'est pas passé directement de la poche de Lucasi aux coffres de Winters. Il y a un tiers quelque part, un homme puissant. Si nous voulons récupérer l'âme perdue de Howlie, il faut d'abord retrouver le puissant inconnu.

— C'est logique, fit Schwarz, O.K.

— Le même personnage sert de couverture à Lucasi et ses hommes, ajouta Blancanales.

— Sans doute, répondit Bolan. Il faut qu'il y ait un environnement très précis pour qu'un noyau de la Mafia puisse exister. Si l'on découvre le noyau, c'est que l'environnement est propice. Donc, nous allons esquinter le noyau. Ainsi nous verrons qui se précipite pour boucher les trous.

— Ce n'est plus comme à Los Angeles, déclara Schwarz.

— Pas du tout, reconnut Bolan. Los Angeles est une grande ville libérale, pleine de monde. Ne serait-ce que l'environnement naturel couvre les opérations du milieu. Ici c'est différent. La communauté est plus petite, elle est conservatrice, elle a un esprit civique. Les citoyens sont fiers de leur ville. Si la Mafia a pu faire son trou, c'est parce qu'elle a pu dénicher un citoyen puissant et respecté de l'administration locale qui n'est pas d'une moralité très élevée.

— Ça ne pourrait pas être un groupe ? gronda Blancanales.

— Si. Peu importe, il faut les inquiéter, les ébranler. Nous possédons déjà un nom.

Bolan contempla Schwarz un instant.

— Lorsque tu auras fini chez Winters, tâche d'apprendre ce que tu pourras sur un type qui s'appelle Maxwell Thornton.

— Un gros ponte ? demanda Blancanales.

— Suffisamment gros, oui, fit Bolan. Penchons-nous une minute sur le problème qui nous confond. Nous connaissons les gens du milieu dans le coin. Nous sommes au courant de leurs opérations et savons où se situent leurs intérêts. Nous pourrions les blitzer, les coucher à terre et n'en plus parler. Mais je ne pense pas que cela nous rapprocherait de l'ennemi qui se tapit sous la couverture de la respectabilité, c'est celui-ci qui nous intéresse. L'inconnu. Notre cible est l'inconnu. Mais avant il faut le, ou les retrouver.

— Et tu crois que ce type, Thornton, pourrait être un inconnu ?

— Comme je l'ai dit, c'est possible. Lucasi m'a donné son nom. Ça pourrait être une fausse piste mais, face à la mort, la vérité se fait parfois connaître. Il faut vérifier… En douceur. Il ne s'agit pas de faire calter ces types mais de les inquiéter.

— S'ils refusent de s'inquiéter ? demanda Schwarz.

La voix de Bolan baissa d'une octave.

— Alors on les fera sauter.

Le Politicien réprima un frisson involontaire. Il toussota nerveusement.

— Je commence à comprendre pourquoi tu voulais éviter ce bled, sergent. Ça pourrait s'envenimer salement, n'est-ce pas ?

Bolan contemplait le bout de ses doigts en silence.

— Où sont passés les bons vieux jours du combat régulier ? fit Schwarz d'une voix de philosophe.

— Ils sont bel et bien derrière nous, répondit doucement Bolan. Cette guerre se complique à chaque instant, Gadgets.

L'électronicien arborait une expression nouvelle de compréhension pour cet exécuteur en noir. Il voyait un nouveau Bolan, un guerrier affranchi et prudent. Essentiellement, l'homme qu'il avait connu dans le passé restait pareil à lui-même mais il s'était opéré en lui un changement subtil, il avait trouvé sa mission.

— Il y aura malgré tout des coups de feu avant la fin de cette opération, marmonna Schwarz.

— Tu peux y compter, gronda Blancanales.

Il poussa un soupir.

— Bon, je vais tailler la route. Quelle est la portée de nos walkies-talkies ?

— Une quinzaine de kilomètres, annonça Schwarz d'une voix distraite car il pensait à autre chose.

— Mais chaque mètre compte, précisa Bolan doucement.

Il avait appris durant sa vie que chaque centimètre parcouru représentait tant de secondes arrachées au destin, chaque minute valait toute une vie.

— Soyez prudents, gronda-t-il. Comptez chaque minute.

Les trois hommes échangèrent une poignée de main puis s'éloignèrent chacun de son côté.

San Diego subissait un siège silencieux.

CHAPITRE VI

La journée venait à peine de commencer à l’hôtel de ville de Los Angeles lorsque le capitaine Tim Braddock prit la communication de John Tatum, chef du bureau des Homicides à San Diego. La conversation s’avéra intéressante.

— Qu’est-ce qui te fait croire que Bolan se trouve chez toi ? demanda Braddock.

— Ce n’est qu’une impression pour l’instant, répondit Tatum d’une voix nerveuse. Je n’ai jamais eu à l’affronter, alors je ne sais pas. J’aimerais que tu puisses me dire si je baigne dans la merde.

— Eh bien, soupira Braddock.

Depuis longtemps il était l’ami de Tatum.

— Quels sont les indices, John ?

— Primo, un suicide en toute apparence. Prenons ça pour commencer. Hier soir, très tard. Il s’agit d’un général retraité qui a eu droit à une grosse publicité dans la presse à cause de ses activités plutôt voyantes au Viêt-Nam. Il était le P.D.G. de Winco Industries.

— Howlin’ Harlan Winters, déclara d’une voix sourde Braddock.

— Tu le connaissais ?

— Pas personnellement. Continue.

— Il s’est plaqué un Colt 45 militaire à la tempe et s’est fait sauter le caisson. Du moins, c’est ce qui semble évident. Les examens à la paraffine sont positifs, les vérifications de routine, l’évidence même laissent croire au suicide. Le médecin légiste est d’accord.

— A-t-il laissé une lettre ?

— Non. Le comté s’apprête à conclure au suicide mais…

Braddock alluma une cigarette, aspira profondément de la fumée qu’il renvoya aussitôt avec une violence contenue.

— Mais quoi ?

— Eh bien, Winters était célibataire. Il vivait seul avec sa nièce. Elle a découvert le corps et…

— Pourquoi soupçonnes-tu Bolan ? Quel est ton secundo ?

— Je répondrais d’abord à la seconde partie de ta question, c’est plus simple. Quelqu’un a soulevé une mallette contenant des dollars noirs d’un casino de Las Vegas qu’un courrier venait d’apporter. Ça

s'est passé quelques heures après la mort de Winters. Un de nos hommes qui a pénétré le milieu nous a téléphoné il y a quelques heures. Il dit que Ben Lucasi pique une crise et fait venir des tueurs de toutes parts. Notre homme n'a pas pu tout savoir mais il dit que ça sent Bolan.

— Ouais, fit Braddock. Il s'amuse toujours à piquer leur fric. C'est tout ?

— C'est tout.

— Bon, revenons au primo. Tu crois que Winters a été assassiné, je présume. La nièce est suspecte ?

— Certainement pas. Mais Bolan, si.

Braddock poussa un soupir.

— O.K., raconte.

— D'abord quelques précisions. La villa de Winters se trouve à Del Mar. Tu connais la région. La moitié de son parc longe la falaise au-dessus de l'Océan. Le seul moyen de monter de la plage est d'emprunter l'ascenseur contrôlé de la maison. Conclusion, personne ne monte à moins d'être convié.

— Je vois, mais Del Mar se trouve en dehors de ta juridiction, non ?

— En principe, oui. Mais on nous a fait venir pour une vérification de routine et… Eh bien… Ecoute, Tim, si Bolan opère entre Tijuana et Los Angeles, il n'est plus question de juridiction.

Braddock poussa un rire plein d'ironie.

— Bien dit, John. A présent tu fais partie du club.

Le flic de San Diego ne voyait pas là de quoi se divertir.

— Je peux continuer, oui ? grinça-t-il. Donc, la moitié du parc Winters longe la falaise, l'autre moitié est ceinte d'une double barrière et une paire de dobermanns rôdent entre les deux grilles. Ces bêtes sont des mangeurs d'homme, deux assistants du shérif l'ont constaté à leurs dépens, il n'y a pas moyen de traverser la zone carnivore sans alerter les occupants de la maison.

— Ça commence à être intéressant, remarqua Braddock.

— Ouais, mais attends. Miss Winters affirme qu'il n'y a pas eu d'invités hier soir. Du moins, pas d'invités invités, si tu vois ce que je veux dire. Elle servait de secrétaire personnelle, de gouvernante, de femme de ménage et tout au général. Elle…

— Comment, et tout ? demanda Braddock.

— Quoi ?… Ah ! Non, rien de ce genre, Tim. Ils avaient des rapports père-fille. Winters l'avait élevée. Les parents étaient morts tandis qu'elle était encore une toute petite fille. Elle est devenue la gosse militaire par définition, Winters l'a traînée partout avec lui. J'ai fait des recherches, elle est blanche comme neige.

— O.K. Continue. Et Bolan ?

— Où en étais-je ? Ah, oui ! Donc, pas de visiteurs officiellement. La fille s'est couchée vers vingt-trois heures. Les chiens avaient été lâchés dans l'enceinte. Le général travaillait dans la petite bibliothèque. Un peu plus tard, vers minuit, elle s'est réveillée. Les chiens faisaient tout un boucan. Elle a peut-être entendu un coup de feu, elle n'en est pas certaine. Elle a dégringolé l'escalier et a trouvé son oncle avachi dans un fauteuil près de la cheminée, la moitié du crâne emportée. Elle affirme s'être évanouie, ne sait pas pendant combien de temps elle est restée inconsciente. Sa déclaration devient floue à partir de cet instant. Lorsqu'elle est revenue à elle les chiens se démenaient toujours. Subitement ils se sont tus. Un moment plus tard un type entre dans la bibliothèque. Tu m'écoutes ?

— Oui, oui. Allez ! gronda Braddock.

— C'était un type de grande taille, athlétique avec de larges épaules. Elle dit qu'il avait une démarche de félin. Il portait une combinaison de combat noire. Les mains et le visage maquillés de noir. Elle a dit, mot à mot, qu'il était bardé de revolvers et de cartouchières.

Braddock se pencha vivement au-dessus de son bureau, fasciné.

— Attends une seconde, John.

— Non, écoute tous les détails. Elle…

— Ça s'est passé après qu'elle ait découvert son oncle mort ?

— Comme je te l'ai dit, son récit manque de précision. Mais c'est bien ce qu'elle a déclaré. Le type entre, regarde le mort, ramasse des papiers sur le bureau, les mémoires du général d'après la nièce, les fiche dans la cheminée et y met le feu. Puis, il ressort tout simplement.

— Des clous ! grinça Braddock.

— Elle s'en tient à ces faits, on ne peut pas prouver qu'elle ment.

— A-t-il laissé derrière lui une médaille de tireur d'élite ?

— Non.

— Alors il n'a pas tué le général, déclara Braddock.

— C'est une conclusion superficielle !

— C’est une conclusion logique, nom de Dieu ! Tu as dit que j’étais docteur ès Bolan, alors écoute. Lorsque ce type descend quelqu’un, il annonce carrément son passage, il ne laisse planer aucun doute.

— Bon, passons pour le moment. Admettons que Bolan n’ait pas assassiné Winters, admettons que ce soit un suicide comme semblent le démontrer les indices. A part cela, Tim… Bolan est-il dans les parages ?

— C’est une possibilité, gronda Braddock. Est-ce que tu as montré des photos à la fille ?

— Bien sûr. Aucune identification positive. Elle dit que ça *pourrait* être le même homme. Elle parlait tout le temps de ses *yeux*.

Braddock soupira.

— Eh merde, fit-il doucement.

— Dois-je en conclure que le bandit du siècle se trouve à San Diego ?

— Explique-moi d’abord quelque chose. Est-ce que cette fille affirme que l’homme se trouvait dans la maison durant tout l’incident ? Qu’il aurait pu s’y trouver à la mort de Winters ?

— Non, dit Tatum. Sa déclaration ne donne pas cette impression. Elle semble être persuadée que Winters s’est réellement suicidé. Elle a fait une allusion à une dépression du général depuis un certain temps, et elle a dit qu’elle s’était presque attendue à ce dénouement. Apparemment le général était très préoccupé dernièrement.

— Peut-être savait-il que Bolan le traquait, suggéra Braddock. Est-ce une théorie crédible ?

— C’est une suggestion valable, répondit le policier de San Diego. J’avais eu vent de rumeurs au sujet de la Winco. Les fédéraux avaient commencé une enquête mais sans résultat.

— Tu dis que les chiens étaient en bonne santé lorsque tes gars sont arrivés sur place ?

— Oui. Un peu trop vigoureux, à mon avis. Dis-moi, Tim, Bolan pourrait-il grimper une façade de trente mètres de rocher ?

— Ce n’est pas une mouche qui marche au plafond, répondit Braddock d’une voix distraite. As-tu fait examiner les chiens ?

— Pour quoi faire ?

— Savoir s’ils ont été drogués.

Le sourd bourdonnement de la ligne longue-distance se fit entendre brièvement durant le silence gêné.

— Non, avoua le flic de San Diego d'une voix aux accents embarrassés. Mais je vais y envoyer tout de suite un pathologiste.

— C'est ce qu'il aurait fait, annonça Braddock. Si c'est Bolan qui a fait le coup, il se sera renseigné à propos de l'environnement. Il sera venu, sachant qu'il y avait des chiens dangereux. Tu... Tu connais le rapport entre Bolan et Winters, non ?

Il y eut un second silence.

— Quel rapport ?

— Nous avions réuni tout un dossier sur Bolan lorsqu'il était chez nous, expliqua Braddock. J'ai parlé moi-même à Winters au cours de l'enquête. Il était le commandant de Bolan au Viêt-Nam.

Le silence devint agressif.

— Tu ne m'en as jamais parlé, Tim, finit par répondre Tatum sur un ton de reproche.

— Je suis désolé, mais je n'avais pas le temps de faire des politesses. A l'époque, on ne soupçonnait pas Winters d'entretenir des rapports avec Bolan. Je ne faisais que me renseigner sur son passé : j'ai vu Winters dans un club à Del Mar. Nous avons pris un verre, il m'a dit, soi-disant, ce qu'il savait sur Bolan. Je l'ai remercié puis je suis reparti. Je me trouvais en pleine bataille à ce moment-là, tu dois t'en souvenir.

— Ouais, fit la voix aigre du policier. Et aujourd'hui c'est chez moi que ça va commencer.

— C'est possible, mais ne t'emballe pas, John. Winters m'a donné l'impression de ne pas tout dire. Il m'a fait le coup taille-poids-numéro de matricule. En fait, il m'a très peu raconté. Plus tard, j'ai découvert qu'il avait été très lié avec Bolan, malgré la différence de rang.

Le flic de San Diego soupira avec lassitude.

— Bien. Fais-moi profiter de tes erreurs, veux-tu. Si c'était à refaire, comment t'y serais-tu pris pour arrêter Bolan ?

— C'est une pique justifiée, je l'avoue. Mais, en fait, je ferais la même chose. A une exception près, je m'attaquerais plus rapidement au milieu. Je te suggère de faire ça. Invente n'importe quel prétexte pour les mettre en prison. Garde-les en taule jusqu'à ce que Bolan en ait marre d'attendre et qu'il s'éloigne.

— C'est de la veulerie.

— Si on veut. Mais souviens-toi, Bolan ne reste jamais longtemps en place. Son modus operandi de survie veut qu'il passe à l'attaque

puis qu'il disparaisse tout aussi vite. Il se planque un moment pour réapparaître plus loin.

— Tu sais bien que je ne pourrais jamais tenir ces gars indéfiniment à l'abri, Tim. Dès qu'ils seront derrière les barreaux, leurs avocats me descendront sur le poil avec des monceaux de paperasses.

— Naturellement. Alors tu les relaxes mais tu les reboucles avant qu'ils ne montent dans leurs voitures. J' sais pas moi, pour avoir craché sur le trottoir. N'importe quoi. Et tu continues tant...

— Oui, oui, je connais le procédé, fit Tatum d'une voix amère.

— Je ne sais pas quoi te dire, John.

— En tout cas, tu m'as dit précisément ce que je ne tenais pas à entendre.

— Peut-être la fille Winters a fait une déclaration encore plus embrouillée que tu ne le crois. En attendant, ça ne ressemble pas à un débarquement à la Bolan. D'habitude il annonce sa présence en net et en clair.

— Hélas !

Une troisième voix se fit entendre sur la ligne, une voix autoritaire.

— Capitaine Braddock, ici le chef Larson.

— Oui, monsieur, répondit Braddock.

— Je suis assis en face de John. Excusez-moi de ne pas avoir annoncé auparavant ma présence mais je préférais vous laisser vous exprimer plus librement. A présent, je dois intervenir officiellement. Vous êtes celui qui connaît le mieux Bolan, et ses agissements sur la côte Ouest. Je vous demande officiellement votre avis, l'Exécuteur se trouve-t-il à San Diego ?

Braddock poussa un soupir.

— Je crois devoir vous dire oui, monsieur. C'est mon impression. Il se chargera sans doute de vous le confirmer très prochainement.

— Nous voilà fixés. J'en parlerai à votre supérieur, mais autant vous annoncer dès à présent mon intention. J'aimerais vous voir détaché de vos fonctions pour venir ici en qualité de conseiller.

Cela devenait une habitude. Braddock venait à peine de défaire ses valises après un séjour tumultueux à Boston. Il soupira.

— Je vais devoir me désister, monsieur, annonça Braddock au chef de police de San Diego. J'ai beaucoup trop de travail ici. Mais je

pense que nous pourrions détacher un autre officier qui, en fait, connaît bien mieux Bolan que moi.

— Je ne tiens pas à vous faire venir si vous n'en avez pas envie, capitaine. Vous ne changerez pas d'avis ?

— Navré, non, monsieur. Et mon supérieur ne le permettrait pas, même si j'en avais le désir. Mais si vous en faites officiellement la demande, je me porte garant de vous faire expédier un policier très compétent.

— J'y compte, capitaine.

— Merci, Tim, ajouta Tatum.

— Bien sûr, répondit Braddock en raccrochant.

Il appuya sur l'interrupteur de l'interphone pour s'adresser à sa secrétaire :

— Trouvez-moi le sergent Lyons – Carl Lyons. Il doit se trouver dans l'Organized Crime Division. Dites-lui de se procurer une brosse à dents et de venir dans mon bureau d'ici une heure. Ensuite vous m'obtiendrez un rendez-vous de cinq minutes chez le chef. C'est urgent. Et réclamez la présence du capitaine Mira de l'O.C.D.

— Ça sent le roussi, commenta la secrétaire.

— Ça sent le cramé carrément, vous voulez dire. Ah ! j'y pense, dites au sergent Lyons qu'il s'agit de *Hardcase*.

— Je croyais que l'opération Hardcase était terminée.

— Pas encore, gronda Braddock. Hardcase bat encore son plein… A San Diego.

Dieu merci !

Dieu merci, il ne s'agissait plus d'affronter personnellement Mack Bolan.

CHAPITRE VII

Ils devaient sortir à sept heures, il était huit heures passées. Si on annulait une sortie, putain de merde ! pourquoi ne pas prévenir ?

Gene « The Turtle », la Tortue, Tarantini, faisait les cent pas sur le pont impeccable du *flying bridge,* maudissant en silence la tournure que prenaient les récents événements. Quelle bande d’enfoirés !

Il lui arrivait de souhaiter retourner dans l’U.S. Navy. Enfin, pas vraiment. Mais il n’y avait pas beaucoup de différence si on y réfléchissait. Toujours les mêmes enculés qui donnaient les ordres, qui attendaient qu’on se mette au garde-à-vous s’ils pétaient.

Que Tony Danger dirige lui-même sa putain de marine !

Il colla la bouche au tuyau du porte-voix pour communiquer avec la salle des machines, siffla bruyamment pour attirer l’attention de l’équipage :

— Oyez, oyez, bande de marins d’eau saumâtre ! L’amiral n’a pas daigné montrer ses fesses, à mon avis il ne les ramènera pas. Arrêtez les machines… Non, attendez… Annulez cet ordre. L’amiral rapplique.

Un homme descendait l’escalier du solarium du club de la marina. Il portait un pantalon de marin blanc, des escarpins de pont et un polo. Un anorak jaune et une casquette de yachtman complétaient son déguisement. Des lunettes de soleil, un attaché-case à la main.

The Turtle s’adressa de nouveau dans le porte-voix pour avertir son équipage de deux marins.

— Réveillez-vous ! Vous savez qu’il se vexe si vous n’êtes pas sur le pont pour l’accueillir.

Il prit ensuite une paire de jumelles.

Merde ! Ce n’était pas Tony Danger.

Trop grand, le type, trop fort. Trop imposant.

Mais le gars se dirigeait vers *Danger’s Folly,* ça ne faisait aucun doute. Il avait bien la gueule d’un homme du milieu, l’attaché-case était fixé à son poignet par une chaîne de sécurité.

Tarantini baissa les jumelles, entra dans le poste de commandement du gros cabin-cruiser. Il extirpa un P. 38 du coffre à cartes, vérifia son chargement en faisant vriller le cylindre. Puis il remit l'arme dans sa cachette.

— Faites gaffe, gronda-t-il aux deux hommes qui sortaient de la cale. Ce gars ne me paraît pas très catholique.

Bolan avait acquis son déguisement dans la *Mariner's Shop* à Mission Bay. Il soupçonnait Tony Danger de s'y être équipé, ainsi il n'eut aucun mal à reproduire l'accoutrement de ce dernier, y compris les lunettes de soleil avec de petites ancres marines sur les branches.

Il remarqua l'homme sur le pont supérieur qui l'observait à travers une paire de jumelles. On l'attendait à bord.

Le bateau était superbe, la coque en acajou luisait doucement dans les rayons du soleil matinal. Il en émanait une puissance contenue, un luxe infini. Une fortune flottante, se dit Bolan.

Lorsqu'il rejoignit la passerelle, deux autres hommes en tee-shirts et jeans blancs impeccables se tenaient près des bastingages presque au garde-à-vous. Tous deux étaient coiffés du petit bob blanc de l'U.S. Navy, tiré bas sur le front, petits accents circonflexes invertis avec ironie.

Bolan posa pied sur le pont, leur lança d'une voix impatiente :

— Nous sommes en retard, larguez les amarres, amenez la passerelle.

Au-dessus, une voix rageuse nargua :

— C'est moi qui donne les ordres sur ce bâtiment, *amiral !*

Bolan leva les yeux jusqu'au *flying bridge,* fixa le petit homme qui s'y trouvait.

— Magne-toi, *Long John Silver,* sinon je te fais bouffer ta jambe de bois ! Allez, fais bouger ce rafiot !

Le petit homme sourit, amadoué.

— Où est M. Danger ?

Bolan ne lui rendit pas son sourire, mais il adoucit légèrement le ton de sa voix.

— Y'a du nouveau. Il pourrait y avoir des ennuis. Tony se tient à l'écart cette fois avec le patron.

Il montra l'attaché-case.

— On y va, oui ou non ?

L’homme sur le pont supérieur porta un sifflet à ses lèvres, fit tonitruer un ordre aigu.

Bolan ne put s’empêcher de sourire tandis que l’équipage sursauta puis largua lestement les amarres. Un moment plus tard, le cabin-cruiser filait sur les eaux calmes du port vers le large.

Bolan grimpa jusqu’au pont supérieur, rejoignit l’homme à la barre, l’observa un moment en silence puis lui dit :

— Je m’appelle Frankie Lambretta. Qui es-tu ?

L’homme lui octroya un gigantesque sourire.

— Gene Tarantini. M. Danger m’a surnommé Turtle, maintenant tout le monde m’appelle comme ça. Faites-en autant.

— O.K.

Bolan passa rapidement les mains le long du corps de Tarantini.

— Dis-donc, gronda-t-il, je t’ai dit qu’il y aurait peut-être des ennuis. Où est ton feu ?

L’homme jeta un coup d’œil vers le coffre à cartes.

— Là-dedans.

— Prends-le, commanda Bolan.

— Oui, monsieur.

— Tes hommes ont des armes ?

— Oui, monsieur. Ils les gardent dans leur quartiers.

— Je peux me charger de la barre une minute, va dire à tes gars de se munir.

Tarantini sourit de nouveau, lui passa sans discuter la barre et descendit sur le pont principal. Quelques secondes plus tard, il était de retour et prit dans le coffre à cartes son P. 38 qu’il coinça dans sa ceinture.

— Vous êtes une torpille [i], n’est-ce pas ? demanda-t-il d’une voix timide.

Bolan lui rendit la barre puis grinça :

— Ouais.

— Je le savais dès que je vous ai vu. Pas vu votre pareil depuis Manhattan. Vous n’êtes pas aux ordres de M. Danger non plus, hein ?

Bolan poussa un grognement méprisant.

— C’est ce que je me disais aussi. Vous avez de la classe, monsieur Lambretta… La vraie classe.

— Merci, fit Bolan.

Au bout d’un instant, il s’adressa au petit mafioso impressionné.

— Dis, Turtle, la situation pourrait devenir épineuse. Tu comprends ?

— Oui, monsieur. J’avais compris.

— J’aimerais pouvoir compter sur toi et ton équipage si les choses se gâtent.

— Vous pouvez y compter, monsieur.

— O.K. Il est bien ton équipage. Veille à ce qu’il le reste.

— Y’a pas de chance que ça change, monsieur Lambretta.

Bolan lui décocha une tape amicale sur l’épaule puis descendit sur le pont principal.

Le pont de Ventura Boulevard se dressait devant eux.

Dans quelques instants, ils seraient au large.

Mais où ensuite ?

Il commettait une folie; il en était conscient. Pourquoi prendre ce risque ? Sa vie entière n’était qu’une série de risques, voilà pourquoi.

Il se dirigea jusqu’à la poupe, passa la main sous son aisselle pour brancher la minuscule radio puis, le visage de côté, la main devant la bouche, il s’adressa au micro.

— Gadgets ?

— Ouais.

— Du nouveau ?

— Et comment ! Tu peux parler ?

— Pour l’instant. Qu’as-tu appris ?

— Notre petite jeune fille a téléphoné à des tas de gens et elle a sorti des phrases bizarres. Ce qui t’intéressera le plus, c’est qu’elle a appelé un certain Max. Ca te dis ?

— Oui, notre V.I.P. Ca n’a pas traîné.

— Du tout, non. Plus rapidement que tu ne le penses. Il faut que tu écoutes le matériel toi-même, il y en a trop pour faire un rapport abrégé. Où es-tu ?

— A bord du *Danger’s Folly* en route pour le grand large.

— Nom de Dieu ! Mais pourquoi ?

— Je vais faire l’échange à la place de Tony.

— Putain ! J’espère que tu sais ce que tu fais.

— Moi aussi, Gadgets. Ne me rappelle pas, je te contacterai dès que je serai de retour sur la terre ferme. Terminé.

— Je resterai à l’écoute.

— Terminé, répéta Bolan en coupant le contact.

Il alluma une cigarette puis se dirigea vers l'avant du bateau, se promenant d'un pas tranquille.

Il vit les deux hommes d'équipage qui se tenaient près des bastingages bâbord, le visage tendu, la crosse d'un revolver dépassant de la ceinture. Les types le scrutaient comme s'il était un oiseau rare.

Il se propulsa jusqu'à la proue, se pencha pour regarder défiler la surface de l'océan.

Oui, il espérait bien savoir ce qu'il faisait.

En fait, il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où ils se rendaient ni de ce qu'il ferait, arrivé à destination. *Danger's Folly,* la folie de Danger, je t'en foutrai !

Il s'agissait plutôt de la folie de *Bolan !*

CHAPITRE VIII

Ils étaient sortis depuis plus d'une heure, le cap à l'ouest. Bolan n'avait plus parlé à l'équipage, préférant se promener à travers le cabin-cruiser afin de mieux connaître son environnement.

La cabine de maître était luxueusement décorée, elle n'était pas très grande, mais certainement confortable. Idéale pour recevoir en mer. Il découvrit que les canapés et les fauteuils se transformaient en couchettes pour jusqu'à huit personnes.

La salle des machines était remplie par un gigantesque moteur et Bolan n'en avait jamais vu de semblable. L'engin propulsait le bateau à travers les creux de l'océan avec aisance.

Les quartiers d'équipage se trouvaient derrière la salle des machines. Quatre couchettes sous le pont dans une petite cabine, une petite cuisine et une cabine de repos. Tout était impeccablement tenu.

Son examen terminé, Bolan s'installa dans un fauteuil pliant sur le pont arrière et contempla le sillage tourbillonnant s'étaler derrière le cabin-cruiser.

Ils avaient dû faire une quarantaine de kilomètres lorsque Bolan vit l'autre bateau. Un cruiser de haute mer, équipé pour la pêche sportive, et dont les filins étaient couverts de petits pavois.

Bolan quitta son fauteuil pour se diriger doucement jusqu'au pont supérieur. Tarantini, les yeux collés à ses jumelles, observait l'autre bâtiment. Il baissa les jumelles à l'approche de Bolan et les lui tendit.

— C'est lui, annonça Tarantini. Prêt à traiter.

Ils étaient encore distants d'un kilomètre.

— Comment le sais-tu ? gronda Bolan.

— Les petits pavois. C'est le signal que tout va bien. S'il y avait eu un garde-côte dans les environs ou autre chose d'anormal, ils auraient hissé un signal d'alarme.

Bolan acquiesça.

— Bon, allons-y.

Ils suivaient déjà la direction qu'avait empruntée l'autre bateau et ralliaient son sillage.

— Nous y allons, fit Tarantini. Mais on ne les rejoint jamais tout de go, vous savez. Vous pouvez vous détendre, je ne vois rien d'anormal.

— Attends un peu, annonça Bolan d'une voix menaçante. Dis à tes hommes de rester sur le qui-vive. Tu suivras mes directives. Compris ?

The Turtle sourit.

— Ils vont essayer de vous doubler, vous croyez ?

— Ça se pourrait, répondit l'Exécuteur qui porta ensuite les jumelles à ses yeux pour scruter sa cible.

Cinq minutes plus tard, la *Danger's Folly* se glissait près de l'autre bateau, approchant à tribord. Il s'appelait *Pepe* et son port d'attache était Ensenada.

Drapeau mexicain.

La rencontre avait lieu dans les eaux internationales.

Bolan dut le reconnaître, Tarantini connaissait bien les manœuvres maritimes, car il réussit à stabiliser son bateau malgré les creux profonds. Les deux bâtiments continuaient à avancer à environ dix nœuds pour maintenir leurs positions, distants de six mètres.

Bolan compta l'équipage mexicain qui était composé de quatre hommes, y compris celui qui barrait. Près du capitaine mexicain, se tenait un homme trapu au visage rougeaud qui portait un pantalon de sport et une chemise bariolée à manches courtes. Il avait le front assez dégarni. Un Américain ou un Européen ?

Les marins se lançaient des filins sur lesquels ils fixèrent un système de poulie.

Tarantini n'avait d'yeux que pour ses manœuvres à la barre. Sans regarder Bolan, il lui dit :

— Parés. Vous pouvez faire votre échange maintenant.

Bolan avait remarqué que l'homme en chemise voyante à bord du *Pepe* se dirigeait vers le pont principal. Il fit la même chose, dégringolant l'échelle du pont supérieur, s'immobilisant près des deux marins qui tenaient les filins de transfert. L'un d'eux lui tendit en silence un mégaphone à piles.

— Gardez l'œil ouvert, gronda Bolan à voix basse.

Le marin acquiesça puis s'écarta.

L'homme à bord du *Pepe* brandit lui aussi un mégaphone.

— Où est M. Danger ? héla-t-il avec un accent français.
— N'a pas pu venir ! répondit Bolan. Vous avez la marchandise ?
— Je devais voir M. Danger.
— Allez le retrouver si vous y tenez, fit Bolan en levant l'attaché-case, mais ce qui compte est là-dedans.
— Vous avez cent mille dollars américains ?
— C'est bien ce qui était convenu, non ?
— Plus cinq pour le *Pepe*.
— Ouais, bien sûr. Mais je dois d'abord vérifier la marchandise.
Le Français plongea la main dans un sac en caoutchouc puis tendit un petit sachet au marin à ses côtés. Celui-ci posa l'échantillon dans le panier de transfert qui traversa les six mètres au-dessus des vagues.
Bolan retira le petit sac du panier, l'entrouvrit. Il goûta la poudre blanche : de l'héroïne à l'état pur. Les cent mille dollars se transformeraient en un million dans les rues lorsque le coupage aurait été fait.
Il leva le mégaphone.
— Je veux voir le reste.
— Je voudrais d'abord voir vos dollars américains.
Sans discuter, Bolan ouvrit l'attaché-case, prit une liasse, il la mit dans le panier, fit signe au marin. Tandis que le transfert s'effectuait, Bolan lança :
— Ce sont les cinq mille pour le *Pepe*. Les autres liasses ressemblent à celle-là.
L'homme examinait déjà les dollars. Il sourit.
— O.K., nous pouvons traiter. Envoyez-moi les dollars.
— Envoyez d'abord la marchandise. Le sourire du Français s'effaça.
— Ce n'est pas comme ça d'habitude. M. Danger ne m'a jamais fait cela. Payez-moi, je vous enverrai la marchandise. Cela se fait comme cela.
— Alors, je paye, répondit Bolan.
Il entrouvrit de nouveau l'attaché-case, mais cette fois il en retira l'Auto-Mag et fit tonner aussitôt le gros pistolet argenté. Le Magnum 44 traversa instantanément les six mètres qui séparaient l'Exécuteur de sa cible.
Le Français reçut son paiement, sa tête éclata en éclaboussant le pont et les bastingages du *Pepe*.

Les marins mexicains restèrent figés, de marbre, tandis qu'ils voyaient le cadavre basculer par-dessus bord et tomber dans les eaux entre les deux bateaux.

L'Auto-Mag tendu à bout de bras, braqué sur eux, Bolan leur lança d'une voix tendue :

— *Amigos !* Vous avez vos cinq mille dollars américains, c'est tout ce qui vous revenait ! Ne faites pas de bêtise, envoyez la marchandise !

Tout comme Tarantini, le capitaine mexicain devait s'affairer à la barre pour maintenir sa position. Sans doute n'avait-il rien vu de ce qui venait de se passer, mais il en avait suffisamment entendu pour comprendre. Un ordre en espagnol fusa du pont supérieur, les marins hébétés réagirent immédiatement en mettant le sac en caoutchouc dans le panier, en tirant sur les filins.

Un marin à bord du *Danger's Folly* s'empara aussitôt de la précieuse cargaison.

— Larguez tout et caltez ! hurla Bolan.

Mais The Turtle ne l'avait pas attendu et virait déjà à bâbord en mettant à fond les gaz, les filins sautèrent avec un bruit sec, le cabin-cruiser laissa sur place le bateau mexicain.

Quelques minutes plus tard, deux marins américains incrédules regardaient avec horreur « Frankie Lambretta » qui découpait tous les sachets d'héroïne en jetant leur contenu pardessus bord. La poudre blanche se dissolvait immédiatement dans les eaux bleues du Pacifique.

— De la merde, commenta-t-il, une fois son travail terminé. Ce mec voulait nous fourguer de la merde.

Une heure plus tard, il fit ses adieux à l'équipage admiratif du *Danger's Folly*.

— T'es un bon capitaine, dit-il à Turtle. Et ton équipage te fait honneur. J'en parlerai au patron.

Les yeux pleins de reconnaissance et d'amitié, le mafioso répondit à l'Exécuteur :

— Monsieur Lambretta, je n'ai jamais vu un gars avec autant de classe que vous.

Eh oui.

Tant mieux.

Après tout, Bolan n'avait pas commis une folie.

Personne ne regretterait un trafiquant international ni la misère humaine qu'aurait provoquée un million de dollars de came.

A part le milieu.

Mais c'était précisément ce que désirait Bolan. *Un siège*. Il monterait un véritable blocus pour les emmerder.

Alors, il se passerait peut-être quelque chose d'intéressant. Une cible pourrait se montrer. *L'ennemi inconnu*.

CHAPITRE IX

— Où étais-tu avec mon bateau ? hurla Tony Danger qui se tenait sur le quai tandis que le *Danger's Folly* accostait.

Tarantini ignora le cri indigné de son patron et termina la manœuvre. Une fois le bateau amarré, la machine arrêtée, il se promena jusqu'à l'extrémité du flying bridge et sourit à Danger en contrebas.

— Montez à bord, monsieur, s'écria-t-il. M. Lambretta vous a laissé une lettre.

Anthony Cupaletto, alias Tony Danger, n'était pas homme à s'inquiéter ni à prendre peur inutilement. Il avait débuté quinze années auparavant comme garde du corps de Julian DiGeorge qui, à cette époque, était le capo de la Californie du Sud. Son efficacité et sa loyauté n'étaient pas passées inaperçues, Tony Danger avait gravi les échelons de la famille DiGeorge en s'enrichissant à chaque pas. A présent, à l'âge de trente-cinq ans, on le considérait comme un jeune loup ambitieux, un homme avec lequel il faudrait compter à cause des changements incessants dans la hiérarchie de la Mafia.

Froid, malin, dur, réfléchi, Tony Danger semblait fait pour une longue carrière.

D'habitude, il n'était sujet ni aux inquiétudes ni à la crainte.

Pourtant, en ce moment, il était en proie à ces émotions.

Ignorant la passerelle qu'installait son équipage, il fit un bond du quai et atterrit sur le pont de son bateau puis il monta lestement sur le flying bridge pour rejoindre son capitaine.

— M. *Qui* m'a laissé *quoi ?* gronda-t-il à l'intention de Tarantini.

— M. Lambretta, répéta The Turtle qui, devant la visage menaçant de son patron, commençait à perdre confiance. Vous-savez... Frankie Lambretta, le tueur à gages de M. Lucasi. Putain, vous auriez dû le voir à l'œuvre.

Tony Danger se rappelait vaguement ce nom, *Lambretta*... N'était-ce pas celui dont s'était servi ?...

Subitement, il comprit, ses soupçons explosèrent puis fusèrent au creux de son ventre. Pour se donner une contenance, Tony Danger

mit une cigarette entre ses lèvres, se pencha à l'ombre du pont pour l'allumer.

Bien sûr. C'était comme ça qu'il s'était fait appeler à Palm Springs.

Frankie Lucky.

Frankie Lucky Lambretta.

Mack La Salope Bolan !

Le *caporegime* de San Diego tira une longue bouffée puis s'adressa à son capitaine d'une voix enfin calme :

— Que veux-tu me dire, Turtle ?

— Vous n'étiez pas au courant ? s'inquiéta Tarantini.

— Au courant de *quoi ?* gronda dangereusement Tony Danger en s'efforçant de contrôler ses nerfs tendus.

— Il a dit qu'il devait effectuer l'achat avec le *Pepe*. Il a dit qu'il y avait des problèmes et qu'il y allait à votre place. Il a dit…

— Je me fous de ce qu'il a *dit !* s'écria Tony Danger. Qu'est-ce qu'il a *fait ?*

Tarantini recula d'un pas devant la rage de son patron puis s'étrangla :

— Merde, je croyais que vous étiez au courant. Je pensais que les ordres venaient de vous. Le Français a essayé de nous refiler de la camelote. M. Lambretta l'a descendu, ensuite il a foutu la merde par-dessus bord.

— *Quoi ?* s'égosilla Tony Danger.

Turtle Tarantini avait l'aspect d'un homme qui allait s'enfuir. Mais il se domina, tendit une grande enveloppe beige.

— Il vous a laissé ça, expliqua-t-il d'une voix timide. Il a dit de vous le remettre.

Tony Danger s'empara de l'enveloppe sans pour autant quitter des yeux le visage de son capitaine, le regard violent, haineux.

— Où est-il, ce gars, à présent ? demanda-t-il.

— Il nous a demandé de le débarquer de l'autre côté de la marina, il a dit que sa voiture s'y trouvait.

— Quand ?

— Y'a cinq minutes, peut-être dix.

Tony Danger n'avait pas la moindre envie d'ouvrir l'enveloppe. Il savait trop bien ce qu'il risquait d'y trouver.

— Il a jeté la marchandise, murmura-t-il d'une voix incrédule.

— Oui, monsieur. Mais c'était de la merde. Il a payé la course du *Pepe,* mais il a mis une balle entre les yeux du Français. Croyez-moi, monsieur Danger, ce type savait comment s'y prendre.

— Cinquante kilos, marmonna Tony Danger. Un million de dollars dans la rue. Et il les a foutus à l'eau !

— Mais je vous dis que c'était de la merde. Je pensais que vous étiez au courant. Je pensais...

— Tu vas te creuser une tombe à force de penser, Turtle, lança Tony Danger à son capitaine effrayé.

Il ouvrit l'enveloppe. Lentement, délicatement.

— Tu penses trop, Turtle. *Pense* un peu à *ça*.

Il était visible que Turtle Tarantini ne comprenait pas pourquoi son patron en voulait tant à Frankie Lambretta qui avait fait un travail de maître.

— Vous êtes trop nombreux à me donner des ordres, déclara-t-il sur la défensive.

Tony Danger n'entendit pas la remarque.

Il scrutait l'intérieur de l'enveloppe beige.

Il y introduisit le doigt, effleura l'échantillon de poudre blanche de l'index, porta celui-ci à ses lèvres.

— De la merde, hein ? fit-il d'une voix désespérée.

Puis il retira de l'enveloppe la petite croix de fer avec une cible au centre pour la montrer à son capitaine.

— Voilà ton Frankie Lambretta, annonça-t-il d'une voix monocorde.

— Je n'y crois pas, chuchota Tarantini.

— T'as tort, lui dit calmement Tony Danger. Tu ferais mieux d'y croire.

Il se détourna vivement pour cacher sa nervosité, descendit sur le pont principal.

Nom de Dieu !

On ferait bien d'y croire, bon sang.

Le diable se trouvait à San Diego, l'enfer allait suivre.

Bolan avait établi un contact radiophonique avec Gadgets pour décider d'un point de rencontre où il pourrait écouter la bande enregistrée des appels de la villa Winters, lorsque Blancanales les interrompit avec un rapport urgent.

— J'espérais que tu donnerais rapidement de tes nouvelles, annonça le Politicien. Ça se déchaîne ici. Mon bonhomme fait arriver et repartir toutes sortes de gens depuis que je suis en poste. Ça sent la fortification à plein nez. Et je voudrais que tu voies certaines photos que j'ai prises avec le Polaroïd.

Bolan avait un énorme respect pour les renseignements et le jugement de Blancanales. Il prit une décision immédiate.

— Changement de plan, déclara Bolan. Reste en place et couvre le passage de prélèvement de Gadgets. Gadgets, tu effectueras le prélèvement dans exactement dix minutes. Politicien, ne le quitte pas des yeux. Je vous couvrirai de Station Charlie. Rassemblement ensuite sur l'emplacement Alpha.

Le siège risquait de tourner court.

Apparemment, l'ennemi préparait une contre-offensive.

Le conseil se réunissait depuis environ une heure. Les hommes-clefs mexicains étaient arrivés, les Américains de l'intérieur de la Californie étaient attendus. De plus, un standard spécial permettait une communication simultanée en *scrambler* (brouillage des voix à l'intention d'une éventuelle table d'écoute) entre New York, Phœnix, Los Angeles et San Diego.

Ben Lucasi n'avait pas l'intention de se laisser prendre de court par Bolan. Les autres patrons américains avaient peut-être des scrupules à appeler à l'aide lorsque ce fumier se présentait – pas Big Ben Lucasi. On ne lui avait pas attribué le surnom de Big Ben à cause de sa taille mais à cause de son ambition et de ses idées grandioses.

Or, Big Ben n'avait aucune envie de se laisser piéger.

Lorsque le téléphone se mit à tinter, il avait cru que la conférence téléphonique en scrambler commençait, mais c'était seulement Tony Danger.

— T'es fou, raccroche, commanda Lucasi. J'attends le conseil national.

— Moi, j'ai à t'apprendre quelque chose auquel tu ne t'attendais pas, déclara son lieutenant. Cette pute de Bolan s'est arrangé pour convaincre mon équipage de l'emmener en mer. Il a buté notre *French Connection* et a foutu notre marchandise à la flotte. Qu'est-ce que tu en penses, Ben ? Un million de dollars de came au gré des vagues de quoi faire planer les poissons.

— Quelle salope ! marmonna Lucasi d'une voix rageuse. Qu'est-ce qui lui prend de faire ce genre de connerie ?

— Tu peux te dire qu'il veut nous emmerder, annonça Tony Danger. Et qu'il a une idée derrière la tête.

— Bon, rapplique ! commanda Lucasi. Le conseil va siéger. Dis, Tony, il a vraiment buté Benoît ?

— Ouais. Quatre mois d'efforts emportés par le vent, des heures et des heures à suer sang et eau. Je te préviens, Ben, on n'arrive plus aussi facilement à obtenir de la marchandise. On ne peut pas se permettre de perdre des vendeurs comme ça.

— Je le sais, je le sais, fit Lucasi pour amadouer son subordonné préféré. Ecoute, ramène-toi. On va s'occuper de ce fumier pour de bon.

— Je serai là dans dix minutes, promit Tony Danger en raccrochant.

Les délégués se trouvaient dans la salle de conférence et sirotaient en silence, pour se consoler, les meilleurs alcools du bar. Lucasi s'adressa au commandant de la garde :

— Diver, je serai là avec les autres. Quand l'appel arrivera, tu nous le passeras sur l'interphone.

— Je suis venu vous dire qu'il se passe quelque chose de curieux dehors, fit Diver.

— Comment ça, curieux ?

— Si vous avez une seconde, venez voir.

Lucasi emboîta le pas de son garde du corps en chef, les tripes frissonnantes par ce qu'il y avait de curieux dehors.

Le gigantesque type tendit un doigt.

— Vous voyez la boulangerie ambulante là-haut dans la rue… Le prochain pâté de maisons.

— Et alors ? gronda Lucasi.

— Ça fait deux heures que ce camion se balade dans le quartier.

— Le mec fait des livraisons ?

— Il semble, oui. Mais combien de temps peut-il logiquement passer dans un seul quartier ?

— Ça dépend, répondit Lucasi en retrouvant un peu de son humour habituel. Les ménagères du quartier sont peut-être toutes mal baisées. C'est pour ça que tu m'as fait sortir ?

— Non, y'en a encore.

Diver se retourna, tendit de nouveau le bras mais dans le sens opposé.

— Vous voyez, là-haut ?

— Je vois une petite camionnette verte, répondit son patron d'une voix irritée. Et après ?

— Alors j'ai vu la même camionnette et le même chauffeur dans la rue à côté ce matin. Juste après l'attaque.

Lucasi faisait des efforts pour sembler calme.

— Bon, d'accord, je ne t'ai jamais accusé de manquer d'instinct, Diver. Pourquoi tu trouves tout ça curieux ?

— J'ai l'impression qu'on nous surveille.

— Ah ?

Lucasi s'enfonça un cigare dans la bouche, mâchonna quelques instants d'un air réfléchi puis déclara :

— Y'avait quelque chose de bizarre dans le déroulement de cette descente. Tu trouves pas ?

Diver acquiesça lentement.

— Ca ressemble pas à Bolan.

— Il s'en est pris au *Pepe* tout à l'heure, confia Lucasi à voix basse. Il a fait la peau à Benoît et il a foutu la cargaison de came au jus.

— Il commence à devenir malin, ce mec, marmonna Diver.

Il parcourait du regard la façade de la maison.

— Il aurait pu vous zigouiller, *vous,* ce matin, Ben. Je me demande pourquoi il l'a pas fait ?

— Il ne devait pas être prêt, répondit Lucasi d'une voix tendue.

De nouveau, ses nerfs commençaient à le trahir. Il se racla la gorge, un grincement aigu de petit gravier.

— Il devait se préoccuper d'autre chose.

Lucasi suivait du regard l'examen visuel qu'effectuait son garde du corps. Il sentit se dresser ses poils sur sa nuque.

— Tu penses à ce que je pense ? demanda-t-il.

— Eh ben, nous savons qu'il n'agit pas seul pour une fois, répondit doucement Diver. Il leva le bras, désigna la rambarde d'une fenêtre au premier.

— Vous voyez quelque chose là-haut, sur la saillie ?

Le sang de Lucasi ne fit qu'un tour.

— Fouille la baraque ! s'écria-t-il en s'étranglant. De fond en comble !

Le commandant de la garde s'éloigna au pas de course, hélant ses hommes au passage.

Lucasi le suivit d'un pas non moins pressé, décidé à nettoyer prestement son domicile.

— Baisé ! grinça-t-il. Ce con m'a baisé !

C'était évident. Ce fumier de Bolan l'avait possédé comme un enfant.

Peut-être n'était-il pas trop tard pour redresser la situation. Plût à Dieu, peut-être Bolan se ferait-il niquer à son tour.

— Ces camions ! hulula Lucasi. Emparez-vous de ces camions !

CHAPITRE X

Au sommet de la colline, Bolan scrutait les activités de la maison Lucasi, distante de plusieurs centaines de mètres en contrebas, à travers de puissantes jumelles.

Il se trouvait en place lorsque Schwarz avait commencé le prélèvement à partir de la console dans le char de guerre, il l'avait regardé se ranger à une centaine de mètres de la maison, quitter le véhicule pour en ouvrir le capot puis remonter à l'arrière.

Il vit aussi Blancanales qui avançait lentement au volant de la boulangerie ambulante cent mètres plus bas.

Bolan parla dans la radio qui était accrochée à son épaule.

— Politicien, Gadgets prélève.

— Roger. Je le vois, répondit immédiatement Blancanales. Qu'est-ce que tu vois de Station Charlie ?

— C'est calme, fit Bolan. Attends… Deux types viennent de sortir. C'est… Lucasi ! Et le grand garde du corps. Ils s'intéressent à quelque chose.

L'axe focal des jumelles ne lui permettait de voir que les deux hommes et quelques mètres de gazon de chaque côté.

— Je crois qu'ils *te* regardent, Politicien. *Gadgets* aussi ! Gadgets ! tu entends ?

— Hélas, lança l'électronicien d'une voix caustique.

— Ils vous ont repérés tous les deux et ils commencent à comprendre, à mon avis. J'entends presque les rouages grinçants de leurs petites cervelles. Ouais, sans doute.

Le visage chafouin de Lucasi emplissait le champ visuel, inquiet, curieux. Blêmissant en découvrant la supercherie de Bolan.

— Repliez ! commanda Bolan. Ils ont compris ! Repliez-vous maintenant !

— Mais je n'ai prélevé que deux bandes, protesta Schwarz.

— Le téléphone ?

— Je suis en train.

— Continue, lança Blancanales. Je te couvre.

Bolan accepta avec de mauvais pressentiments. Ce n'était qu'une question de temps.

— Trente secondes, aboya-t-il, puis tu te casses ! Politicien, commence à te rapprocher !

— En route, répondit Blancanales.

Bolan laissa tomber les jumelles, prit sa carabine, l'effroyable Weatherby Mark V. Les Magnum 460 expansives, de véritables petites bombes, étaient encore mortelles au bout de mille mètres : il ne lui en fallait pas autant pour cette mission. L'œil collé au télescope, il commença à relever les distances.

Oui, un tir à bout portant...

Diver avait expédié trois hommes pour intercepter la boulangerie ambulante, deux autres pour s'occuper de la camionnette verte puis il chargea les autres gardes de fouiller la maison pour retrouver tous les micros planqués.

Lucasi bondit dans la salle de jeu où se tenaient ses invités.

— Pas un mot de plus ! les prévint-il. Pas un mot !

Puis, il se saisit d'un fusil à deux canons, gravit l'escalier, quatre à quatre, jusqu'à la fenêtre où il avait vu l'ampli offensant.

Il arriva juste à temps pour voir la boulangerie accélérer pour passer devant la maison.

Trois des hommes de Diver cavalaient à côté du véhicule, agitant leurs pistolets, poussant des cris.

Une rafale de P.M., lancée depuis le cockpit de la camionnette, suspendit la course des trois hommes qui s'écroulèrent en sang.

La camionnette avait ralenti, s'immobilisant presque devant la maison. Le petit P.M. arrosait systématiquement la façade, cassant toutes les vitres, déchiquetant tout le joli mobilier de Lucasi.

A travers le fracas des vitres éclatées, des cris s'élevaient, les invités plongeaient à l'abri. Mais la voix de Diver dominait le vacarme, car celui-ci lançait rapidement des ordres à ses hommes pour contrecarrer l'assaut inattendu.

Sans se rendre compte de la futilité de son geste, Lucasi fit sauter la fenêtre à coups de crosse, se pencha dehors, lâcha le contenu des deux canons sur la boulangerie.

Le *ba-loum* fracassant de son arme fut suivi de près par la double détonation d'une lointaine pièce de chasse. Quelque chose lui arracha le fusil des mains pour l'envoyer valdinguer à l'autre extrémité de la pièce. Un second quelque chose s'écrasa contre

l'embrasure à quelques centimètres de ses yeux, arrachant vingt centimètres de l'encadrement.

Lucasi s'affala sur la moquette, à l'abri, les mains endolories par le choc sur le fusil, comprenant qu'il venait de frôler une mort dégoûtante, le visage en confiture, le cervelet étalé sur les murs.

Il dégringola l'escalier, gloussant :

— Diver ! Diver !

Mais Diver était déjà sorti et, à la tête de ses troupes, traversait la pelouse au pas de course, allant au-devant des plus chers désirs de Mack Bolan.

— Ne sors pas ! vagit-il sans énergie.

Trop tard.

Une rafale partie de plus loin dans la rue signala l'entrée en jeu d'une seconde arme automatique, et les détonations vibrantes de cette ignoble carabine à éléphants se suivaient de si près qu'elles ne semblaient en faire qu'une.

Eh oui, se dit Lucasi. Trop tard.

Bolan avait attendu une riposte aux tirs du P.M. de Blancanales, ainsi, il avait vu le double canon du fusil dès son apparition à travers la fenêtre éclatée du premier étage.

Visant immédiatement cette cible qui se dessinait derrière les fils du télescope, il pressa la détente, réalisant aussitôt que son tir était précédé par celui du fusil. S'accrochant à son arme, luttant contre le recul, il entendit enfin le double coup du fusil. Maîtrisant la grosse carabine, il décocha un second tir dans les environs immédiats, le front vissé à l'œilleton.

Le grossissement du foyer télescopique était tel que Bolan profitait d'un champ visuel limité à quelques centimètres carrés. Néanmoins, il vit sauter et vriller le fusil, ainsi que le visage terrifié de Lucasi qui, en un millième de seconde, battit en retraite, mû par l'éclat de bois près de son museau.

Bolan en profita pour scruter le champ de bataille à travers les jumelles.

Blancanales avait abandonné la boulangerie ambulante, le tir du fusil ayant probablement mis hors de marche le moteur de son engin.

Il y avait deux hommes dans la rue à mi-chemin entre Schwarz dans le char de guerre et la maison. A cet instant, les deux comparses semblaient déchirés entre l'envie de terminer leur première mission

et le devoir de retourner chez Lucasi où l'on avait sans doute besoin de leur appui.

Bolan aboya dans son micro :

— Politicien, Gadgets, répondez !

Blancanales s'annonça, la voix rauque, essoufflé :

— J'suis planqué à quatorze heures à partir de la baraque, derrière un petit parapet en pierre.

— Moi, j'ai fini, annonça calmement Gadgets. Apprête-toi, Politicien, je passe te prendre.

— Négatif ! commanda Bolan. Fais demi-tour et calte ! Je me chargerai du Politicien.

— Trop tard, remarqua Schwarz, voici les réserves.

— Ne discute pas, grinça Bolan. Replie-toi ! en marche arrière !

— O.K., O.K.

— Vous inquiétez pas pour moi, rassura Blancanales.

Mais à l'œil nu, Bolan voyait qu'il y avait au contraire tout lieu de s'inquiéter.

Une horde de gardes jaillissaient de la maison pour rejoindre prudemment la rue.

Il ajustait son œil au télescope lorsqu'il entendit la rafale aiguë du P.M. de Schwartz, et il vit de côté deux hommes dans la rue qui plongeaient à l'abri. Or, l'un d'eux manqua de célérité : Bolan le vit s'écrouler et se tordre sur le macadam. Il coupa sa respiration pour viser. Gadgets, se dit-il, saurait toujours s'en tirer.

Quant aux hommes qui se trouvaient en contrebas dans le jardin… A cette distance, avec une telle arme, c'était presque criminel. Même au pas de course, ils étaient trop faciles à dégommer.

Il était dans la merde, et le Politicien s'en rendait parfaitement compte.

Le petit P.M. du type O.T.A.N. s'était bloqué et il n'y avait pas de temps pour bricoler. Il ne lui restait qu'un gros revolver et six balles dans le barillet, un barrage très insuffisant étant donné les quinze types qui traversaient la pelouse dans un but bien défini.

Son allié le plus proche se trouvait à plus de cent mètres et venait de recevoir l'ordre de se *retirer*.

Evidemment, le sergent distribuait force projectiles grâce à la grosse carabine de chasse, ce qui aurait pour effet de ralentir

définitivement tous les imbéciles qui se risqueraient à paraître devant sa lunette.

Blancanales avait confiance en Bolan. Si celui-ci avait promis de le sortir du pétrin, il le ferait. Pourtant… Depuis longtemps Rosario Blancanales, qui adorait la vie, ne s'était pas trouvé en si mauvaise posture. De plus, il n'avait pas eu l'occasion de voir le sergent à l'œuvre. Tout le monde, voire Mack Bolan, pouvait perdre la main.

Il vit s'écarter du troupeau un groupe de gardes qui amorcèrent un départ vers Schwarz tandis que celui-ci lâchait la rafale sur les deux hommes qui se trouvaient déjà dans la rue. Puis commencèrent les détonations roulantes de la Weatherby qui emplissaient l'atmosphère d'ondes de choc.

Ce type s'y connaissait en tir.

Nom de Dieu, il tirait depuis plus de trois cents mètres mais les gardes s'effondraient avec une régularité d'horloge. Blancanales les vit tomber pour ne plus se relever, éternellement hors de combat. Un, deux, trois, quatre : un rythme de valse ! Ceux qui n'étaient pas encore tombés commençaient à se faire une nouvelle idée des arts martiaux.

Quelqu'un se tenait dans l'encadrement de la porte, leur ordonnait de rentrer.

La voix calme de Bolan se fit entendre dans la radio sur son épaule :

— Tu peux te déplacer, Politicien. Replie-toi sur la rue derrière et attends. Gadgets, fais le tour et ramasse-le.

— Entendu, annonça Gadgets.

— Wilco, soupira Blancanales.

Evidemment, tiens ! Il avait toujours su que le sergent le sortirait de là. Et il n'avait certainement pas perdu la main.

La seule question qui se posait maintenant était le repli de Bolan lui-même.

De toutes parts s'élevait la plainte lancinante des sirènes de voitures de police qui convergeaient sur le quartier.

Deux coups supplémentaires tonnèrent depuis la Station Charlie, et Blancanales remarqua par-dessus son épaule la camionnette boulangère sauter dans un ouragan de flammes.

Il sourit, comprenant que Bolan ajoutait un peu de confusion à la scène déjà trouble.

Bien sûr qu'il s'en tirerait.

CHAPITRE XI

Le capitaine Tatum faufila son véhicule à travers le dédale de voitures officielles, s'arrêta à la limite de la zone du champ de bataille.

Une zone : pas moyen de trouver un autre terme pour décrire le quartier.

La carcasse éventrée d'une camionnette qui se consumait lentement au milieu de la chaussée.

Une maison dont la façade était truffée de balles, dont les fenêtres avaient rendu l'âme, dont le parc était jonché d'armes silencieuses.

Une cohorte de médecins et d'infirmiers fouillant sinistrement parmi les corps étendus.

Des pompiers, des flics en uniforme en veux-tu en voilà, partout où se posait le regard.

L'officier de service en uniforme vit le capitaine, se rapprocha pour faire un rapport. Tatum reconnut George Gonzales, un vétéran qui avait vu vingt ans de service : un type bien.

— Le diable est passé par-là, annonça Gonzales au chef du bureau des Homicides. Sept morts, quatre brancards, deux blessés légers. Et la maison en a pris un sale coup.

Il lança un regard vers la boulangerie ambulante en cendres.

— Des tonnes de pain grillé mais rien d'autre. Nous n'avons toujours pas trouvé le conducteur. Jusqu'à présent, toutes les victimes étaient les employés de Lucasi. Quelqu'un les a sonnés, capitaine.

— Qu'en dit le petit gros homme ? demanda ironiquement Tatum.

— Il se réserve le droit de faire un commentaire lorsque son avocat sera arrivé. Il refuse également de quitter la maison… Ou de se montrer à la fenêtre… Malgré la présence d'une centaine de flics…

— Il a été blessé ?

— Non, mais son orgueil encaisse mal le coup. A mon avis, il frise l'attaque cardiaque.

Tatum s'efforça de réprimer un sourire involontaire, il dit à l'officier de service :

— Prévenez-moi dès que l'avocat arrivera.

— Bien, monsieur. Nous allons les arrêter ?

— Avez-vous trouvé de quoi faire une arrestation ? demanda le capitaine.

— Franchement, non, monsieur. Apparemment, la fusillade a été à sens unique, ce sont les autres les coupables. Je n'ai même pas découvert un port d'armes illégal chez Lucasi. Tous ses hommes détiennent un permis.

C'était un détail que Tatum ne connaissait que trop bien pour s'en être plaint de nombreuses fois. Il fit une grimace.

— Ouais, ce sont de bons petits gars, bien réglos. Et des témoins ?

— Nous parlons à tous les gens du quartier. Un seul volontaire, la dame qui habite en face, Mme Bergman. Elle a vu une partie du combat de la fenêtre de sa salle de bains. A dit qu'il y avait un type accroupi derrière son parapet, un type en salopette blanche…

Gonzales prit une seconde pour désigner l'emplacement dont il parlait.

— Là, juste devant. Elle dit qu'il a traversé son jardin en courant vers l'arrière au moment où les coups de feu se sont arrêtés.

Tatum fixait la camionnette calcinée, les sourcils froncés, cherchait à en conclure quelque chose. Une petite radio accrochée à sa ceinture se mit à tinter. Comme à regret, il prit tout son temps pour y répondre.

— Air Ten vient de prendre le conseiller de Los Angeles à l'aéroport Lindberg, il se trouve à bord, annonça l'officier de liaison. Vous voulez qu'il vienne sur place ?

— Ouais, gronda Tatum. Dites au pilote de survoler le quartier, dites-lui de repérer la zone sinistrée. Peut pas la rater.

Gonzales fixait le capitaine d'un regard inquisiteur, voulant en connaître plus long. Mais Tatum n'avait pas encore envie de faire des révélations. Pas de cirque ! La presse adorait s'emparer d'un coup Bolan, et Tatum ne se sentait pas de force à affronter un troupeau de reporters hilares. Il sourit brièvement à l'officier de service.

— Il pourrait y avoir un rapport entre cette histoire et une affaire à Los Angeles d'il y a quelques mois. On nous a envoyé un conseiller.

Cette explication sembla satisfaire l'officier de service.

L'hélicoptère de la police était déjà en vue, arrivant du sud-ouest. Tatum regarda se poser le ventilateur officiel sur la pelouse du jardin puis il avança à la rencontre du grand jeune homme qu'avait expédié la préfecture de Los Angeles.

Les présentations furent brèves, échangées à voix élevée pour couvrir le battement des pales : cependant, Tatum se rendit compte que le sergent Carl Lyons de l'Organized Crime Division de Los Angeles était un officier de police tel qu'il les aimait, intelligent, vif, un agent ardent.

Lorsque l'hélicoptère se fut enfin élevé, emportant avec lui son vacarme métallique, Tatum s'adressa au nouveau venu :

— Je ne suis là que depuis quelques minutes, vous apprendrez donc tous les détails en même temps que moi.

Il lui présenta Gonzales qui instruisit Lyons du premier rapport, puis ils s'en allèrent tous trois examiner le champ de bataille.

Arrêtés près d'une victime sous linceul sur la pelouse, le capitaine s'agenouilla pour découvrir le mort. Il écarta le drap, dévisagea le cadavre puis repartit vers le suivant. Après une quatrième vérification, il se redressa.

— Dans la tête, tous les quatre.

— Blessures énormes, ajouta Lyons.

— Vous m'avez parlé de sept morts, dit Tatum à l'officier de service, où sont les trois autres ?

Gonzales désigna la camionnette.

— Dans la rue.

— Atteints à la tête aussi ?

— Non, monsieur. Ils ont été touchés un peu partout par des balles de petit calibre. Une rafale de P.M., sans doute.

Il se retourna pour montrer l'autre extrémité de la rue.

— On en a trouvé deux de plus là-bas, couchés dans le caniveau. Pas encore morts, mais presque. Même sorte de blessures, cousus de trous.

— Mais vous m'avez dit *six* blessés.

— Oui, monsieur. Les autres ont été touchés dans la maison. Question de malchance, ils se trouvaient là où il ne le fallait pas.

Lyons venait de s'éloigner de quelques pas, il fit un tour complet pour examiner tous les alentours. Il fixa longuement deux collines assez distantes.

Tatum et Gonzales le rejoignirent, l'officier de service annonça :

— J'ai oublié de vous dire que j'ai envoyé une voiture de patrouille à Sunset Circle à cause d'une plainte nous signalant des coups de feu.

— Ouais… répondit Tatum.

Il scrutait les monticules qui semblaient tant préoccuper Lyons.

— Les sommets ouest, expliqua-t-il à l'homme de Los Angeles. Muni d'une carabine à télescope, un homme pourrait contrôler tout le quartier de là-haut.

— Une vue directe sur la rue, murmura Lyons.

— Il est si fort que ça, Bolan ? lui demanda Tatum.

— Oui.

L'officier de service venait de tiquer en entendant le nom de Bolan. D'une voix soumise, il dit :

— Il faudrait être drôlement sûr de soi pour viser la tête à cette distance. Je vous ai bien entendus ? C'est le travail de l'Exécuteur ?

— C'est ce que nous cherchons à savoir, George, répondit le capitaine. Mais n'en parlez pas autour de vous. Le sergent Lyons s'est déjà mesuré à Bolan. Avec un peu de chance, il pourra nous donner des tuyaux.

Il se permit un sourire amène.

— Et je pense que le sergent doit avoir de bonnes raisons pour vouloir le mettre à l'abri, ce Bolan.

— Pas du tout, murmura Lyons.

— Comment ?

— Je lui dois la vie. Je n'ai pas la moindre envie de lui faire du tort.

Tatum dévisagea un instant le jeune flic.

— Qu'est-ce qu'on m'a envoyé ? Un allié ou un ennemi ?

— Je ferai mon devoir, capitaine, lui promit Lyons, mais je ne vous mentirai pas. Le cœur n'y est pas. Je l'ai dit au capitaine Braddock. Si vous y tenez, je repars immédiatement…

— Vous croyez qu'il s'agit de Bolan ? demanda brusquement Tatum pour couper court à la suggestion de l'autre.

— C'est une impression assez vague, mais instinctivement, oui, monsieur. Je voudrais examiner de plus près les indices et…

Un autre détective venait d'accourir, le policier de Los Angeles lui céda le terrain, voyant qu'il était chargé d'un message urgent. Celui-ci jeta un regard bref sur Lyons puis s'adressa au capitaine Tatum :

— La maison est truffée de micros. Un matériel de première classe. Des relais d'amplification posés sur les rebords des fenêtres. Tout un bastringue électronique.

Tatum émit un petit sifflement de consternation.

Lyons ne laissa paraître aucune surprise mais sa voix trahissait l'intérêt qu'il portait à ce dernier renseignement.

— Votre département n'a jamais mis la maison sous surveillance électronique ?

Tatum secoua la tête.

— On n'a jamais pu obtenir la permission. Les fédéraux se sont heurtés aux mêmes obstacles. Alors, à moins qu'ils ne l'aient fait sans permission du tribunal…

— Pourriez-vous vérifier ça ? demanda le flic de Los Angeles. Officieusement, mais tout de suite ?

Tatum lança un regard significatif à l'autre détective. L'homme acquiesça, repartit vers la maison. Tatum s'adressa à Lyons :

— Est-ce que vous insinuez que Bolan ?…

Lyons ne lui donna pas le temps de terminer sa question.

— Et comment !

— Je ne me doutais pas que ce type était si sophistiqué, gronda le chef du bureau des Homicides.

— Il peut se montrer d'une grande sophistication. Vous m'avez demandé si je croyais qu'il s'agisse de Bolan. Je peux. vous dire que j'en ai de plus en plus l'impression. Je n'arrivais pas à…

— Vous n'arriviez pas à quoi ? demanda Tatum en lançant un regard inquiet vers Gonzales.

— Eh bien, je n'arrivais pas à comprendre le *modus operandi* de Bolan, cette fois. Primo, c'est la première fois qu'il travaille en équipe depuis Los Angeles. Secundo, je ne le vois pas du tout perpétrant une attaque ici. Y'a trop de monde, c'est risqué, des innocents pourraient encaisser. Mais une mission de renseignements… Oui, c'est assurément du Bolan. Il a envoyé quelqu'un près de la maison pour prélever les bandes - et je crois savoir qui - tandis qu'il le couvrait de loin, au sommet d'une de ces collines là-haut, en dehors des quartiers résidentiels.

— Vous osez dire que ce type n'avait pas l'intention de répandre le sang ? tonna Tatum d'une voix explosive.

D'un geste de tragédien, il désigna les alentours en charpie.

— Une reconnaissance, capitaine, répondit tranquillement Lyons. Une petite reconnaissance.

— Nom de Dieu de merde ! brailla le capitaine.

Il partit d'un pas rapide et décidé vers la maison.

Gonzales se tourna vers le jeune policier venu de Los Angeles et lui sourit.

— Votre remarque l'a agacé, dit-il. Je ne sais pas comment ça se passe à Los Angeles mais, ici, à San Diego, sept morts et six blessés, c'est l'Apocalypse. Le capitaine se fout en pétard dès qu'il voit *un* mort, alors vous pensez !

— Il ferait bien de se calmer, marmonna Lyons d'une voix sinistre. Il n'a encore rien vu.

CHAPITRE XII

Bolan avait appris au début de sa guerre qu'il n'y avait jamais de contact innocent entre la Mafia et la communauté dite « normale ». Contacts d'affaires, politiques, mondains – voire une partie de golf ou de tennis – lui donnaient lieu de croire qu'il fallait jeter un coup d'œil pénétrant sur les liens qu'entretenaient les citoyens avec les mafiosi.

La Mafia ne connaissait pas la semaine de quarante heures, ses hommes œuvraient sans cesse, jusque dans leurs loisirs, pour agrandir une zone d'influence dès que la possibilité s'en montrait.

La Mafia était un cancer. Elle se gonflait, infestait, dominait comme une tumeur – par extension – en absorbant un organe sain pour en sucer toutes les ressources vitales.

Un homme sain d'esprit ne permettrait pas à une tumeur maligne de prendre un ascendant sur son corps. Et pourtant…

Nombre d'hommes d'affaires s'étaient risqués à tolérer la Mafia, à s'arranger avec elle. Sans exception notable, ces personnes s'étaient laissé engloutir, dévorées par le cannibale qui les supprimait de son système par la suite.

Il arrivait la même chose aux personnes de la haute société qui semblaient croire élégant de recevoir un gangster chez elles, voire dans leurs lits. Ces messieurs faisaient de si bons mots.

Il y avait aussi quantité de citoyens honnêtes qui, se voyant liés à des mafiosi par amitié mondaine, ou en affaires, ne trouvaient pas le courage de mettre le holà à cette association. Le cannibale se servait volontiers de la violence et du chantage comme outils de travail; il n'hésitait jamais à en faire usage. Le résultat final était immanquablement la décimation des victimes, manipulées, usées, vidées pour finir rejetées ou assimilées.

On a souvent chanté le romantisme des gangsters américains et loué leurs actions patriotiques. Bolan avait entendu toutes sortes de niaiseries qui vantaient la rectitude morale, la galanterie envers le beau sexe, le souci pour les défavorisés, la générosité envers les sociétés charitables, le sens de la fraternité et du respect des lois internes qui gouvernaient l'Organisation, la passion de la famille et de la communauté.

Merde !

Bolan connaissant les mafiosi pour les avoir pratiqués.

Des violeurs, des voleurs, des terroristes, des assassins. Le gangster américain n'était qu'un ogre égocentrique qui faisait fi des lois qui ne lui servaient pas.

Cela n'avait rien à voir avec la nationalité italienne. Souvent c'étaient les voisins, les parents qui souffraient le plus aux mains des despotes anthropophages.

Bolan n'était ni psychologue ni sociologue, il ne s'intéressait aucunement aux facteurs qui avaient produit dans un même quartier des prêtres, des artistes, des mafiosi.

Il laissait aux soins des professeurs la tâche de découvrir les causes de ce phénomène.

La mission de Mack Bolan se bornait à la découverte des mafiosi, leur isolement et leur suppression. Il ne s'embarrassait pas d'une morale intellectuelle, il ne se posait pas de questions sur la violence et le bon droit, pas plus que sur les droits constitutionnels de ses cibles ni sur le système judiciaire américain. Cette phraséologie légale, justement, avait été tant manipulée par le milieu, qu'elle servait à présent de bouclier à toute épreuve. Plus aucune agence fédérale n'arrivait à bout de la Mafia.

Les mafiosi avaient acheté des flics, des grands comme des petits. Ils possédaient leurs propres juges, avocats d'Etat, conseillers, députés, bureaucrates. Ils tenaient à leur disposition un « second gouvernement invisible » qui les protégeait à tous les niveaux de la société américaine.

Tous les niveaux à une exception près.

Ils ne jouissaient pas d'une immunité contre l'Exécuteur.

Mack Bolan n'était ni un zélateur ni un idéaliste romantique. C'était un réaliste militaire. Il avait fait vœu de protéger son pays contre les ennemis extérieurs et contre les ennemis intérieurs.

Les mafiosi faisaient partie du second groupe.

Bolan n'arrivait pas à voir une différence entre les mafiosi et les guerriers ennemis dans la jungle.

La Mafia représentait un ennemi immédiat, présent, visible. Il se battrait contre l'Organisation jusqu'à l'épuisement et la mort, se servant de chaque atout disponible.

Malheureusement, la situation à San Diego semblait vouloir se transformer en une sorte de confrontation que Bolan eût préféré

éviter.

Le problème était analogue à celui du Viêt-Nam où un dilemme tragique s'était posé presque quotidiennement : pour atteindre l'ennemi, il fallait parfois annihiler un village ami.

Jusqu'à présent Bolan avait réussi à diriger l'ensemble de ses assauts contre les opérations vitales du milieu : l'acheminement de l'argent noir, les combines criminelles. Il avait fait la guerre aux forces ennemies, il avait exécuté des chefs.

A San Diego, la communauté pourrait fort bien se trouver embarquée de plain-pied au cœur de la bataille.

Les missions de renseignements avaient porté leurs fruits. Et Bolan s'inquiétait fort de ce qu'il avait appris.

Les tentacules venimeux de la Mafia s'étaient enroulés tout autour de la merveilleuse petite ville maritime, s'immisçant au sein de tous les milieux. La prise finale était encore à faire, l'intervention n'avait pas encore atteint le stade du festin humain.

Mais Bolan connaissait bien l'ennemi.

Et il en avait beaucoup appris sur San Diego en quelques jours.

Hélas, c'était une ville qu'il ne pouvait plus contourner.

De bons et importants citoyens s'étaient promenés au bord de la fosse puante du lucre facile – certains sans s'en rendre compte, sans se douter que la tribu de cannibales les guettaient de l'ombre, prêts à se précipiter sur eux pour les dévorer sur place, sans imaginer un seul instant que certains étaient déjà entamés.

Sérieux, la mine anxieuse, l'expert en électronique se tourna vers son ami l'Exécuteur après avoir soigneusement rangé les bandes magnétiques dans un coffret ignifugé.

— Que faire maintenant ? soupira-t-il.

— Le siège est levé, répondit doucement Bolan.

— Tu veux dire qu'on fait nos bagages, qu'on se casse ? demanda Blancanales.

— Non, nous passons à l'assaut de la ville.

— Ah bon…

Le Politicien se gratta le nez, jeta un regard sur Schwarz.

— Quelle sera la première cible ?

— La fosse, répondit Bolan.

— La fosse…

— C'est ça.

Bolan sanglait l'Auto-Mag sous son aisselle.

— Comme la fosse à goudron près de La Brea à Los Angeles ?

— Si tu veux, fit Bolan. Mais celle-ci est invisible.

Schwarz et Blancanales se regardèrent, interdits. Ils étaient habitués aux remarques insolites de Bolan mais pour une fois ils restèrent complètement abasourdis.

— Je crois qu'ils ont trouvé des ossements de mammouths et de dinosaures dans la fosse de La Brea, remarqua Schwarz.

— Notre gibier sera plus important que ça, déclara l'Exécuteur.

— C'est toujours une opération de sauvetage ? s'enquit Blancanales.

— Plus que jamais, affirma Bolan.

CHAPITRE XIII

Elle était jeune et belle, l'épouse d'un citoyen au-dessus de tout soupçon, un milliardaire respecté à San Diego, elle revendiquait l'honneur douteux de s'être laissé sauter par tous les truands de la ville – elle s'en était vantée au cours d'une conversation téléphonique avec Lisa Winters – ainsi que bon nombre d'autres au Mexique.

Une épaisse chevelure rousse tombait sur ses épaules en cascades d'automne à reflets. Ses yeux rappelaient des émeraudes, mais son regard manquait d'éclat. Son corps était long et svelte, une courbe succédant à une autre sous une peau au velouté exquis. Une vraie rousse pour qui le soleil se montrait cruel : elle était enduite d'une crème grasse des pieds à la tête, couverte d'huiles protectrices. Elle s'était vêtue d'un minuscule bikini multicolore qui s'étirait en travers du petit ventre arrondi en laissant échapper une fine frange de menue fourrure dorée. Glorieux, ses seins s'exposaient aux regards des absents.

Cependant, elle était sans aucun doute la jeune femme la plus asexuée que Bolan ait eu jamais l'occasion de contempler.

Allongée sur le dos en travers d'une grande serviette de plage, la nuque et les épaules adossées à un coussin pneumatique, elle le fixait d'un regard morne. Un gigantesque dobermann, pareil à ceux de chez le général Winters, était assis à ses pieds et considérait Bolan avec le même détachement qu'affectait sa maîtresse.

— Thunder, assis, commanda-t-elle inutilement au chien.

Puis s'adressant à Bolan :

— C'est une plage privée.

— Je le sais.

A part la casquette, il avait gardé l'accoutrement dont il s'était affublé pour la mini-croisière à bord du *Danger's Folly*. L'Auto-Mag était rangé dans un holster sous son aisselle gauche. La grosse arme déformait copieusement son veston, mais il avait tenu à exhiber son calibre.

Elle le regardait déjà avec un tant soit peu d'intérêt.

— Je pourrais vous poursuivre en justice pour violation de domicile, annonça la femme de Maxwell Thornton à l'Exécuteur.

— Je prendrai ce risque.

Elle se redressa, les beaux globes laiteux ballants, se pencha en avant pour saisir la robe noire de l'animal.

— Thunder est mon garde du corps, déclara-t-elle de sa voix monocorde. Un mot et il vous prendra à la gorge.

Sous cet aspect d'indifférence blasée, la fille avait peur. Bolan s'en rendit compte car le chien était devenu tendu, se retenant à peine du bond d'attaque. Le chien de garde bien dressé qui ressentait la moindre humeur de sa maîtresse.

— Thunder doit être très efficace, dit-il. Dommage.

Le chien s'était à moitié dressé, les pattes repliées sous le corps, les babines retroussées pour offrir à l'intrus la vision terrifiante de ses longs crocs blancs.

Il y eut un bref silence puis la fille demanda :

— Pourquoi dommage ?

— Dommage que ceux de Howlie ne se soient pas montrés aussi efficaces.

Cette remarque la fit réagir sans plus attendre.

Lâchant la robe du fauve, elle s'écria :

— Thunder, *tue !*

La réaction pavlovienne du cerbère fut instantanée et impressionnante. Le sable fin céda un peu sous la poussée violente de ses pattes lorsqu'il s'élança, sans pour autant ralentir la furie de son assaut, un grondement effrayant jaillissant de la gueule béante, avide de se refermer sur la chair humaine.

Il est impossible de recréer pour le petit écran ou le cinéma la virulence de l'attaque d'un vrai chien de garde dressé pour tuer. Les chiens d'Hollywood sont dressés à simuler une attaque et il n'y a pas moyen de faire ressortir de leur jeu la réelle furie et la cruauté inouïe du fauve dressé qui entend l'ordre : tue !

Ces bêtes ne se tordent pas mollement, les mâchoires doucement enroulées autour d'un poignet amical, elles explosent, se transforment en un ouragan de férocité animale, déchiquetant toute masse opposée à coups de crocs et de griffes. Peu d'hommes peuvent résister à cette espèce de rage sans le secours d'une arme.

Mack Bolan faisait pourtant partie de cette catégorie d'individus.

Il avait prévu l'assaut, il s'y était attendu. Le bond qu'il fit de côté était synchronisé avec le saut du chien, pivotant à l'intérieur et sous la masse ahurissante. Expédiant de toutes ses forces son poing dans

la gorge du dobermann, il lui asséna un coup de genou dans le ventre tandis que l'animal retombait sur ses pattes arrière.

Il s'agissait du vieux problème de la rencontre d'une force irrésistible et d'un objet immuable. Et l'objet immuable s'en était mieux tiré.

Le dobermann plia les pattes, s'effondra dans le sable. La tête gisante, il hoquetait et vomissait alternativement, s'efforçant de récupérer le souffle, de réanimer un système respiratoire paralysé.

Momentanément, il était hors de combat.

Bolan tira l'Auto-Mag de son étui, le tendit vers la tête du chien.

— Rappelez-le, dit-il à la fille.

La scène s'était déroulée avec tant de rapidité que la main de la fille se trouvait encore tendue à mi-hauteur là où elle avait lâché la robe de Thunder. Elle ne battit pas d'un cil en commandant doucement :

— Thunder, au pied.

L'énorme animal semblait rendre grâce qu'on lui ôte le devoir de tuer l'intrus. Il rampa jusqu'à la jeune femme en gémissant, essayant toujours de reprendre le souffle.

Bolan rengaina l'Auto-Mag, s'agenouilla près du chien pour lui frotter le cou et lui masser la cage thoracique qui était encore secouée de tremblements.

Le regard terne de Marsha Thornton semblait revivre, commençait à jeter quelques feux en voyant le grand homme au visage calme caresser tranquillement la bête endolorie.

— Je n'y croirais pas si je ne l'avais pas vu, murmura-t-elle. On m'avait affirmé que Thunder me protégerait d'un grizzly.

— Il le ferait, dit Bolan.

Son veston était déchiré et il saignait un peu d'une blessure à la main. Un croc l'avait frôlé.

La jeune femme se leva lentement.

— Montez jusqu'à la maison, suggéra-t-elle. Je vais nettoyer cette blessure.

Le dobermann léchait aimablement les doigts qui l'avaient à moitié tué. Bolan trouvait que c'était criminel de dresser un superbe animal de la sorte. Le meilleur ami de l'homme, son allié le plus fidèle, transformé en robot assassin, programmé pour tuer sur commande.

Le chien et Mack Bolan avaient des points en commun – Bolan s'en rendait parfaitement compte. Il y avait beaucoup réfléchi à la suite d'un incident avec plusieurs bergers allemands au cours de la bataille de New York. Mais il avait conclu qu'il existait tout de même une différence – peut-être infime – entre lui et les chiens d'attaque.

Les chiens tuaient parce qu'ils étaient dressés à le faire. Aux yeux du chien, il était moral d'obéir à son maître. Ces chiens tuaient parce qu'ils le devaient. Il n'y avait pas d'alternative morale ou mentale.

Bolan n'était pas forcé de tuer.

Il tuait parce qu'il en avait la possibilité, aussi parce qu'il n'avait pas d'alternative morale ou mentale, pas plus que les chiens.

Oui, il ressemblait beaucoup au dobermann. Il n'y avait qu'une toute petite différence mais une différence essentielle.

Il chassa ses pensées et suivit Marsha Thornton vers le *beach-house,* le dobermann trottant près de lui.

Il en avait apparemment fait la conquête.

Et si tout se passait bien, il en ferait éventuellement une seconde.

Tandis que Bolan s'affairait avec l'épouse dans le beach-house, Schwarz et Blancanales investirent un gratte-ciel au cœur de San Diego pour lier connaissance avec Maxwell Thornton.

Derrière la grosse porte en chêne sur laquelle il y avait une plaque dorée qui annonçait *Golden West Diversities, Inc.,* s'étendaient de nombreux bureaux d'un luxe extravagant dans lesquels planait une odeur de succès.

Maxwell Thornton, un homme aux intérêts multiples, s'occupait de sociétés pétrolières, d'immobilier, d'électronique, d'agriculture et de transport. Il faisait aussi de la politique, se cachant soigneusement derrière un homme de paille, ayant acquis dans la ville et à travers l'Etat californien une puissante et discrète renommée.

Blancanales avait revêtu un costume bleu ciel. Les accessoires assortis, la chemise au col trop long, la cravate impeccablement nouée, le chapeau bleu tiré bas sur le front donnaient de lui une image très précise : celle du mafioso endimanché.

Quant à Schwarz, il s'était déguisé avec un pantalon large à plis, une chemise de sport, une cravate pendouillarde, un veston à carreaux. Il n'avait pas de chapeau. Il ressemblait à un maquereau de Tijuana ou à un *bookie* d'Agua Caliente.

Les deux hommes avaient soigné leur image de marque. La réceptionniste les dévisagea un instant avant de leur annoncer :

— Je suis navrée mais M. Thornton est en conférence.

— Tire-le de là, ma jolie, tu seras gentille, gronda Blancanales avec son meilleur accent de Brooklyn.

Sans gêne, Schwarz avait retourné le carnet de rendez-vous de la fille pour en examiner les pages.

Blancanales donna une petite poussée à la fille éberluée.

— Allez, saute ! Va dire au grand patron qu'on est là.

— J-je vais voir s'il est de retour dans son bureau, bredouilla la jeune femme intimidée.

Elle appuya sur l'interrupteur de l'interphone.

— Monsieur Thornton… deux messieurs vous demandent. C'est… euh… urgent, disent-ils. Ils… Je crois que vous devriez les recevoir.

— Ces messieurs ont-ils des noms, Janie ? demanda une voix lasse.

Schwarz repoussa la main de la réceptionniste pour appuyer lui-même sur l'interphone et rétorqua :

— Ouais, on a des noms, Thornton, mais t'aimerais pas qu'on les crie sur les toits.

— Entrez, fit vivement le P.D.G.

La réceptionniste leur montra le chemin. Blancanales lui tapota amicalement la joue avant d'entrer dans le bureau de Maxwell Thornton.

Toute la paroi extérieure n'était qu'une immense baie vitrée au-delà de laquelle s'étendait une belle terrasse couverte d'arbres nains et de plantes exotiques, l'ensemble surplombant l'exquis panorama de la ville et de la baie.

L'homme était assis derrière un bureau en forme de haricot dont la surface lisse, comparable au pont d'atterrissage d'un porte-avions de classe moyenne par ses dimensions, n'était encombrée que d'un poste de téléphone et d'une bouteille ouverte, sérieusement entamée, de Haig and Haig.

Le P.D.G. sirotait le contenu d'un gobelet, sans eau, sans glace.

Il n'avait pas la mine réjouie d'un milliardaire ni celle d'un bon citoyen ni celle d'un magnat de l'industrie. Il ressemblait plutôt à un chauffeur de bulldozer qui aurait enfilé après le travail un complet impeccable qui n'aurait pas été taillé à ses mesures. Il était d'une

taille respectable, dégingandé, anguleux de carrure. Il avait aisément dépassé la cinquantaine.

Sa voix collait bien à son personnage, il désigna vaguement deux fauteuils en disant :

— Les égouts débordent, la merde paraît, n'est-ce pas ?

Schwarz prit la bouteille de scotch sur le bureau puis s'assit. Blancanales resta debout.

— Bolan est à San Diego.

Thornton poussa un soupir, but une gorgée d'alcool.

— Je le sais.

— Te gniaquer les narines n'arrangera rien.

— J't'emmerde, déclara Thornton. Bennie t'a envoyé ? Qu'est-ce qu'il propose, que j'alerte la milice ?

— Bennie n'a pas d'ascendant sur *nous,* annonça Schwarz.

D'un gris acier, les yeux du P.D.G. se braquèrent sur lui.

— New York ? Vous venez de New York ?

Blancanales acquiesça brusquement, se promena lentement jusqu'à la fenêtre.

— Qui êtes-vous ?

— Le patron c'est Harry DiCavoli, je m'appelle Jack Santo. T'as des emmerdes, Thornton.

Le milliardaire poussa un grognement.

— J'suis né dans la merde. Vous avez appris la mort de Howlie Winters ?

— Oui, répondit Blancanales de la fenêtre. On voulait justement en causer, Thornton.

— Vous l'avez poussé aux dernières limites ! s'écria furieusement le P.D.G. Je vous avais dit qu'il ne se laisserait pas faire.

— Tu ne m'as rien dit, à *moi* répondit tranquillement DiCavoli-Blancanales.

— Je l'ai dit à Bennie et je lui ai dit de prévenir New York. Ecoutez… Winters n'était pas dans le vent. Un type comme lui veut bien jouer au bord de la fosse à purin mais il n'y plongera jamais la tête la première. Je vous ai fait dire qu'il ne le supporterait pas.

— Toi, tu supportes bien, hein ? demanda Blancanales.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Attendez…

Il s'énervait de plus en plus. Il repoussa la chaise, se leva en dépliant sa longue silhouette. Il agita les bras en parlant.

— J'ai dû nager dans la chiasse pour en arriver où je suis. Je ne le nierai jamais sinon devant un tribunal. J'ai fait le parcours du combattant, mon pote. Je l'ai fait et refait à l'envers. Vous, les avocats bon-marché sortis du ghetto, vous n'avez pas inventé ce petit jeu. Pas plus que vous y êtes très adroits. Seulement, vous êtes plus durs, plus coriaces et c'est votre seul avantage. Mais vous pouvez aller vous faire foutre, d'accord ? J'en ai eu jusque-là de vos manigances.

— Tu veux que j'aille le leur répéter à New York ? marmonna Blancanales.

Le P.D.G. s'était éloigné du bureau. Les jambes écartées, les mains enfouies dans les poches revolver de son pantalon, la veste entrouverte, il fustigeait du regard l'homme qui se tenait près de la fenêtre. Lentement, il baissa les yeux.

— Non… fit-il d'une voix qui avait perdu tout son feu. Je ne crois pas que ça m'arrangerait.

— C'est ce qu'on est venu demander.

— Je tiendrai le choc, si c'est ça qui vous inquiète.

Schwarz s'était levé pour s'adosser discrètement au bureau. Thornton préoccupé par la conversation, Schwarz en profitait pour démanteler le téléphone.

— C'est pas tout, fit Blancanales. Ça fait pas mal de temps qu'on attend cette combine. Maintenant que Winters bouffe les pissenlits, on en arrive à se demander…

— Ne vous en faites pas, vous l'aurez votre matériel. Avec ou sans Winters. Mais écoutez… euh… DiCavoli ? Ecoutez, DiCavoli, ce n'est pas une opération de quatre sous pour une radio à transistors. Le matériel qui nous intéresse est sous le contrôle de la Sécurité du département de la Défense. C'est difficile.

Schwarz leva les yeux en entendant ces mots. Il avait terminé sa besogne et se rapprocha des deux autres pour entrer dans la conversation.

— Il a raison, Harry. C'est pas un transistor de grand magasin.

Blancanales entra tout de go dans son jeu.

— Quoi, quoi, fit-il d'une voix méprisante, une radio est une radio. Pourquoi tant d'histoires ?

Thornton fixa durement Schwarz tandis que celui-ci répondait à la question du mafioso.

— Un émetteur à bande L provoque pas mal d'histoires quand on en fauche un à l'armée, tu peux me croire.

— Mais il faut qu'on sache, persista Blancanales. Tu vas nous livrer le matériel ou non, Thornton ?

— Mais bien sûr que oui, s'écria Thornton. Seulement, on ne peut pas lever un appareil comme ça…

— Il a raison, Harry, fit Schwarz d'une voix conciliante.

Il cherchait à se frayer un chemin dans le noir, en même temps il établissait un rapport sympathique avec le magnat angoissé qui avait frôlé trop de fois la fosse infernale.

— Non, Harry, on ne déniche pas un émetteur à bande L au supermarché, tu comprends. C'est gros, c'est très gros. Combien de mégacycles, Max ? Six cents ?

Thornton acquiesça. Il examinait de plus près Schwarz, visiblement intrigué, épaté par ce maquereau de Tijuana qui parlait sans difficulté le jargon électronique.

Schwarz continuait à expliquer le fonctionnement de l'émetteur à Blancanales-DiCavoli.

— Tu vois, tu envoies un faisceau vers l'antenne en coupole de la bande L à six cents mégacycles. C'est comme un faisceau de lumière mais qu'on ne voit pas. Y'a aucune substance aux pulsations d'envoi alors personne, y compris la Federal Communications Commission, ne peut se brancher sur tes communications. Exact, Max ?

De nouveau Thornton acquiesça.

— C'est impossible à détecter, opina-t-il.

— Donc, c'est difficile d'obtenir le matériel, poursuivit Schwarz. Tu ne peux pas aller demander à une société qui travaille pour le gouvernement de te fabriquer un engin pareil. Tu te retrouverais avec la F.C.C. sur le dos comme une tonne de briques dès que tu essayerais de monter ton système, sans compter l'arrivée immédiate des fédéraux. Voilà ce que veut dire Max : faut faire preuve de patience pendant qu'il nous obtient le matériel en falsifiant les contrats du gouvernement. Exact, Max ?

— Oui, répondit doucement Thornton. Comme la dernière fois.

— Tiens, j'étais pas dans le coup la dernière fois, remarqua innocemment Blancanales.

— Qui êtes-vous au juste ? demanda Thornton d'une voix à peine audible.

— Nous sommes venus à San Diego avec un copain, précisa Blancanales en laissant tomber le faux accent.

— Qui ?... Quel copain ? demanda le P.D.G. d'une voix épuisée.

— Bolan, annonça Schwarz en scrutant la réaction de la victime.

Il retourna d'un pas incertain vers son bureau et s'assit. Il versa quelques doigts généreux de Haig and Haig qu'il avala d'un trait, s'essuyant ensuite les lèvres du revers de la main.

— Eh ben, pour quelqu'un qui a fait le parcours à l'endroit comme à l'envers, déclara-t-il d'une voix de philosophe, je me suis vraiment replongé dedans.

— Continue à causer, suggéra Blancanales. Tu t'en sortiras peut-être.

— T'es vraiment dans la merde, Max, fit doucement Schwarz.

Le P.D.G. était pris au piège, il le savait trop bien. Il contempla un moment le verre vide puis regarda Gadgets Schwarz.

— Je suis né dans la merde, commenta-t-il.

— Le moment serait venu de te torcher, lui dit Schwarz. Ça te dit ?

— Une entière exonération ?

— On ne peut pas te promettre ça.

— Non, évidemment, marmonna le P.D.G. Allez, passez-moi le papier à cul.

CHAPITRE XIV

Au cours de l'interrogatoire de Marsha Thornton, Bolan n'apprit aucun fait nouveau mais la jeune femme lui donna un nouvel aperçu de San Diego.

— Max est nettement plus âgé que moi, vous savez, dit-elle à Bolan avec cette voix très particulière où tout semblant de vie était absent. Ce qui me serait égal, d'ailleurs. Je suppose que je l'aime. C'est un mari exquis… à une exception près. Il me donne tout ce que je lui demande. Sauf… Il ne peut pas… Alors je trouve ailleurs.

— Et Max fait semblant de ne rien voir, hein ?

— Oui. Il me comprend. Il me demande seulement la… la discrétion. J'ai dû lui causer de l'embarras malgré tout.

— C'est normal, lui répondit Bolan.

— Bien sûr. Eh bien, il faudrait que vous fassiez la connaissance de mon mari pour comprendre à quel point il est au-dessus de tout ça. Un homme comme lui… Enfin, je n'ai pas d'excuses à formuler, sauf à Max et il ne me le permettrait pas. Il comprend, un point c'est tout. J'ai la fringale depuis que mes seins ont pointé, monsieur Bolan. Je n'y peux absolument rien. Ne vous y méprenez pas, je ne suis pas une nymphomane. Mais lorsque j'en ai envie, je ne me prive pas.

— C'est compréhensible, murmura Bolan qui commençait à ressentir lui aussi certaines démangeaisons.

— Vous pensez sans doute que je suis une nymphomane, déclara-t-elle en lui jetant un regard latéral.

Elle ne le regardait jamais en face.

— Peu m'importe, pensez ce que vous voudrez. Tous les autres croient la même chose. Je me suis fait analyser. Le psychiatre affirme que je ne suis pas une nymphomane.

— D'accord, acquiesça Bolan.

— Je détestais ces truands. Ils entouraient tout le temps mon mari. Evidemment, ils ne se présentaient pas ici, ils n'entraient pas par la grande porte… Vous n'y pensez pas, mais ils étaient toujours là. Ils apparaissaient partout, n'importe où. Si nous allions dîner, ils arrivaient. Une boîte de nuit, hop ! c'étaient encore eux.

Elle poussa un long soupir, ce qui parut lui demander un effort considérable.

— Je crois que je me suis dit, pourquoi pas dans mon lit pendant que j'y suis ? La verge instantanée.

— Vous n'êtes pas obligée de me raconter tout ça si vous n'en avez pas envie, lui dit Bolan. J'avais branché la ligne de Winters sur table d'écoute. J'ai entendu votre conversation avec Lisa Winters ce matin.

Cet aveu ne fit pas sourciller la jeune femme qui, visiblement, s'en contrefoutait.

— Lisa est une brave gosse. Nous avons à peu près le même âge. En années, bien sûr, pas en expérience. Mon Dieu, mon âme est plus que centenaire.

Bolan la croyait sans mal.

— En fait, je crois que je voulais punir Max en baisant tous ses copains du milieu. Je suppose que je me vengeais.

— En l'humiliant, suggéra Bolan.

— C'est ce qu'a dit le psychiatre. Il m'a expliqué que je me souillais dans la saleté de mon mari. Oh… Evidemment, il a été humilié. Mais dès que je m'en suis rendu compte, j'ai arrêté. J'ai tout rompu, vous savez.

Les émeraudes sans éclat se tournèrent vers le chien.

— C'est à ce moment-là que j'ai pris Thunder. Ces frappes n'acceptaient pas un refus, pas de moi. Ils arrivaient, me flanquaient la main aux fesses, me balançaient une bonne giclée et repartaient en se gaussant de m'avoir inondé le ventre va-comme-je-te-pousse. Quelle horreur ! Vous parlez d'une humiliation. Eh bien, il y a environ six mois de ça, Lisa a commencé à apprendre à dresser les chiens dans un chenil spécialisé qui se trouve sur Cabrillo Highway. J'ai suivi le cours avec elle, aussi je me suis retrouvée avec ce bon vieux Thunder.

Elle émit un petit rire de jeune fille qui étonna Bolan.

— C'est la première fois que je lui ai donné l'ordre d'attaquer, mon Dieu ! vous avez vu ça ?

— Sans doute d'un peu trop près pour apprécier sa forme, gronda Bolan.

— Je suis vraiment contente qu'il ne vous ait pas fait mal. Vous êtes assez gentil, en fait. Mais je devais garder Thunder. J'avais appris que ces ordures me repassaient les uns aux autres, se foutant

de moi en décrivant tout ce qu'ils me faisaient. Max a dû en entendre parler. Sa femme, la nymphomane.

Elle frissonna subitement puis se leva. Elle n'était toujours couverte que du bas de son minuscule bikini. Elle croisa les bras sur ses seins et sortit sur la terrasse ensoleillée. Thunder trotta près de ses pieds.

Bolan la suivit également. Il se tint derrière elle, fixant par-dessus la chevelure rousse l'immensité bleue du Pacifique dont les rouleaux se brisaient sur la plage en contrebas, éjaculant une fine vapeur blanche aux reflets incandescents.

C'était irréel, complètement irréel.

Un sentiment humain arrivait à traquer un être, à le surprendre en plein combat pour lui rappeler sa condition de mortel, sa faiblesse.

Pour une fois, Mack Bolan se sentait très humain.

Il était venu à San Diego afin de blitzer la ville, d'y patauger dans le sang s'il le fallait, d'exterminer la vermine qui s'y cachait. Mais il n'était pas venu jusque-là pour faire du sentiment.

Et pourtant, il s'y trouvait. Et en compagnie d'une ravissante jeune femme qui lui imposait la vue de son corps et de son âme, le nu intégral.

D'une voix très douce, il lui dit;

— Marsha... Les êtres parfaits sont au ciel.

Elle tourna légèrement la tête, les cheveux en cascades de feu, lui sourit par-dessus son épaule. Ses yeux commençaient à avoir un certain éclat.

Peut-être, pensa Bolan, subissait-elle aussi le fardeau d'un sentiment inattendu. Le sourire s'estompa lentement, son expression devint sérieuse.

— Etes-vous obligé d'assassiner mon mari ?

— Je ne le sais pas encore, répondit honnêtement Bolan. Aidez-moi à prendre ma décision.

Elle haussa délicatement les épaules.

— J'aimerais bien que vous ne le fassiez pas, c'est tout. Peut-être n'est-il pas trop tard. Que vous dire de Max ? Je peux vous dire comment il aime les œufs, qu'il déteste la prétention et qu'il m'aime infiniment... Même lorsque je suis atroce. Est-ce suffisant pour le tirer d'affaire ?

Bolan ne répondit rien.

Elle frissonna encore, se croisa plus fort les bras.

— Il n’est pas comme eux, monsieur Bolan. Oh… A sa manière, il est sans doute pire. Plus truand, je veux dire. Il admettra volontiers qu’il est malhonnête, c’est ainsi qu’il a fait fortune. C’est un véritable escroc, et il s’en fait une gloire. Mais il ne leur ressemble pas.

Elle frémit. Sa voix devint toute petite.

— Mais il n’arrive pas à se débarrasser de leur emprise.

— Quelle est cette emprise ? demanda Bolan.

— Moi, pour commencer. Mais ils l’avaient déjà ficelé avant ça.

— Comment, vous ?

— Oh, vous savez, ce milieu est pourri. Connaissez-vous un homme qui s’appelle Tony Danger ?

Bolan acquiesça.

— J’ai fait une sortie sur son yacht pour aller à Ensenada. Deux autres filles aussi. Et deux de ses hommes de main. Nous… nous avons fait une partie fine. Tandis que Tony filmait chaque séquence. J’était tellement stoned à coups de marijuana que je…

— Ça ne fait rien, fit Bolan, je connais le coup.

— Oui, évidemment. Donc, il a montré à Max certaines photos tirées du film. Devant *moi*. Vous imaginez ? Max n’a pas dit un mot, il n’a pas sourcillé. Tony lui a dit que le négatif se trouvait à New York. Qu’il resterait là dans un dossier spécial pour le cas où Max voudrait péter plus haut que son cul, comme il a dit. Je ne mérite peut-être pas mieux mais Max ferait n’importe quoi pour les empêcher de faire circuler ce genre de cliché. Je crois que…

— Max tient peut-être à se souiller un peu aussi, marmonna Bolan.

Elle le fixa un instant.

— Je n’y avais pas pensé. Vous pensez qu’il se punit à cause de son impuissance ?

Bolan haussa les épaules.

— Je ne suis pas psychiatre mais c’est une éventualité.

— Bien sûr, opina-t-elle.

Il y avait maintenant une brillante lueur au fond des yeux verts.

Bolan n’avait pas envie de ternir ce regard mais il dut lui demander :

— Lisa Winters faisait-elle partie du voyage à bord du yacht ?

La jeune femme s’humecta les lèvres.

— Il vous faudra lui poser la question.

— O.K., je n'y manquerai pas.

Elle se retourna vivement, enroula rapidement les bras autour du cou de Bolan, lui planta un bref baiser sur la bouche puis le relâcha.

— Il y a cinq minutes, lui confia-t-elle à voix basse, je commençais à avoir une fringale épouvantable. Et je m'en voulais à mort. Je n'ai plus la démangeaison mais vous devriez partir tant qu'il en est encore temps.

— Je vous impose de passer une heure avec moi à ma convenance, répondit Bolan. Et je vous assure que ça n'a rien à voir avec une fringale.

— C'est entendu, promit-elle. Maintenant partez avant que le monstre ne s'éveille.

Bolan la croyait sur parole.

Il partit.

Mais son monstre à lui était en plein éveil, il ressentait la pire des fringales.

— Howlie se désagrégeait depuis des mois, déclara Blancanales. Ils l'ont accroché en lui refilant des toutes petites missions durant son séjour au grand Q.G. à Saigon. Il devait être assez amer étant donné que l'armée l'avait si mal récompensé, il était à point. Tu te doutes bien de ce qu'a dû ressentir Howlin' Harlan lorsqu'il s'est vu confier le commandement d'un bureau d'intendance.

— Tu parles, fit Bolan.

— Toujours est-il qu'il était bien placé pour les aider à fourguer de la contrebande dans les magasins militaires et dans les clubs pour officiers. Thornton s'est trouvé embarqué de ce côté-ci à cause de sa société de transport. Il a même détourné certains de ses propres camions pour toucher l'assurance. De toute façon, il pouvait leur procurer des reçus de transport et il tenait à leur disposition deux cargos. Ils faisaient la contrebande de tout, des eaux de toilette aux meilleurs alcools. D'après Thornton, le Sud-Est asiatique était le meilleur endroit pour fourguer tous ces produits illégaux.

— Astucieux, commenta Bolan.

— Ouais. Lorsque ces mecs ont une idée, ils l'exploitent jusqu'au bout. Toujours aux dires de Thornton, lui n'en tirait pas un profit suffisant vu les risques du métier, la plupart des bénéfices revenant à la Mafia. Mais il était coincé et on l'a forcé à continuer.

— Tu parlais de Howlin' Harlan, lui rappela Bolan.

— Bon, Harlan trempait dans des histoires de quatre sous lorsqu'il se trouvait pendant les derniers mois à Saigon. Lors de sa retraite, Thornton lui a donné un coup de main pour monter son affaire ici. Thornton jure, et je ne vois pas pourquoi il mentirait à présent, que Howlie ne savait pas où il mettait les pieds au début. Evidemment, il savait qu'il vendait au plus offrant l'influence qu'il pouvait exercer au Pentagone. Et pourquoi non ? Tous ces officiers à la retraite en font de même, c'est légal, après tout. Puis, c'est à peu près le seul moyen qui leur reste pour gagner leur vie après une carrière militaire. Qui voudrait d'un type qui a passé sa vie à commander des troupes sur le front ? Hein ?

— Continue, fit Bolan.

Schwarz prit la relève.

— Sais-tu ce que c'est qu'un *feeder horn*, sergent ? Ça fait partie d'un émetteur spécial qui envoie une espèce de micro-onde sur les fréquences de radio. Le système expédie un faisceau comme une lampe, mais en infiniment plus petit. On émet à vue. De l'autre côté on reçoit la transmission grâce à une antenne parabolique. Il faut viser l'antenne sinon il n'y a pas de réception.

— La radio à bout portant, commenta Bolan. On s'en servait au Viêt-Nam.

— Exactement. Ainsi qu'un système anti-repiquage électronique.

— C'est très au point, ajouta Blancanales.

— Le *nec plus ultra*, fit Schwarz. Je n'ai pas la moindre idée de ce que peut coûter l'ensemble, mais tu peux être sûr que ça vaut une fortune. On peut même faire un émetteur mobile, mais ce serait encore plus cher. Et puis, si tu possèdes un truc pareil, il faut avoir des techniciens capables de s'en servir et de l'entretenir. Alors à ton avis, pourquoi la Mafia voudrait-elle ?...

Bolan sourit avec ironie à l'expert en électronique, répondit avant que l'autre n'ait eu le temps de formuler sa question.

— Un relais d'informatique, n'est-ce pas ?

— Exact.

— Agua Caliente ne se trouve qu'à quelques kilomètres au-delà de la frontière mexicaine.

Schwarz prit une expression déçue. Bolan avait gâché la chute qu'il avait préparée.

— C'est ça, fit-il. Le champ de courses accommode un réseau de bookmakers relié au monde entier. Ces enfoirés essayent de monter

un relais impénétrable entre le Mexique et Las Vegas. En s'installant aux sommets des montagnes, en relayant le faisceau d'un pic à l'autre, tu sais combien d'installations il faudrait pour mener à bien cette opération ?

Bolan haussa les épaules.

— Ces gens-là voient tout en grand, Gadgets. Et si ça ne leur coûte rien…

— Oui, mais enfin, tu te rends compte du trafic qu'ils sont obligés de faire pour acquérir le matériel ? C'est ça qui a fait se rebiffer Howlie. Il leur a procuré deux systèmes sans s'en rendre compte. Puis, il a compris et il a essayé de les évincer. C'était une idée extraordinaire, j'adorerais rencontrer le type qui y a pensé. La société d'électronique de Thornton fournit à un tas d'entreprises sous contrat militaire des systèmes électroniques complets. Thornton leur fournit aussi des pièces pour l'assemblage final. L'une des boîtes de Howlie s'occupait de la dernière vérification de qualité *pour l'armée*. Grâce à des refus bidon et des combines administratives, ils ont réussi à faire refuser assez de pièces pour monter deux systèmes entiers. Ces systèmes se trouvent je ne sais où, même Thornton jure ne pas connaître la cachette, et il n'en saura rien avant qu'il y ait assez d'émetteurs pour rallier le Mexique à Las Vegas. Nom de Dieu, quelle trouvaille ! J'imagine qu'ils ont soi-disant revendu les pièces refusées à la casse, changé les numéros de série et caché le tout sous des monceaux de paperasseries, les planquant après les transactions.

— Ou en les brûlant, suggéra Bolan qui se rappelait les cendres de certains dossiers dans la cheminée du général Winters. Est-ce que ces papiers pourraient être ceux dont parlait Lisa Winters ?

— C'est assez logique, fit Blancanales d'une voix pensive. Howlie n'était qu'une dupe, une pauvre cloche… Il a ressorti les dossiers, les a emportés chez lui… Pour les étudier, peut-être. Il avait sûrement des doutes. Une fois qu'il en a eu la confirmation, il les a envoyés se faire foutre.

— Il a toujours eu l'insulte facile, remarqua Schwarz d'un air rêveur.

— Il possédait un moyen de faire pression sur eux, dit Bolan. Ce moyen était les dossiers. Il pouvait les exposer publiquement en publiant les papiers des transactions.

— Il les coinçait, dit Blancanales, mais il s'incriminait par la même occasion. Donc, il ne pouvait pas s'élancer tout de go.

Pourtant, tant qu'il disposait des dossiers…

— Exactement, fit Bolan. Alors pourquoi les aurait-il brûlés ? Il les neutralisait.

— Peut-être n'a-t-il pu continuer, fit doucement Schwarz.

— C'est pour ça qu'il a fait appel à Able Team, déclara Blancanales.

— Mais trop tard, déclara Schwarz.

— Trop tard pour les vivants, dit Bolan, mais pas trop tard pour les morts. Allons-y. Nous repartons.

— Pour aller où ? demanda le Politicien.

— Toi, tu vas rendre visite à une jeune fille. Pour lui demander pourquoi on a brûlé un tas de documents dans la cheminée de Howlie.

— Attends que je me coiffe, fit Blancanales en souriant.

Bolan jeta un regard sur Gadgets Schwarz.

— Et toi, tu vas sortir dans le froid, annonça-t-il sérieusement. A toi de retrouver le matériel volé.

Schwarz cligna brièvement des yeux mais se contenta de répondre :

— O.K. Je me couvrirai bien.

Bolan n'ajouta rien mais il s'était attribué le boulot le plus délicat.

Il fallait fouiller au fond de la fosse.

Il fallait en tirer Tony Danger.

Voire le tirer d'une cellule de prison.

Bolan ne s'en rendait pas compte mais c'était exactement ce qu'il lui faudrait faire pour coincer Tony Danger.

CHAPITRE XV

La nuit commençait à tomber lorsque Carl Lyons et John Tatum quittèrent le bureau de ce dernier pour aller dîner et se détendre un moment avant d'entreprendre une longue veille au cours de la nuit.

Ils avaient déjà passé une longue journée, pleine d'interrogatoires, de témoins récalcitrants, de conférences avec les divers fonctionnaires de la ville et ceux de l'Etat. Finalement, il y avait eu un gigantesque rassemblement de tous les représentants de la Mafia à San Diego, qui se récrièrent amèrement sur leur traitement aux mains de la police.

Cette opération préventive rendait malade John Tatum. Il connaissait le pouvoir du milieu, l'ascendant qu'exerçaient les mafiosi à tous les niveaux de l'administration et des cours de justice. Boucler les malfrats, ne serait-ce que pour la nuit, s'était avéré une tâche déplaisante à l'extrême. Il ne pouvait même pas les inculper.

L'un des avocats du bureau du *District Attorney* avait déniché une vieille loi dont le texte parlait vaguement du « bien public », cet argument fallacieux leur servirait jusqu'au lendemain matin.

La nuit se passerait peut-être sans drame.

Tatum s'arrêta momentanément près du bureau de l'officier de service pour signaler sa sortie puis il dit au jeune flic de Los Angeles :

— Je ne sais pas, peut-être Braddock a-t-il raison. Ce système me semble efficace. Il est possible que Bolan ne veuille plus attendre et qu'il abandonne la partie. C'est un moyen de prévention mais ce n'est pas du bon travail de policier. Pas à mon avis, en tout cas.

— L'important c'est de limiter les coups de feu, remarqua Lyons. Bolan n'est pas si mauvais que ça. Et je crois qu'il se dit toujours qu'il y aura une prochaine fois. Il tentera sa chance, évidemment, mais pour lui le danger c'est de traîner trop longtemps dans un coin. Son dicton est « Je pars parce que je reviendrai ».

— Il ferait mieux d'y renoncer pour de bon, fit Tatum d'une voix sinistre. Un meurtre de plus et la ville explosera. La tension est incroyable. Vous l'avez remarqué, non ?

— Oui, bien sûr, avoua Lyons.

— Dire que la presse n'est même pas encore au courant.

Le capitaine regarda la pendule au-dessus du bureau de l'officier de service.

— Mais ça ne durera pas. Je ne sais pas comment s'apprennent ces nouvelles mais le téléphone sonne toutes les deux minutes depuis cet après-midi.

— De bons citoyens inquiets ? demanda ironiquement Lyons.

— Des citoyens très importants.

— Ce qui devrait vous indiquer une chose ou deux.

— Voire davantage. Mais je ne peux rien prouver.

Lyons haussa les épaules, le capitaine signa le carnet de sortie. Ils descendirent le couloir, se dirigeant vers le parking de la préfecture.

Un grand officier en uniforme impeccable et dont une fine moustache coiffait la bouche déboucha dans le couloir d'une porte latérale, fit un signe de tête aimable à Lyons avant de croiser les deux policiers.

Le sergent de la préfecture de Los Angeles poussa un petit grognement puis demanda au détective en chef de San Diego :

— Vous autorisez les moustaches, maintenant ?

— Il l'a fallu, marmonna Tatum. Ils en ont le droit… Et leur syndicat est tout-puissant. Et puis après ? Tant qu'ils ne ressemblent pas à des hippies, ça ira. Faut vivre son époque, non ? On ne ressemble pas encore aux flics de Mack Sennett.

— Ils portaient tous des moustaches, annonça Lyons en souriant.

— Bof, le changement a du bon… Même à San Diego.

— C'est vrai, acquiesça Lyons.

Ils sortirent de la préfecture, et Lyons s'emplit les poumons d'air frais.

— C'est une belle ville, capitaine.

— Merci.

Ils se dirigèrent jusqu'à la voiture particulière de Tatum, s'installèrent à l'avant.

— Ne vous frappez pas à cause de Bolan, capitaine, son passage sera peut-être une aubaine. Il a l'habitude de décrasser une ville, d'élaguer les ordures.

— Je vais faire semblant de ne pas avoir entendu cette remarque, gronda Tatum.

Lyons émit un petit rire.

— Je vous ai prévenu qu'il m'avait sauvé la vie. Mais je ne vous avais pas précisé qu'il me l'a sauvée *deux fois*. Vous avez entendu

parler de l'affaire Charlie Rickert, je pense.

— Quel pourri, trancha Tatum.

— Oui, et on ne l'aurait jamais su si Bolan ne l'avait pas exposé. Il nous a prévenus. Au début je n'y croyais pas. Vous savez comment on avait surnommé Rickert ? Le flic à temps complet. En fait, il était flic douze heures sur vingt-quatre, et mafioso vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ça ne s'est jamais su, alors n'en parlez pas, mais Rickert s'était décidé à me faire la peau. Bolan n'avait pas besoin de me sauver… Il aurait pu y rester lui-même. Mais il l'a fait.

— Et vous voici, répondit doucement Tatum.

— Puis, il y a eu Las Vegas. Je m'y trouvais en mission spéciale avec des agents fédéraux. Un boulot d'infiltration. Je me suis fait découvrir. Les gars m'ont passé à tabac d'une façon effroyable. Ils m'emmenaient dans le désert pour m'y enterrer vivant lorsque Bolan s'est montré. Il s'est attaqué tout seul à un convoi motorisé. Il les a pulvérisés à deux pas de leur forteresse, ensuite il m'a tiré de là malgré la moitié des effectifs de l'Organisation du Nevada à nos trousses. Moi, je n'arrivais même pas à marcher.

Tatum poussa un long soupir.

— Allez, arrêtez. Je connais la légende. Mais je dois faire mon métier.

— Oui, c'est comme ça pour moi aussi, fit Lyons. Et Bolan le sait. Si j'abandonnais la partie, je crois que Bolan me mépriserait. Il est comme ça. Très puritain, quand il s'agit du devoir. Mais je vous avouerai une chose, capitaine, je suis drôlement content qu'il ne tire pas sur les flics.

— Ça aussi, je l'avais entendu, marmonna Tatum.

— Vous pouvez le croire.

Le capitaine se radoucit un peu, se permit un sourire puis commenta :

— Vu certains flics, c'est presque dommage.

Lyons se redressa subitement, se claqua le front stupidement.

— Ce flic ! s'écria-t-il.

— *Quel flic ?*

— Le gars moustachu. Nom de Dieu de merde, John, c'était *lui* !

— Qui, lui ? Qu'est-ce qui vous prend ?

— C'était *Bolan* ! Il se baladait à l'intérieur de votre préfecture en *uniforme* !

— Arrêtez de déconner, grinça Tatum. Que ferait Bolan à l'intérieur de la préfec ?…

Subitement, il écrasa les freins, se lança sur le combiné de la radio.

— Je croyais que vous le connaissiez si intimement ! hurla-t-il dans l'oreille de Lyons.

— Oui, mais on n'a jamais l'occasion de le regarder de près, John, s'exclama Lyons. Il a le génie du déguisement, moi, je vous dis qu'il se trouve dans la préfecture en ce moment !

— Mais *pour quoi faire* ?

— A votre avis ? Où se trouvent tous les mafiosi de la ville ce soir ?

Tatum avait la main paralysée sur le micro.

— Nom de Dieu ! hulula-t-il d'une voix de fausset. On se foutra de nos gueules jusqu'au Jugement dernier !

Il jeta rageusement le micro, fit demi-tour sur les chapeaux de roues et accéléra brutalement en direction de la préfecture où il risquait de faire une découverte horrifiante. Vingt-six années de carrière envolées en un instant.

L'Exécuteur, bon sang ! Une descente en pleine préfecture !

Bolan avait traîné dans la salle des vestiaires des officiers de police une dizaine de minutes avant d'apercevoir l'homme qui lui convenait : un jeune policier de la même taille que lui qui enfilait des vêtements civils.

Dès le départ du jeune flic, il avait ouvert le casier de celui-ci pour emprunter l'uniforme suspendu. La taille était parfaite. Il prit même le temps de brosser la chemise car il se voulait d'un aspect impeccable.

Il posa une médaille de tireur d'élite et trois billets de cinquante dollars sur l'étagère du casier, colla rapidement une moustache sur sa lèvre et sortit du vestiaire.

Il venait d'arriver dans le couloir principal lorsqu'il faillit bousculer Carl Lyons et un second détective.

Ce fut un moment difficile pour l'Exécuteur.

De tout les flics qu'il aurait voulu éviter à cet instant, Lyons était le premier. Il était l'un des seuls hommes au monde à avoir eu l'occasion de bien observer le nouveau visage de l'Exécuteur.

Le faux flic sourit poliment à son vieil ami, baissa le nez, passa tranquillement.

Il s’attendait à entendre un cri, une alerte, et se préparait à calter en cherchant du regard une issue de secours – mais lorsqu’il arriva près du bureau de l’officier de service et jeta un rapide regard par-dessus l’épaule, Lyons et l’autre policier avaient disparu.

Le bâtiment était plein de monde, une atmosphère de chaos régnait, diverses personnes allaient et venaient, des fonctionnaires se déplaçaient et un vacarme digne des Rolling Stones noyait chaque parole prononcée.

Bolan s’approcha de l’officier de service et dit :

— Passe pour la prison.

L’homme jeta un coup d’œil sur l’écusson qui ornait la poitrine de Bolan, tendit la main vers une forme.

— Pour les tribunaux ? demanda-t-il d’une voix machinale.

— Pour la défense, précisa Bolan.

Le sergent grogna et lui tendit le passe.

Un vent glacial, venu de la Sibérie, parcourut l’échine de Bolan : c’était très risqué ce qu’il entreprenait.

Il repartit, cherchant puis trouvant les cellules de détention. Le bureau du chef des gardes était entouré d’un groupe d’hommes vociférant qui portaient des *attaché-cases*. Ils étaient visiblement de fort mauvaise humeur.

Bolan se fit une idée de leurs identités.

Il se fraya un chemin à travers le groupuscule pour s’adresser à voix basse au flic de service. Il lui montra le passe.

— Le *District Attorney* tient à voir l’un de vos prisonniers pour un interrogatoire.

Il désigna discrètement du regard les civils mécontents.

— Evitons de prononcer son nom devant ces messieurs.

Il passait en revue les fiches des détenus en parlant. Trouvant celle qu’il recherchait, il la poussa vers le policier assis.

— Celui-ci. Mais il ne faut pas le faire passer par ici.

Le flic acquiesça, comprenant fort bien le problème. Il annota le passe de Bolan puis lui dit :

— Faites-le sortir par-derrière, je donnerai un coup de fil pour signaler votre passage.

L’Exécuteur opina de la tête, passa dans la section des cellules, trouva son escorte, passa devant la grande cellule commune puis enfila un couloir où s’alignaient des cachots d’isolement.

Le garde d'escorte s'arrêta à mi-couloir, tourna une clef dans la serrure.

— Voici votre homme, dit-il à Bolan.

Effectivement.

Tony Danger sortit de la minuscule cellule, un sourire déplaisant aux lèvres.

— Je vous avais prédit que je ne resterais pas pour dîner, pauvres pécores, annonça-t-il d'une voix de vantard.

Sans mot dire, Bolan signa le reçu, fit tourner le prisonnier sur lui-même, le poussa brutalement vers l'arrière du bâtiment.

— Fais gaffe ! grinça vicieusement Tony Danger. Bas les pattes, ou j'aurai votre peau !

Bolan cligna de l'œil vers l'escorte et poussa son captif vers la porte au bout du couloir. Il y signa un second reçu puis fit avancer le mafioso dans un couloir qui menait au parking extérieur.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda d'une voix soupçonneuse le truand qui se rendait compte avec une soudaine inquiétude que la procédure employée sortait de la normale tandis que Bolan l'entraînait vers un véhicule dont il ouvrit la portière.

Bolan lui adressa la parole pour la première fois depuis leur rencontre à la sortie de la cellule.

— Taisez-vous, monsieur Danger. Veuillez monter dans la putain de voiture, s'il vous plaît, monsieur.

— Quoi ? Mais vous êtes dingue ! s'écria l'autre. Un enlèvement ? Non, mais dites, mes avocats…

— Vous n'arrêterez pas Bolan avec une assignation, monsieur Danger.

Le grand homme en uniforme poussa le *caporegime* incrédule à l'intérieur de la voiture et claqua la portière puis fit le tour et monta derrière le volant.

— Qu'est-ce que vous chantez ? demanda Tony Danger qui frissonnait de rage et d'incompréhension. Ce type n'aurait pas le cran de s'aventurer ici pour atteindre quelqu'un !

Bolan venait de démarrer. Il manqua de peu un autre véhicule qui entrait en trombe dans le parking, le klaxon coincé. La voiture fit un écart juste à temps pour éviter le choc. Bolan eut un aperçu d'un visage affolé derrière le volant, ainsi qu'une brève vision du visage presque amusé de Carl Lyons qui se trouvait assis du côté passager.

Puis il se retrouva dans la rue et écrasa du pied l'accélérateur de la Ferrari. Au bout d'un instant il s'aperçut qu'on ne le filait pas alors il leva le pied et jeta un regard latéral sur le prisonnier.

— Qu'est-ce que tu disais déjà, Tony ? demanda-t-il d'une voix glaciale.

— Je disais que jamais ce mec n'aurait le cran de…

Sa voix s'étrangla et le mafioso se paralysa, la bouche entrouverte, les yeux rivés sur le visage cruel du grand type qui conduisait, le cerveau liquéfié par l'atroce compréhension de la situation dans laquelle il se trouvait.

— Tu ne vas pas me faire une laryngite maintenant, Tony, conseilla Bolan. La seule chose qui risque de te sauver la vie, c'est de parler.

C'était, en fait, une situation plus simple que ce qui aurait attendu Bolan si l'on avait découvert son identité à l'intérieur de la préfecture de San Diego.

Quand on parlait du froid, Bolan connaissait.

CHAPITRE XVI

On avait évacué le bâtiment, seul s'y trouvait le personnel officiel, et la grande salle presque vide résonnait sous les hurlements rageurs du capitaine Tatum.

Appuyé en travers du bureau de l'officier de service, le visage à quelques centimètres de celui du malheureux qui essuyait sa hargne, Tatum tonitrua;

— Oui, j'ai dit *kidnappé !* Vous avez permis à Mack Bolan *d'entrer* et de *kidnapper* l'un de vos prisonniers !

L'officier de service tentait désespérément de montrer au capitaine furibond les deux reçus signés qu'il tendait au bout de ses doigts tremblants.

— M-mais, c-capitaine, bredouilla-t-il, il a signé.

Tatum se redressa en poussant un soupir, vaincu. Il n'y avait rien à gagner en martyrisant ce pauvre abruti, d'où le soupir; il était vaincu par la force d'inertie administrative. Il se contenta de lancer à l'officier d'une voix plus calme mais pleine d'amertume :

— O.K., Tom. Tu peux aller dire au commandant de service qu'il n'y a pas de quoi s'alarmer, que tu as des reçus au sujet du prisonnier manquant. Tu pourras les lui coller sur le front lorsqu'on le ramènera à la morgue !

— Mais c'était de la routine, marmonna le policier derrière le bureau. Comment est-ce que je pouvais deviner ? Moi, je ne peux pas me rappeler la gueule de tous les flics de San Diego. Y'en a...

— Je connais le nombre de notre effectif, railla Tatum. Ecoute-moi. Tu restes en service jusqu'à ce que le chef lui-même te dise de faire autrement. C'est compris ? Tu ne rentres pas chez toi, tu ne vas pas aux chiottes. Tu ne vois personne, tu ne parles à personne qui n'a pas un écusson sur la chemise, et tu ferais bien de connaître personnellement ceux à qui tu oses l'ouvrir. C'est bien compris ?

L'homme acquiesça, humilié.

Jusqu'à présent, Carl Lyons s'était tenu à quelque distance, en dehors du coup. Tatum se tourna subitement vers lui en grondant :

— Je croyais que vous m'aviez dit que Bolan ne prenait pas de risques inutiles ? C'était pas risqué, ça ? C'est le coup le plus honteux,

le plus audacieux que j'aie jamais vu !

Lyons haussa les épaules et baissa les yeux, comprenant aisément l'angoisse de l'autre détective. Il savait que souvent une âme sensible, à fleur de peau, se cachait sous le cuir tanné des vieux policiers.

— J'ai omis de vous dire, avoua-t-il, que Bolan invente parfois un stratagème qui sort complètement du réel. Je ne sais pas quoi vous répondre, John. Je ne sais plus.

— Eh bien, il ne me reste plus qu'à essayer de contrôler ce miasme tant que je le pourrai. Peut-être se passera-t-il quelque chose qui… Mais c'est un cauchemar ! Je n'arrive pas à y croire. Comment le leur expliquer… Aux avocats, au *District Attorney,* aux tribunaux qu'un prisonnier pour le « bien public » s'est fait enlever par un assassin notoire.

— Vous faites exactement ce qui convient, à mon avis, répondit calmement Lyons. Faites patienter tant que vous le pourrez. Peut-être…

— Peut-être quoi ? demanda le capitaine qui essayait de se raccrocher au moindre espoir.

— Je ne sais pas. Peut-être se passera-t-il quelque chose de positif.

— Si Tony Danger refait surface mort… Je ne sais pas non plus. La seule prière que je connaisse, Lyons, c'est le Notre Père. Et ça ne me semble pas convenir à la situation.

Le pauvre capitaine prenait très à cœur la situation.

Carl Lyons le comprenait bien. On passait une vie entière à faire un métier – on y suait sang et eau, on se donnait à fond – et l'on vous regardait qu'au moment où vous vous ramassez. Oui, il comprenait.

Le second du chef arriva, suivi peu après par le chef lui-même.

Un reporter du *San Diego Union* qui avait dû flairer un événement d'importance, tenta d'entrer. Il fut rejeté physiquement.

La brigade des avocats à la solde de Lucasi se tenait toujours derrière la porte close, vociférant de plus belle, réclamant instamment des explications.

Vingt minutes après l'enlèvement, l'officier de service répondit au téléphone et demanda :

— Y a-t-il un sergent Lyons ici ?

— Absolument.

Mais qui le *savait ?*

Qui pourrait lui téléphoner *ici,* sinon… Nom de Dieu !

— Priez, lança-t-il à Tatum en tendant la main vers l'appareil.

C'était bien Bolan, et il avait la voix tendue.

— Je tiens Tony Danger, Lyons, dit-il.

Lyons lança un regard vers Tatum et répondit :

— Vous savez vraiment comment vous y prendre, n'est-ce pas ? Et vous n'y allez pas par quatre chemins.

— Dites à vos copains de ne pas s'en faire. Je prendrai soin de leur prisonnier, je l'ai emprunté, c'est tout.

— Dites-le leur vous-même. Ils sont…

— Non, attendez, Lyons. Je suis sur le point de repartir, mais je dois faire quelque chose d'abord. Comme vous êtes là…

Carl Lyons se mit à rire tout doucement.

— Vous savez bien que je ne peux pas.

— Cette fois-ci, oui. Ecoutez, au moins.

— Je vais mettre quelqu'un d'autre en ligne, Mack. Le capitaine Tatum, chef du bureau des Homicides. Un type bien, je m'en porte garant.

— D'accord, mais faites vite, je suis à court de temps.

Tatum attendait près d'un second appareil, en voyant le regard de Lyons, il décrocha.

— Tatum, Homicides, fit-il. C'est vous, Mack Bolan ?

Le capitaine leva les yeux sur Lyons lorsqu'il entendit cette voix de fer vibrer dans l'appareil. Une expression étrange envahit son visage, une espèce de grimace quasi admirative. Car Tatum respectait la grandeur humaine, qu'elle se situe d'un côté de la légalité ou de l'autre.

— C'est moi. Désolé d'avoir cassé votre taule. J'aurais préféré éviter ça. Je rendrai le prisonnier dès qu'il m'aura fourni les renseignements dont j'ai besoin. D'ici une heure environ. Deux heures tout au plus. En attendant j'ai besoin que vous me rendiez un service de votre côté. Dès que j'aurai obtenu satisfaction, je viderai les lieux. Je ne voulais pas venir ici de toute façon. C'est une belle ville, San Diego. Dommage qu'elle soit pourrie de l'intérieur. Je ne saurais même pas par où commencer. Mais je vais faire une incision. A vous de continuer l'intervention ou de laisser tomber.

— Attendez, fit Tatum d'une voix rauque. Au sujet de Tony Dan…

— Non, attendez vous-même, rétorqua la voix de glace. Les mafiosi de cette ville sont des minables. Il n'y a même pas de capo, pas plus qu'un prétendant sérieux. Le plus gros ennui c'est

l'environnement, et je ne parle pas de la pollution. Votre ville est faite de telle manière qu'elle encourage les truands minables comme Lucasi et Tony Danger à faire main basse. Vous me suivez, Tatum ?

— Je vous entends, répondit le capitaine d'une voix soumise.

Lyons n'en revenait pas. Il voyait le grand flic se laisser sermonner et répondre timidement avec humilité. Peut-être le méritait-il et s'en rendait-il compte. En tout cas, il avait l'envergure d'un grand homme.

Bolan poursuivait :

— L'un de vos citoyens respectés – Thornton Maxwell. Ce n'est pas le grand manitou qu'on croit. C'est un homme traqué, miné, happé. Le milieu le tient, le domine et le roue de coups. Il l'a peut-être cherché mais San Diego ne devrait pas en supporter les conséquences.

— Oui, acquiesça Tatum. Thornton est un personnage important. On le soupçonne de passer outre les conventions en affaires mais…

— Mais rien du tout. Il est pourri. Vous lui rendriez service en le mettant derrière les barreaux. Cinq ans de taule sont plus faciles à supporter que ce qu'il endure à présent. O.K. Thornton n'est pas le seul dans ce cas mais il faut bien commencer quelque part. Inculpez-le et les autres suivront automatiquement. Lorsque ce processus sera entamé, Lucasi et compagnie feront faillite. C'est tout ce que je demande. Donnez-moi un coup de main, Tatum, et je contournerai San Diego.

— Entendu, déclara le capitaine. Dites-moi ce que vous voulez que je fasse.

Et Bolan commença à le lui dire, mais Lyons n'écouta qu'à moitié. Le plus incroyable n'était pas ce que disait Mack Bolan.

La merveille entre toutes était que Tatum, le flic endurci par excellence, écoutait les instructions comme un adolescent qui entend parler pour la première fois de la sexualité, un garçon aux yeux écarquillés, fasciné par les mots qu'il entendait. Ayant peur d'y croire, ayant plus peur encore de ne pas y croire. Rempli d'espoir.

Oui.

Lyons en était sûr à présent.

Mack Bolan était de ces hommes qui réinventent les règles du jeu lorsque les lois anciennes ne leur conviennent plus.

Lorsque la conversation fut terminée, Tatum s'approcha du bureau de l'officier de service pour dire :

— Garde ces reçus, Tom. Tu y inscriras la sortie de Tony Danger. Relâché de son plein gré à l’heure indiquée sur les reçus.

Le policier ouvrit de grands yeux mais acquiesça sans murmurer.

Ensuite le capitaine prit Lyons par le bras et le tira jusque dans la grande salle au bout du hall.

— Une conférence s’impose, déclara Tatum d’une voix sérieuse.

— Qu’est-ce qui se passe ? demanda Lyons.

— Je suis peut-être fou, ou du moins l’étais-je. Toujours est-il que je vais faire relaxer toutes ces ordures. Ils n’auront plus droit à la protection de la police à San Diego. Ils ont fait leur trou, maintenant ils peuvent y crever.

— Vous n’êtes pas sérieux, protesta Lyons.

— A peine, rétorqua le capitaine Tatum.

CHAPITRE XVII

Ligoté, bâillonné, recroquevillé dans le coffre de la voiture, Tony Danger se morfondait, imaginant l'atrocité d'une mort inéluctable.

Bolan avait abandonné l'uniforme du jeune policier, il n'était plus vêtu que de la célèbre et sinistre combinaison noire. Il s'était aussi harnaché d'une ceinture spéciale à laquelle était suspendu l'Auto-Mag en compagnie de tout un assortiment de munitions, dont quelques grenades à fragmentation et plusieurs torches éclairantes.

Le Beretta noir, muni d'un silencieux, se trouvait dans un holster sous son aisselle gauche. Une cartouchière lui barrait la poitrine, mais à la place des balles il y avait des chargeurs complets pour les deux pistolets.

La bataille serait rude.

Bolan espérait que Tatum avait compris l'importance de l'enjeu et qu'il la ferait connaître en haut lieu.

La Ferrari était garée dans l'ombre du club-house de la marina de Mission Bay. Bolan venait de vérifier que le *Danger's Folly* se trouvait bien à quai avec son équipage à bord. Il jeta un coup d'œil sur sa montre. Nerveusement, il se rendit compte que les minutes filaient trop vite et qu'il se retrouverait bientôt à court de temps. Mais où donc était la fille ?

Comme prévu il avait contacté Blancanales et Schwarz qui lui avaient donné de bonnes nouvelles par radio.

— La piste a été difficile à repérer, lui avait dit Schwarz, mais je crois avoir réussi. J'ai cuisiné des techniciens de la Thornton Electronics. C'est là qu'on a assemblé les appareils. L'un des gars m'a parlé de véhicules tout-terrain achetés le mois dernier. Il paraît qu'une équipe spéciale travaille la nuit en grand secret pour faire des installations à bord des véhicules. Je n'ai pas voulu trop insister mais j'ai pu apprendre les dimensions des camions. Assez pour dire que ce serait possible. Ensuite, en me renseignant ailleurs, j'ai appris que les tout-terrain n'étaient pas partis par leurs propres moyens. Ils ont été transportés dans d'immenses semi-remorques qui appartiennent à la société de transports de Thornton. Encore une fois la nuit et en grand secret. Je continue mes recherches.

— O.K., lui avait répondu Bolan. Fais gaffe, Gadgets. Si tu as des emmerdes, appelle le Politicien. Je suis trop à court de temps.

Le rapport de Blancanales avait suivi.

— La petite est en piteux état, sergent. Elle ne se remet pas de la mort de Howlie, mais ce n'est pas tout. Elle est complètement effrayée. J'ai enfin réussi à lui faire admettre qu'elle n'avait pas brûlé elle-même les papiers, mais elle ne veut pas me dire qui l'a fait. Elle n'a confiance en personne. Et hier soir elle ne savait pas que c'était toi. Elle doit avoir le cerveau qui marche au ralenti. Tu sais, un peu comme les gars après une bataille, l'esprit engourdi. Je crois pourtant que je pourrais en tirer quelque chose si je pouvais la convaincre que tu fais ce que tu peux. Tu ne pourrais pas faire un saut par hasard ?

— Non, c'est une question de temps. Mets la radio ou la télé. La presse doit s'en donner à cœur joie maintenant. Peut-être y croira-t-elle.

— Bonne idée.

— Reste à l'écoute. J'aurais peut-être à te contacter tout à l'heure. Et reste en place pour donner un éventuel coup de main à Gadgets. Il marche sur une corde raide.

— Je sais, j'ai écouté.

Il s'était passé vingt minutes depuis ces transmissions. Bolan commençait à devenir nerveux. Marsha Thornton avait cinq minutes de retard.

Il sortit de la voiture pour aller voir si Tony Danger pouvait respirer sans peine. L'autre lui adressa un regard suppliant lorsqu'il ouvrit le coffre mais semblait ne pas trop mal se porter.

— Ce ne sera plus très long, Tony, lui dit Bolan. Puis on verra.

Elle arriva une minute plus tard, rangea sa voiture dans le parking puis revint d'un pas rapide et trébuchant vers l'homme qui lui avait demandé de lui accorder une heure de son temps.

Malgré la gravité de la situation, Bolan eut du mal à se concentrer, car la jeune femme portait encore le minuscule bikini auquel elle avait ajouté un petit soutien-gorge qui ne comprimait qu'à moitié ses seins laiteux dont les bouts se dressaient comme des pitons au contact de la brise maritime.

— Navrée d'avoir du retard, expliqua-t-elle, mais Max est rentré tôt. C'est la première fois qu'il se montre avant minuit depuis des mois. J'ai dû lui dire que je descendais sur la plage.

— Ce sera peut-être le dernier mensonge que vous aurez à lui faire. Ça dépendra de vous. Tony Danger m'a dit que le film se trouvait à bord du *Danger's Folly*. Je veux que vous me disiez s'il s'agit du bon film.

— Mais il a dit à Max qu'il l'avait envoyé à New York.

— Evidemment. Comme ça il avait la paix et votre mari avait encore plus peur. Mais un type comme Tony aime à conserver près de lui ses armes. Toujours est-il qu'il a eu une illumination et qu'il consent à vous laisser en paix.

Il ouvrit le coffre de la voiture.

— Et voilà votre passeport pour la tranquillité, ajouta Bolan.

— Je n'en reviens pas, chuchota la jeune femme.

— Asseyez-vous dans la voiture, n'en bougez pas. S'il y a du vilain, partez vite.

Elle le regarda avec des yeux incrédules, sourit vaguement puis monta dans la Ferrari.

Bolan hissa son prisonnier hors du coffre, le mit debout, le poussa en direction du quai.

— Tiens-toi pénard, conseilla-t-il dans l'oreille de Tony Danger. Tu vivras plus longtemps.

Le *caporegime,* qui s'était toujours comporté en paon faisant la roue, était au bord de l'effondrement. Bolan connaissait bien ce type de comportement, il l'avait souvent observé. Sous un aspect de dur et derrière la façade du bagarreur se cachait l'âme d'un lâche. Ces gosses, qui naissaient dans la peur, grandissaient dans le chaos et la violence, affectaient toujours une fois adultes un souverain mépris du danger. C'étaient pourtant ces hommes qui finissaient par pleurer à chaudes larmes et demander grâce, car ils n'avaient trouvé aucune justification à leur vie et encore moins à leur mort. Ils avaient de la vie une vision très limitée, ne voyant jamais plus loin que le bout de leur nez.

Il lui fallut à moitié porter et pousser son prisonnier vers le quai. Lorsqu'ils firent un premier pas sur la passerelle, une voix s'éleva du pont du yacht :

— *C'est ce type !*

A quoi répondit l'Exécuteur d'une voix glaciale :

— Du calme, les gars. Votre patron s'étrangle avec le canon de mon pistolet au fond de la gorge.

Lorsqu'ils arrivèrent sur le pont, Bolan expédia Tony Danger contre la paroi de la cabine d'un coup de genou au ventre et le maintint contre la cloison, le Beretta rivé entre les yeux hagards du mafioso.

Bolan lui arracha d'un coup sec le grand morceau de bande adhésive qui le bâillonnait.

— Dis quelque chose à ton équipage, Tony.

L'homme essaya trois fois de parler avant de retrouver sa voix, et celle-ci n'était qu'un mince filet lorsqu'il put enfin croasser :

— F-faites ce qu'il dit ! P-pas de conneries !

Turtle Tarantini quitta l'ombre de la cabine principale où il s'était dissimulé. Il regardait Bolan avec le même air adorateur qu'auparavant, lors de leur première rencontre tandis que les circonstances avaient été tout autres. Sa coopération donnerait quelques minutes de plus à Bolan pour achever sa mission.

— Soyez le bienvenu à bord, monsieur Bolan, déclara Turtle d'une voix assez nerveuse.

— Où se trouve ton équipe ? grinça Bolan.

— Ici, monsieur. Derrière moi. Dites-leur qu'ils peuvent sortir. Nous ne sommes pas armés.

— Les mains sur le bastingage pour une fouille. Je n'ai pas de mauvaise intention à votre sujet à moins que vous m'en donniez une raison.

Les deux hommes quittèrent alors l'obscurité et vinrent en file indienne se placer près du bastingage en face de Bolan, se prêtant volontiers à la fouille.

S'étant assuré de l'absence d'armes, Bolan leur montra la passerelle en leur conseillant :

— Ne vous retournez même pas.

Puis Bolan se retrouva seul avec celui qui par un étrange pressentiment avait baptisé son yacht *Danger's Folly*.

L'homme, le dos collé à la cabine, les yeux effrayés rivés sur le canon du Beretta commençait à comprendre combien il avait fait une folie.

Bolan lui accorda un certain temps pour bien observer la mort en face puis il laissa tomber le bras, rengaina le pistolet.

— Va me trouver le film, ordonna Bolan.

Chancelant, l'homme trébucha jusque dans la cabine principale. Bolan le suivit pas à pas. Il fit glisser un panneau mural, tourner la

combinaison d'un coffre-fort puis il déposa dans la main tendue de Bolan une bobine de pellicule.

— C'est tout ? demanda ce dernier.

— Je vous le jure.

— Si tu mens, je reviendrai te chercher.

— Je vous le jure !

— Allons-y, fit Bolan.

Ils retournèrent près de la voiture. Tony Danger n'avait toujours pas retrouvé l'usage normal de ses jambes et sa respiration était saccadée.

Marsha Thornton descendit en les voyant arriver. Son regard incrédule balaya Tony Danger puis elle murmura :

— Je n'en reviens toujours pas.

Bolan déroula le longueur de la bobine et tendit la pellicule à la jeune femme. Il lui passa également une mini-torche en lui disant :

— Vérifiez que c'est bien le film.

Elle scruta rapidement et avec un certain dégoût plusieurs clichés.

— Oui, c'est bien celui-ci.

— Brûlez-le, fit-il en lui donnant un briquet.

— Ici ?

— Ici, acquiesça Bolan.

Elle dévida la bobine et laissa tomber par terre le serpentin criminel.

Tandis que Marsha Thornton s'affairait, Bolan poussa son prisonnier près de la voiture puis s'adressa à la jeune femme :

— Lorsque vous serez rentrée, dites à votre mari ce qui s'est passé. N'oubliez rien. Dites-lui que la prise ne tient plus, que ses seuls ennuis sont ceux qu'il a créés lui-même. S'il vide son sac, je lui laisse la vie. S'il joue au plus fin, je le tuerai. Vous comprenez bien ce que je vous dis ?

— Oui, parfaitement, murmura-t-elle.

— Vous lui direz aussi que j'ai retrouvé le matériel radio disparu.

Bolan jeta un regard discret sur Tony Danger puis se mit une cigarette dans la bouche et se pencha près de la jeune femme pour l'allumer.

— Je vais faire tout sauter cette nuit. C'est une fleur que je lui fais. Il comprendra, dites-le lui.

Marsha Thornton, dont le regard n'avait plus le côté terne d'avant, lui promit :

— Je le lui dirai. Merci.

— Reculez, fit Bolan. Vous ne l'allumerez jamais comme ça.

Il l'écarta, activa une fusée éclairante et la jeta sur le tas de pellicule.

Il y eut un nuage incandescent et les images incriminantes s'envolèrent en flammèches vives.

— Maintenant partez, commanda Bolan à la jeune femme au regard de braise. Ne pensez plus à tout ça, ne vous retournez plus jamais dessus.

Elle l'effleura de ses lèvres humides, courut jusqu'à sa voiture.

Bolan se tourna vers Tony Danger.

— Tu es vraiment une salope, tu sais.

Puis il poussa le truand à l'intérieur de la Ferrari, et ils retournèrent à San Diego en silence.

Bolan s'immobilisa devant la préfecture.

Revoyant la geôle, surpris mais rassuré, le prisonnier s'adressa au grand homme assis derrière le volant :

— Ecoutez, Bolan, je...

— Descends de ma voiture, connard, lui intima d'une voix glaciale l'Exécuteur.

Tony Danger ne se fit pas prier, et la Ferrari bondit vers la nuit.

Un moment plus tard, Bolan appuya sur l'émetteur accroché sur son épaule et appela le Politicien.

— Retrouve Gadgets tout de suite. J'ai amorcé Tony et je viens de le déposer. Nous sommes maintenant en Alerte rouge.

— Lisa Winters m'en appris de belles, annonça le Politicien.

— Attends le regroupement. Je dois préparer le piège.

— Il a vraiment marché ?

— Et comment ! Il avait les oreilles comme un éléphant, il se pourléchait les babines.

— Faut pas le rater, sergent. C'est lui qui a tué Howlin' Harlan.

La voix de l'Exécuteur reprit instantanément un ton givré.

— Tu es sûr ?

— Aussi sûr que nous étions certains que Howlie ne s'était pas fait sauter le caisson, répondit Blancanales.

— O.K. Rejoins le site du piège. Fais rappliquer Gadgets de toute urgence. C'est une question de secondes.

CHAPITRE XVIII

Lorsque Bolan déposa Tony Danger devant la préfecture, John Tatum et Carl Lyons se trouvaient à bord d'une voiture qui était discrètement rangée à quelque distance, dissimulée à l'ombre des bâtiments.

Tatum se redressa subitement.

— La voilà ! fit-il. La Ferrari !

Mais Lyons n'avait d'yeux que pour l'homme hagard qui venait de poser un pied incertain sur le trottoir.

— C'est ça, Tony Danger ?

— Le seul, le vrai, rétorqua Tatum en s'esclaffant. On dirait qu'il en a pris un coup.

— On a vu un fantôme, commenta Lyons en regardant s'éloigner les feux arrière de la Ferrari.

— J'opte pour le fantôme, soupira Tatum.

— Regardez, il va réellement retourner en cellule.

— Pourtant, on n'en veut pas, remarqua ironiquement Tatum. Attendez un peu qu'il apprenne qu'il a été officiellement relaxé depuis plus d'une heure.

— J'espère seulement qu'il réagira comme prévu.

— Ne vous en faites pas. Je donne vingt sur vingt à Bolan là-dessus : il connaît son ennemi.

— C'est à cent contre un comme risque, déclara le flic de Los Angeles.

— Non, pas tant que ça. Tony passera un coup de fil à son patron dès qu'il se rendra compte du changement de situation. Ensuite, je crois que ça se passera comme l'a prévu Bolan.

— Vous vous rendez compte que vous mettez en jeu vingt-six années de carrière, observa Lyons. Je veux dire… Enfin, Bolan est un type formidable, mais ce n'est pas Superman, quoi.

Tatum émit un petit rire.

— Les rôles sont renversés, dit-il. Détendez-vous, sergent. Ne prenez pas la peine de vous faire l'avocat du diable. Je sais où je mets les pieds.

Lyons se mit à rire doucement, gêné.

— Excusez-moi.

— Pensez-vous. Vous savez, à une époque j'aurais pu devenir moi aussi un Mack Bolan. Ces gars-là ne sont pas envoyés par le ciel ou l'enfer. Ils apparaissent un peu comme ça, n'importe où, des types comme vous ou moi qui subissent un certain destin. Pas un destin personnel, non, mais un destin plus généralisé. Réunissez un certain environnement, certaines circonstances et certaines qualités, et vous verrez apparaître un Mack Bolan. J'en ai déjà connu des types comme lui… Sur les champs de bataille de la Seconde Guerre mondiale dans le contexte européen. En fait, Lyons, je vais vous avouer une chose : je suis content qu'il soit passé par San Diego. Ça m'a fait revenir en arrière.

— On monte un fan club ? demanda Lyons en souriant.

— Ce n'est pas une si mauvaise idée, ça, répondit sérieusement le capitaine.

— Dites… Euh, je n'ai pas fait bien attention lorsque Bolan vous a expliqué son plan. De quoi s'agit-il ?

— D'une simple augmentation de pouvoirs, expliqua Tatum. Ben Lucasi est un petit chef minable qui rêve d'un empire. Qu'est-ce qu'il a ici, dans une petite ville assez tranquille au bout du pays ? Il peut frauder la douane, il peut faire un peu de trafic de contrebande, il jouit de la proximité du Mexique et des casinos. Mais il n'y a pas là de quoi bâtir un empire national.

— Pas à moins de posséder quelque chose de plus.

— Il a eu une idée assez dingue, très osée si on y réfléchit. Personnellement, je n'en aurait pas cru Ben Lucasi capable. Mais enfin… Bolan m'a dit que Big Ben essaye d'accaparer le réseau de bookmakers des Etats-Unis. En totalité… Les bookmakers, les salles de paris, les télex…

— Comment pourrait-il s'y prendre ? demanda Lyons. La Mafia détient à peu près toute cette organisation pour le moment.

— Oui, mais Ben croit avoir trouvé un nouveau système. Un système qui fera de lui l'homme-clef d'un réseau mondial du jeu illégal. Ensuite, la Mafia aurait à le supplier pour utiliser ses services. C'est un drôle de truc… S'il parvient à la réaliser.

— Comment s'y prend-t-il ?

— Il a fauché des émetteurs ultra-secrets à l'armée, des appareils invraisemblables. Bolan affirme que l'un de nos meilleurs citoyens a trempé dans l'affaire. Ce type est le P.D.G. d'une boîte qui fait des

travaux en électronique pour le gouvernement. Il paraît qu'il a été contraint et forcé d'entrer dans le coup, et qu'il tient à tout prix à s'échapper de l'emprise du milieu. S'il est inculpé, il risque de se voir accuser d'avoir négligé son système de sécurité. C'est sur ça que je compte. Je crois que Thornton - c'est lui, le type - je crois qu'il est responsable d'une vague de corruption que nous constatons à San Diego depuis quelques années. Si nous pouvions convaincre Thornton de vider son sac...

— Ce n'est pas un travail pour le bureau des Homicides, observa Lyons.

— Je suis avant tout un flic, répondit promptement Tatum.

— J'en ai la profonde certitude, fit le flic de Los Angeles.

— En tout cas, il y a plein d'homicides dans cette affaire, j'en suis assez sûr.

— Peut -être.

— Moi, je vous l'affirme. Tony Danger que vous venez de voir, est le tueur en chef de Ben Lucasi. Je le sais. D'autres le savent aussi. Il est responsable d'une douzaine de meurtres qui se sont déroulés depuis deux ans. Du matériel pour mon bureau. *Je le sais*. Mais quant à le prouver devant un tribunal... Effectivement, il est possible que je prenne des risques. Mais il est tout aussi possible que Bolan déclenche quelque chose qui m'aidera.

Lyon sourit sous cape et se garda bien de dire ce qu'il pensait. La capitaine Tatum était complètement séduit par Mack Bolan. Il n'était pas le premier, il ne serait pas le dernier. La guerre que l'Exécuteur menait seul s'encombrait maintenant d'une foule d'alliés. Il fallait avouer tout de même que Bolan avait recruté des supporters sans l'aide de quiconque. Car il était difficile de faire sa connaissance et de ne pas prendre parti pour lui, au moins officieusement.

— Toujours est-il, poursuivit Tatum, que Bolan a laissé entendre à Tony Danger qu'il comptait faire sauter tout cet appareillage électronique. Il pense que ça fera sortir Lucasi de sa tanière. Avec un peu de chance, il paniquera. Il va courir protéger son précieux matériel. Bolan va le suivre à la trace, laissant à Lucasi le soin de lui faire connaître l'emplacement des engins.

— Alors pourquoi ne sommes-nous pas devant la maison de Lucasi au lieu de rester ici ?...

— Vous l'avez dit vous-même, gronda Tatum. Je suis le chef du bureau des Homicides. Je ne vais pas aller me balader sur un coup

qui regarde les fédéraux, j'ai un homicide en vue…

— *Quel* homicide ?

— Celui de Maxwell Thornton. Bolan prédit, et je suis d'accord, que Lucasi donnera à Tony Danger l'ordre de supprimer Thornton tout de suite. Lucasi doit tout déménager s'il veut préserver ses atouts. Thornton est un risque. Mais moi, je compte le garder en vie et coincer Tony Danger par la même occasion.

— Pour rien au monde je ne voudrais être à votre place, annonça Lyons à voix basse.

— Elle ne me plaît pas follement non plus, alors fermez-la.

— Une chose de plus, capitaine. L'Organisation a déjà essayé le coup de la radio. Ils ont pris la peine de monter une station légale il y a quelques années au Mexique pour…

— Ça n'a pas marché, grinça Tatum. Primo, n'importe qui pouvait écouter ces émissions, ce n'était pas exclusif. Secundo, le gouvernement mexicain leur a fermé la baraque lorsque les fédéraux le leur ont demandé au titre de la coopération. Le système d'aujourd'hui est tout à fait différent. C'est plus privé qu'une ligne de téléphone, c'est impossible à mettre sur table d'écoute… Le voilà !

Tony Danger venait de réapparaître sur les marches du palais de justice. Il était visiblement en meilleure forme : la tête droite, le menton en avant, ma mine gaillarde. Il se dirigea jusqu'au croisement de la rue.

Quelques instants plus tard une grosse voiture noire surgit de l'obscurité et s'immobilisa près du trottoir. Tony Danger y monta, la voiture s'éloigna.

Tatum démarra aussitôt en douceur et prit le microphone.

— Hôtel un, sujet en vue, roulant au nord vers Pacific Highway. Limousine noire, plaque californienne 904 HDT. Que toutes les unités prennent leur place prévue, se mettent en surveillance. Le sujet vire à l'ouest sur…

Lyons dégaina son revolver de service, vérifia le chargement puis le rangea.

Il aurait cent fois préféré se trouver sur les traces de Bolan au lieu de… Il savait que toute l'action allait se dérouler d'un autre côté. Le capitaine Tatum, devenu le supporter inconditionnel de Bolan, venait de remettre le sort de Ben Lucasi entre les mains meurtrières de l'Exécuteur.

Oui, le coup de feu se passerait d'un autre côté.

CHAPITRE XIX

Il se trouvait au sommet d'une colline lorsque les trois voitures quittèrent l'enclos de la maison de Ben Lucasi – trois grosses limousines – et il leur laissa le temps de s'éloigner, fixant le mini-défilé à travers ses puissantes jumelles. Lorsque les voitures atteignirent l'Interstate 5 et tournèrent vers le sud, Bolan quitta le perchoir, regagna la Ferrari et la poussa rapidement jusqu'à l'Interstate pour pister son gibier.

De nouveau, il les repéra, les découvrant juste avant l'échangeur, les suivant tranquillement à travers le gigantesque dédale en béton armé vers la ville. Ce réseau d'autoroutes était très perfectionné : le trafic s'écoulait sans encombre, en douceur. La nuit commençait à peine, car il n'était pas encore vingt et une heures. Une pleine lune et des myriades d'étoiles jetaient leurs éclats vifs sur le paysage. La nuit idéale pour des amoureux comblait les vœux du guerrier.

Il avait promis au capitaine Tatum de contourner la ville : il fallait donc agir ici dès maintenant ou y renoncer à tout jamais. L'Exécuteur n'avait qu'une parole.

Le convoi ennemi vira vers l'est, prenant la rampe qui menait vers le centre mais continua à l'est, dépassant la sortie vers l'autoroute de Wabash. C'est à ce moment que Bolan fit appel à ses acolytes.

— Roule à l'est sur Helix, annonça-t-il. Vient de dépasser Wabash. Où êtes-vous ?

Gadgets Schwarz se fit entendre aussitôt.

— Banco. Suis en place. Ils devraient emprunter la State 94, direction sud-est à travers Spring Valley.

— Roger, répondit Bolan.

Puis ce fut au tour de Blancanales.

— Je me trouve à quelques minutes de cette sortie. Je les prends en chasse ?

— Gadgets, tu es à l'abri ? demanda Bolan.

— Ouais, sans problème.

— O.K., Politicien. Rapproche-toi. Repère trois limousines, des Lincoln, je crois, déployées en convoi.

— Roger.

Bolan comptait chaque seconde, car Ben Lucasi était homme à profiter de chaque instant. Il était malin. Prudemment, le convoi avait fait un grand détour au sud pour contourner la ville alors qu'il aurait été plus simple de couper à travers grâce à l'Interstate 8, surtout si le but était d'emprunter la 94. C'était une route qui longeait la Sycuan Indian Reservation en passant par Tecate, une ville mexicaine frontalière. Tout à coup, Bolan eut un pressentiment, il appela Gadgets Schwarz pour se le faire confirmer.

— Gadgets, tu as dit qu'il fallait des sommets pour transmettre. La 94 vire à l'est près de la frontière, non ?

— Exact. Je me trouve un peu à l'ouest de Potrero qui se trouve à nord de Tecate. Tu trouves sur ta carte ?

— J'ai le doigt dessus, répondit Bolan. Va à l'est, au-delà de la Campo Reservation. On dirait qu'il y a un pic élevé.

— Encore exact. C'est le Tecate Divide dont le sommet est à plus de quinze cents mètres. Les semi-remorques que je cherchais étaient garés près de Potrero hier. Mais j'ai perdu leur piste depuis.

— O.K., reste sur le qui-vive. On dirait qu'on va se rapprocher de ta position.

Blancanales s'annonça un instant plus tard pour confirmer.

— Les trois limousines ont quitté l'Interstate à Spring Valley et roulent au sud sur la 94.

— Bingo, fit Bolan. Prends-les en chasse, maintiens ta distance. J'arrive.

— Faudra appuyer pour nous rejoindre, ils roulent à cent quarante.

— T'en fais pas pour moi, fit Bolan en riant.

Il écrasa l'accélérateur de la Ferrari, le moteur mugit puissamment, la voiture fit un bond en avant, l'aiguille du compte-tours oscillant dangereusement à travers la zone rouge. Il emprunta la rampe de sortie puis traversa Spring Valley à une allure légale avant de relancer la voiture à fond sur la route du désert. Il put enfin distinguer devant lui les feux arrière du convoi.

— Vous êtes en vue, annonça-t-il à Blancanales. Perds de la distance, Politicien, tu es trop près d'eux.

— D'accord. Je ne voulais pas prendre le risque de les perdre en traversant la ville. Je ralentis.

Un instant plus tard, Bolan rattrapa la Corvette de Blancanales.

— Je te dépasse.
— Je t'en prie, vas-y.
Accélérant au maximum, Bolan dépassa aussi le convoi de la Mafia, dissimulé au fond du cockpit pour cacher son visage. Il compta rapidement les occupants des limousines.
— Voici le compte, fit-il lorsqu'il eut pris suffisamment d'avance. Cinq dans la dernière, Lucasi et ses gardes du corps. Au milieu, huit gardes armés. Devant, six hommes. Des mauvais.
Schwarz déclara alors :
— Je ne fais rien ici, je m'ennuie. Veux-tu que je monte à Barrett pour les suivre de là ?
Bolan devançait le convoi de deux kilomètres à présent. Il répondit à Schwarz.
— Banco, affirmatif. Prends place, roule lentement au sud. Laisse-toi dépasser et suis-les. Politicien, à ce moment dépasse-les, garde-les en vue dans ton rétroviseur.
Les deux hommes répétèrent ces instructions, et Bolan accéléra de nouveau pour reconnaître la route. Il traversa Jamul puis, six minutes après, le petit village de Dulzura. Un peu plus loin, il rencontra Schwarz à bord du car de guerre, klaxonna amicalement, se fit klaxonner en retour, puis fonça au sud vers Barrett.
Le paysage était rugueux et aride mais splendide sous le clair de lune avec l'aspect d'une surface planétaire que les hommes n'auraient jamais foulée.
Quelques kilomètres après Dulzura, il vit dans le faisceau de ses phares une petite route transversale qui partait à l'est. Ralentissant, il dépassa le croisement, effectua un tête-à-queue contrôlé, revint pour vérifier.
Un vieux panneau de direction indiquait que c'était la route qui menait jusqu'au réservoir de Barrett.
Bolan trouva le réservoir sur sa carte puis étudia les environs. Ensuite il descendit de la Ferrari afin d'examiner de plus près la route, à la recherche d'un indice.
Et il trouva. De gros véhicules avaient emprunté cette route depuis peu. Il vit un endroit où d'immenses roues avaient quitté la chaussée pour s'enfoncer lourdement dans la terre molle.
Il resta un moment immobile dans la fraîcheur nocturne, réfléchissant, écoutant son instinct. Puis il s'adressa à la petite radio

sur son épaule :

— Petite route qui vire à l'est à partir de la 94 quelques kilomètres avant Barrett. J'ai une intuition. D'après la carte, on peut rejoindre la Nationale 80. Je vais reconnaître. Prévenez-moi si le convoi dépasse ce point.

— Tu pourrais bien avoir raison, sergent, répondit Schwarz. Ils déplaçaient ces véhicules tous les jours. Et fais gaffe. Un gars dans un routier à Barrett m'a dit que les véhicules n'étaient pas conduits par des camionneurs. Deux hommes par engin, des sales gueules.

— Roger, fit Bolan. Et merci.

Il remonta dans la Ferrari, la lança à fond sur la petite route mal chaussée.

Le paysage qui avait paru rugueux et aride près de l'Interstate 94 devenait franchement incroyable. Le terrain environnant était cassé, hachuré, parsemé de rochers irréels.

L'acheminement des deux semi-remorques serait des plus délicats. Mais Bolan « sentait » le combat. Si Lucasi avait ordonné un nouveau déplacement après avoir reçu l'appel de Tony Danger, il était fort possible que les véhicules soient passés par-là.

De plus, si Lucasi avait paniqué comme l'avait espéré Bolan, il aurait fait déplacer les véhicules tout en les ralliant à toute vitesse pour les protéger.

Quelques instants plus tard, Bolan eut la confirmation de ses soupçons. Son cœur fit un bond victorieux lorsqu'il aperçut loin devant lui dans un virage les deux paires de phares. Pare-chocs contre pare-chocs, les deux diesels énormes négociaient péniblement le petit chemin de l'arrière-pays.

— Bingo, fit Bolan dans la radio. Les cibles sont en vue. A moitié chemin du réservoir. Rapprochez-vous pour protéger mes arrières.

— Ils viennent de me dépasser à tout va, annonça Schwarz. Le Politicien me dépasse maintenant. On les attaque ici ou est-ce qu'on les laisse se rapprocher encore un peu ?

— Laisse-les, commanda Bolan. Mais ne les perdez pas. Dès que vous aurez pris la petite route, éteignez vos feux. Il fait assez clair pour s'en passer.

— Affirmatif.

— Fais gaffe, sergent, gronda Blancanales.

— Ça va de soi, rétorqua Bolan.

— Je dépasserai le croisement. Au bout d'un kilomètre je ferai demi-tour.

— O.K., répondit Bolan d'une voix tendue. Fais attention sur cette route, elle est traîtresse.

Il accéléra à fond, lançant la voiture sur les traces des véhicules diesel, les rejoignant puis ralentissant pour se laisser distancer d'une trentaine de mètres.

— La cible sait que je suis là, annonça-t-il. Annoncez le passage du croisement.

— Roger, fit Schwarz.

— Wilco, dit Blancanales. Maintenant !

Quelques instants plus tard, Schwarz déclara :

— Le convoi vire à l'est.

— En vue, marmonna Blancanales. Je fais demi-tour et je rejoins.

— Je roule à l'est, annonça quelques instants plus tard Schwarz. Tu es éteint, Politicien ?

— Affirmatif.

— Marquons nos positions. Repère devant. Cabanon en ruines sur la droite. Grand rocher, arbre mort devant. Je passe... Attention... Marque !

Dix secondes plus tard, Blancanales répondit :

— Marque ! Je suis dix secondes derrière toi.

— Reste-là, commanda Bolan.

Ainsi se présentait l'alignement : deux véhicules diesel, roulant lentement à quelques mètres l'un de l'autre et Bolan juste derrière. Quatre kilomètres derrière eux, roulant très rapidement, arrivaient trois limousines noires avec dix-neuf hommes en armes. Quelques secondes derrière ces derniers, Schwarz roulait à bord du char de guerre, et Blancanales se trouvait à dix secondes derrière Schwarz.

Des secondes en pagaille, peu si on les comptait réellement.

Bolan attendit de voir dans son rétroviseur les phares des limousines. A présent ils le voyaient tout près de leurs précieux véhicules, se demandaient sans doute : « Mais on a pas déjà vu cette voiture de sport ?... »

Il observait aussi le terrain qui s'étalait devant lui et des deux côtés des semi-remorques. Un endroit idéal s'annonçait, juste devant, la route parcourait un terrain en contrebas, serrée entre deux collines.

Il dégrafa une grenade à fragmentation, tira la goupille, s'écria dans la radio :

— J'y vais !

La Ferrari bondit en rugissant, passant sur la gauche des cibles mouvantes. Il se pencha, fit un signal de la main aux gars dans la cabine du second diesel puis rattrapa le premier véhicule, comptant chaque seconde, se glissant le plus près possible, tenant le volant de la main gauche…

Le conducteur de l'immense engin lui cria quelque chose tandis qu'il lançait la grenade qui tomba sur les genoux du gars.

Au même instant, Bolan se redressa, reprit les contrôles de la Ferrari, accéléra violemment et devança le semi-remorque d'environ trois secondes.

Le chauffeur de la première limousine avait pressenti ce qui se passait et il doublait le second semi-remorque à la tête du convoi, effectuant un dépassement qui défiait toutes les lois de la conduite prudente.

Il y eut une explosion qui éclaira le cockpit de la voiture de Bolan d'une lueur rougeâtre, et il vit dans le rétroviseur voler en tous sens des débris métalliques. Une pluie de verre s'abattit sur sa voiture.

Le gros engin vacilla puis vira sur la gauche, tenta de monter le flanc de la colline, dérapa avec des crissements horribles, se retourna dans un fracas épouvantable doublé d'une déflagration enflammée.

Ce fut ensuite le chaos. Deux des limousines et le second diesel s'écrasèrent dans le brasier avec des grincements de tôles, une série d'explosions mineures, des gerbes de feu, des hurlements de terreur.

Bolan avait déjà fait demi-tour pour gagner les hauteurs, surplombant ainsi les dégâts incandescents. Sorti de la Ferrari, il lançait dans sa radio :

— Arrivez à toute vitesse !

En contrebas, les survivants commençaient à s'éloigner des flammes.

La dernière limousine avait réussi à s'arrêter, s'immobilisant en travers de la route, suffisamment près de l'holocauste pour ressentir la chaleur de l'essence brûlante.

Des hommes en sortaient, hagards, mitraillette au poing, cherchant en vain une cible sur laquelle tirer. Bolan reconnut le garde du corps en chef de Lucasi, Diver. Il criait aux autres :

— Couvrez nos arrières !

Bolan leur signala alors sa présence en braquant le terrifiant Auto-Mag, tirant trois coups vers le capot de la voiture encore intact. Une étincelle dut allumer les gaz des carburateurs, car le capot se souleva brusquement et une explosion générale fit s'élever la voiture à plus d'un mètre. Elle retomba lourdement, brûlant comme une torche.

Trébuchante, aveuglée, une silhouette humaine enflammée essayait de faire quelques pas. C'était Diver : Bolan l'acheva d'une balle dans la tête. Il s'attira aussitôt le feu continu de plusieurs mitraillettes dont les projectiles découpèrent le sol sous ses pieds. Puis, il y eut des rafales de P.M. : Schwarz et Blancanales venaient ajouter leurs tirs à la mêlée.

Bolan leur laissa les survivants.

A une exception.

Big Ben Lucasi était agenouillé au bord de la route, le sang s'échappant d'une blessure au cou, les yeux rivés avec horreur et stupéfaction sur les restes calcinés de son rêve d'empire.

Bolan se rapprocha lentement du bas-côté, s'arrêta devant le petit homme à qui il manquait le titre de capo.

— Tas merdé, Lucasi, annonça-t-il froidement.

Le regard voilé du mafioso se leva jusqu'à la forme en noir qui le dominait. Involontairement, l'homme eut un mouvement de recul, mais il se domina et répondit avec défi.

— Je savais que tu finirais par venir chez moi. Alors, vas-y. Tue-moi.

— D'accord, répondit Bolan.

Collant le canon de l'Auto-Mag contre le front de Lucasi, il caressa la détente, expédiant un immense projectile à travers le petit crâne.

Une nuée de cervelle et d'ossements emplit l'atmosphère, et le tronc de Big Ben Lucasi glissa rapidement vers le foyer ardent.

Bolan rangea l'Auto-Mag.

— Adieu, Howlie, dit-il aux flammes. Repose en paix.

EPILOGUE

Les trois guerriers se regroupèrent près de la Ferrari tandis que le brasier en contrebas finissait de se consumer.

— C'est terminé, conclut doucement Gadgets Schwarz. Je défie quiconque de prouver ce qu'il y avait dans ces camions.

— Tant mieux, remarqua Bolan. C'est idéal comme endroit pour enterrer une vilaine affaire.

— Mais ce n'est pas encore tout à fait terminé, leur annonça Blancanales. Je n'ai jamais eu le temps de faire mon rapport. Lisa Winters m'a appris que Tony Danger les faisait tous chanter. Il s'agissait d'une orgie sur un yacht ou quelque chose comme ça, Tony s'en servait pour leur forcer la main. Elle a dit...

— C'est logique, fit Bolan en l'interrompant. Les gens s'arrangent toujours pour foutre en l'air leur vie.

— Attends, reprit Blancanales. C'est Tony Danger qui a tué le colonel. Il était allé chez lui pour faire un échange. Howlie allait lui remettre les dossiers manquants contre les photos. Mais Danger a buté le colonel et brûlé les dossiers. Je suppose que le colonel s'est battu jusqu'à la fin. Il est mort d'un coup de son propre pistolet. Je crois qu'il avait monté une petite mise en scène lui aussi. Lisa m'a dit qu'ils se battaient pour l'arme... Celle du colonel... En tout cas...

— En tout cas, il est mort, fit Bolan. Et c'est bien terminé. J'ai déjà remis Tony Danger entre les mains de la police de San Diego et je...

— J'écoutais les fréquences de la police, fit brusquement Schwarz. Là encore c'est terminé. J'ai entendu pendant que je roulais sur la 94. Une fusillade chez Maxwell Thornton. Un piège tendu par la police. Tony Danger est mort, deux autres tueurs sont gravement blessés.

Bolan poussa un soupir et commença à recharger l'Auto-Mag.

— Alors c'est bien fini, dit-il d'une voix lasse. Je crois que Thornton acceptera la proposition que je lui ai fait transmettre. Surtout après...

Blancanales fixait les carcasses noircies plus bas.

— Ouais, fit-il. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Bolan lui lança un regard surpris.

— J'étais en route pour Philadelphie quand j'ai reçu votre appel.

— Que se passe-t-il à Philly ?
— Un type qui s’appelle Angeletti.
Blancanales émit un petit sifflement.
— *Celui-là !* Ça va pas être commode, sergent. Gadgets et moi pourrions…
— Vous pourriez rentrer chez vous, fit Bolan d’une voix sans réplique. Je dois travailler seul à Philly.
Les deux survivants de l’Equipe de la Mort comprenaient.
— Tu sais comment nous joindre si tu as besoin de nous, dit Schwarz.
— Bien sûr, répondit Bolan. Mettez-vous un peu à l’abri. Ça m’a fait penser… Euh… Disons, au bon vieux temps.
— C’est vrai, dit Schwarz.
Blancanales déboucla une ceinture très épaisse et la tendit à l’Exécuteur.
— Les fonds de guerre, expliqua-t-il. Il n’en manque pas beaucoup. Tout ce que j’ai acheté c’est le matériel et la Corvette.
— Je n’en veux pas, gronda-t-il. Gardez ce fric. Je ne prendrai que ce que je pourrai mettre dans mes poches. J’en ramasse tant que j’en veux.
Schwarz sourit largement.
— T’as pas de problèmes de crédit, toi. Combien leur en as-tu piqué jusqu’à présent, hein ?
Bolan sourit à son tour.
— Je ne sais pas. Des millions sans doute. C’est de l’argent facile, ça vient, ça s’en va.
— Eh bien, commença Blancanales, je crois que nous ferions bien de…
— Etablissez-vous, leur dit Bolan.
— Quoi ?
— Servez-vous des fonds de guerre pour monter une entreprise. Soyez logiques, vous risquez gros de toute façon, non ? Faites que ça vous rapporte.
— Qu’est-ce qu’on pourrait monter comme entreprise ? demanda Schwarz à qui l’idée ne déplaisait pas.
Bolan haussa les épaules.
— Vous trouverez bien quelque chose qui vous ira. Moi, j’entrevois plusieurs possibilités. Le contre-espionnage industriel.

Les gros services qu'on peut rendre à des petits pays. Vous êtes futés. Si ce travail vous amuse…

Les deux hommes échangèrent un regard. Une foule d'idées leur venait à l'esprit.

— Mais tout de même, fit Blancanales, si jamais tu as besoin de nous…

Bolan leur sourit et leur tendit la main.

— Allez, cassez-vous. Garde le char, Gadgets. J'en trouverai un autre quelque part.

Et ce fut la fin de leur brève association.

Blancanales et Schwarz s'éloignèrent, passant à côté des restes du siège de San Diego, montèrent dans leurs voitures et partirent vers l'ouest.

— Dieu seul savait où.

Quant à Mack Bolan, à jamais condamné à jouer le rôle de l'Exécuteur, il monta dans la Ferrari et se dirigea vers l'est. Il allait retrouver une autoroute et la suivre jusqu'à Philadelphie où l'attendait une autre sorte d'enfer.

Howlin' Harlan, de nouveaux amis et la ville de San Diego faisaient désormais partie de son passé.

L'avenir s'étalait devant lui comme un perpétuel champ de bataille qu'il avait surnommé « la piste sanglante ».

Il fallait être fou pour mener une telle existence. Il aurait fallu être fou ou mort pour y renoncer.

Bolan sourit sans humour à l'horizon à l'est.

— A nous deux, charogne, murmura-t-il.

Cela s'annonçait mal pour Philadelphie.

FIN

---

[i] Surnom Qu'on donne à un tueur à gages.